

LOUIS MADELIN

LE CHEMIN DE LA VICTOIRE

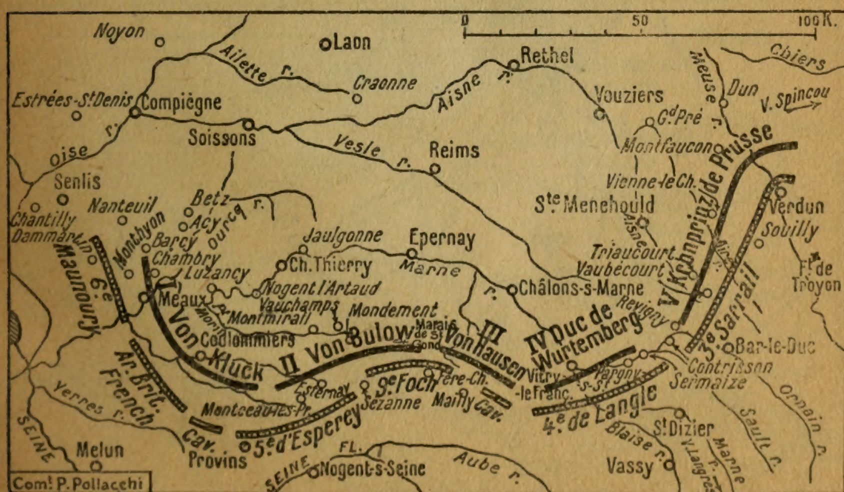
*

De la Marne à Verdun (1914-1916)



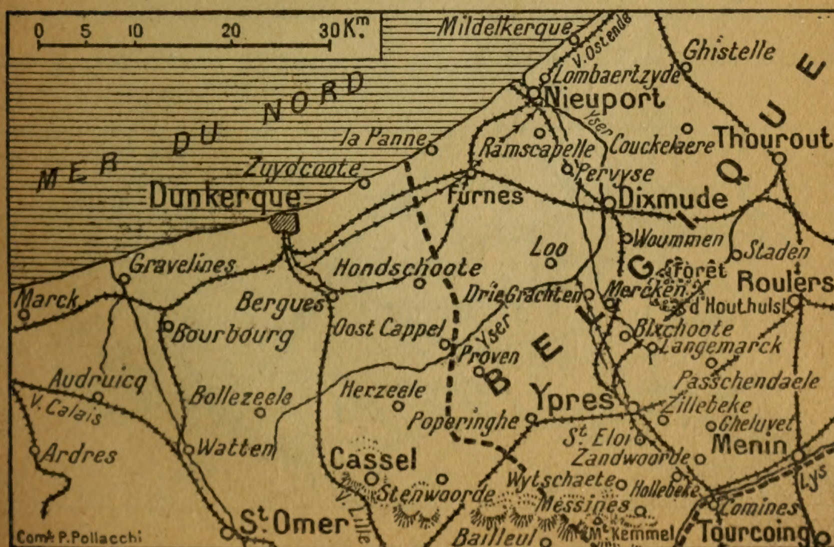
ON-NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue Garancière - 6e

I. LA CONCENTRATION ET LA BATAILLE DES FRONTIÈRES.



2. LA BATAILLE DE LA MARNE.

3. LA COURSE A LA MER.



4. LA MÊLÉE DES FLANDRES.



5. FRONT ORIENTAL.



6. D'ARRAS A LA BASSÉE.



7. REIMS ET LA CHAMPAGNE.

8. LA RÉGION DE VERDUN.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25256.

BIBLIOTHÈQUE PLON

LE ROMAN ROMANESQUE DE L'ADOLESCENCE

3 FR le vol. BIBLIOTHÈQUE PLON le vol. 3 FR

VALERY LARBAUD

FERMINA MARQUEZ



PLON-NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue Garancière - 6^e^
PARIS

Voici l'un des romans les plus délicats qu'ait produits la jeune école de romanciers français. *Fermina Marquez*, qui attira, dès son apparition, l'attention de l'Académie Goncourt, c'est, baignée de tendresse, l'histoire de notre adolescence... De cet âge charmant, Valery LARBAUD a su nous révéler les ardeurs et les rêves. On a, en le lisant, le goût de la vie sur les lèvres, d'une vie qu'on sent réelle et qui pourtant laisse une large part au romanesque. Et c'est toute notre jeunesse qu'il évoque avec ses émerveillements et ses étonnements sans fin.

L'ECHÉANCE

PAR

Paul BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Depuis ses premières œuvres, les volumes de vers par lesquels il débuta ou ces *Essais de Psychologie contemporaine* qui assurèrent son entrée dans la célébrité, M. Paul Bourget est réputé le premier psychologue de notre temps. Ce grand « clinicien des âmes » a consacré sa vie et son œuvre à scruter les cœurs, mais au lieu d'en démontrer le mécanisme par la voie d'une analyse inanimée, il a toujours su donner la vie à des êtres et édifier des constructions romanesques qui font l'admiration des hommes du métier par l'intelligence de l'ordonnance et la solidité de la charpente.

Psychologue et romancier, M. Bourget n'a pourtant jamais voulu se contenter de n'être que cela. Il est encore un moraliste. Avant même l'évolution qui le conduisit au catholicisme, il était préoccupé par l'idée de la responsabilité morale, de la réversibilité des fautes et des mérites. Son maître livre, *le Disciple*, l'atteste, comme aussi la première des nouvelles qui paraissent aujourd'hui en volume dans la BIBLIOTHÈQUE PLON à 3 francs, *l'Échéance*, qui montre un drame de famille poignant, tout entier construit sur cette idée de la responsabilité et de la solidarité des générations : pages qui font songer au meilleur Balzac, celui de *l'Interdiction*, par exemple, dont M. Bourget est l'héritier et le continuateur.

Jeanne d'Arc

Voici un véritable monument de piété française, dont on ne possédait jusqu'ici qu'une édition de luxe. Jamais cette belle histoire n'avait été évoquée avec autant de talent et de bonheur dans le cadre politique et l'atmosphère morale de son temps.

PAR

G. HANOTAUX

Gal Bon de Marbot

Ce premier volume embrasse l'une des périodes les plus passionnantes de notre histoire. Nous y surprenons les premières et intimes pensées de Nopoléon, et nous saisissons la véritable physionomie des principaux chets d'armée, avec leurs mérites et leurs faiblesses.

MÉMOIRES*

(Gênes-Austerlitz)

Mes Origines. Mémoires et Récits

Une suite de contes pleins de soleil, où passent les légendes, les facéties du terroir; toute la tradition, toute la gaîté, tout l'esprit de la Provence et de sa race heureuse. Que d'anecdotes, et contées avec quel art!

DE

F. MISTRAL

Le Tournoi de Vauplassans

C'est toute la société du seizième siècle, avec ses âpres querelles religieuses, sa fièvre guerrière et amoureuse, son ardeur à sentir et à vivre, ses mœurs violentes et libres, qui sert ici de cadre aux amours du galant François de Bernage et de la belle Madeleine de Gardefort.

PAR

M. MAINDRON

ROMANS POUVANT ÊTRE MIS ENTRE TOUTES LES MAINS

DERNIERS PARUS :

Paul BOURGET. .. .. **LAURENCE ALBANI.**
de l'Académie française.
Un volume in-16...... 6 fr.

Henri ARDEL.. .. .. **LE RÊVE DE SUZY.**
Un volume in-16...... 6 fr.

Mathilde ALANIC.. **LES ROSES REFLEURISSENT.**
(Prix Sobrier-Arnould décerné par l'Académie française en 1920.)
Un volume in-16...... 6 fr.

DELLY.. .. .. **LA PETITE CHANOINESSE.**
Un volnme in-16...... 6 fr.

— .. .. **LE SECRET DU KOU-KOU-NOOR.**
Un volume in-16...... 7 fr,

— .. .. **LA FIN D'UNE WALKYRIE.**
Un volume in-16...... 6 fr.

Alexis NOËL.. .. .. **MAMAN ET MOI.**
Un volume in-16...... 6 fr.

Yvonne SCHULTZ. .. .. **DZINN.**
Un volume in-16...... 6 fr.

René DUVERNE.. .. Vie et aventures d'un petit garçon pendant la guerre. **POUCK.**
Un volume in-16...... 6 fr.

Éveline LE MAIRE. .. .. **LE COEUR ET LA TÊTE.**
Un volume in-16...... 6 fr.

Henriette CELARIÉ .. .. .. **GILBERTE MA SOEUR.**
Un volume in-16...... 6 fr.

Maurice MOREL .. .. **TITOTE.**
Un volume in-16...... 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE PLON

ROMAN ÉMOUVANT

3 FR le vol. **BIBLIOTHÈQUE PLON** le vol. 3 FR

HENRI ARDEL

LA FAUTE D'AUTRUI



PLON-NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue Garancière - 6e
PARIS

La Faute d'autrui, c'est celle dont les innocents vont souffrir. C'est l'amour coupable d'un père et d'une mère dont les enfants plus tard, inconscients des impossibilités que le passé dresse entre eux, se prennent à s'aimer. L'héroïne, Thérèse Erlennes, aussi attirante par sa beauté que par le charme de son esprit, est une figure inoubliable, tracée de main de maître, avec le pathétique discret qui caractérise le talent d'Henri Ardel, dont les belles études de psychologie féminine ont obtenu de si beaux succès. Écrit dans un style de délicatesse exquise, ce roman, dont les scènes émouvantes se déroulent dans un décor élégant et artistique, peut sans doute éveiller la passion dans un jeune esprit, mais c'est la passion chaste et pure, l'amour noble et désintéressé, dont le culte se fait de jour en jour plus rare.

BIBLIOTHÈQUE PLON

LE
CHEMIN DE LA VICTOIRE

I

DE LA MARNE A VERDUN

(1914-1916)

(Voir à la fin du texte les croquis qui permettent de suivre les opérations.)

DU MÊME AUTEUR :

Fouché (1759-1820), par M. Louis MADELIN, agrégé d'histoire et de géographie, ancien membre de l'École française de Rome, docteur ès lettres. Deux volumes in-8° avec un portrait. *(Épuisé.)*

(Couronné par l'Académie française, prix triennal Thiers.)

La Rome de Napoléon. *La Domination française à Rome de 1809 à 1814.* Un volume in-8° accompagné de deux cartes.

(Couronné par l'Académie française, second prix Gobert.)

France et Rome. *La Pragmatique sanction — Le Concordat de François Ier — Un Français à Rome — La Politique religieuse de Louis XIV — La Constitution civile du clergé — Le Concordat de 1801.* 2e édit. Un volume in-16.

L'Aveu. *La bataille de Verdun et l'opinion allemande.* Documents inédits.

La Victoire de la Marne. *La ruée ennemie — L'ordre d'arrêt — La bataille — Les résultats immédiats — Les conséquences historiques.* 14e édit. Avec deux cartes.

La Bataille de France (21 mars-11 novembre 1918). Un volume avec quinze cartes en noir et en couleurs.

La Mêlée des Flandres. *L'Yser et Ypres.* Avec deux cartes.

L'Expansion française. *De la Syrie au Rhin.*

(LIBRAIRIE PLON-NOURRIT ET Cie.)

Croquis lorrains. Un volume in-12.

(LIBRAIRIE BERGER-LEVRAULT.)

La Révolution. Un volume in-12.

(Couronné par l'Académie française, premier prix Gobert.)

Danton. Un volume in-8°.

Les Heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine. Un volume in-12.

(LIBRAIRIE HACHETTE.)

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25256.

LOUIS MADELIN

LE CHEMIN

DE LA VICTOIRE

I

DE LA MARNE A VERDUN

(1914-1916)



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

A LA MÉMOIRE

DE MON FRÈRE

LE COMMANDANT LÉON MADELIN

tué à la tête du 3e Bataillon de chasseurs, en avant de Notre-Dame-de-Lorette, le 8 mai 1915

et

DE MES NEVEUX

LE LIEUTENANT JEAN MADELIN

du 21e Régiment d'artillerie de campagne,
observateur à l'escadrille C 51,
frappé mortellement en combat aérien, en avant de Parvillers (Somme), le 1er avril 1916

LE SOUS-LIEUTENANT PAUL MOUSSARD

du 355e Régiment d'infanterie,
disparu sur le Chemin-des-Dames (ferme du Panthéon),
le 5 mai 1917

LE LIEUTENANT VICTOR MADELIN

du 26e Bataillon de chasseurs,
frappé mortellement au passage des Trois-Doms (nord de Montdidier), le 8 août 1918.

LE CHEMIN DE LA VICTOIRE

I

LE PREMIER CHOC

Le 3 août 1914, l'Allemagne, sous des prétextes mensongers et dans le dessein le plus redoutable, déclarait la guerre à la France.

Le 11 novembre 1918, l'Allemagne, abattue par une série de défaites et terrifiée par la menace d'un inéluctable désastre, signait entre les mains d'un maréchal de France une capitulation sans précédent.

Entre les 17 et 23 novembre, les troupes françaises rentraient dans les cités délivrées de notre Alsace et de notre Lorraine. Le 11 décembre, ces mêmes troupes foulaient le pavé de Mayence et passaient le Rhin.

Nous avions gagné la guerre.

***

Près de quatre ans et demi s'étaient, ce pendant, écoulés. Le chemin qui nous avait menés à la victoire n'avait été ni chemin court, ni chemin droit, ni chemin aisé. Il avait été si semé de fondrières, que, dix fois, nous avions failli nous y rompre, si coupé de côtes et de si rudes côtes, qu'à les escalader, des millions d'hommes s'étaient épuisés ; ce chemin, aux brusques détours, avait parfois

paru se perdre dans des marécages où, à certaines heures, nous avions semblé nous enliser. Par surcroît, ayant lentement cheminé, nous avions été plusieurs fois refoulés et, après chacun de ces reculs, il nous avait fallu reprendre péniblement notre route teinte du sang des nôtres. Car sur ce chemin de la victoire il n'est pas une famille de France qui n'ait laissé de longues traînées de son sang. Oui, ce *chemin de la victoire* a été en réalité un long *chemin de la croix*, et c'est sur dix calvaires, où nous sauvions le monde, que nous avons mérité la glorieuse résurrection.

Elle est venue. Un jour est arrivé où, nous étant arrachés au dernier marécage, ayant franchi le dernier tournant, ayant escaladé la dernière côte, nous avons, sur l'horizon éclairci, aperçu, se levant glorieuse et radieuse, la victoire qui nous tendait les bras. Et d'un grand élan, nous avons enfin couru vers elle.

En dépit des apparences, nous n'avions cessé de marcher vers elle.

A la fin de cette terrible année 1915, où, piétinant dans la boue, nous avions en vain essayé de rompre le cercle obsédant des tranchées allemandes, ma mission me faisait fréquenter les Éparges. C'était un séjour d'horreur et, dans cette énorme ligne tragique qui courait de la mer aux Vosges, un des coins les plus affreux. Les troupes, à chaque relève, s'en évadaient avec un indicible soulagement. Un seul homme y restait toujours, un héros modeste, un Alsacien, le capitaine Gunter, de Saverne, qui, après avoir marché le premier à l'assaut de la position avec ses sapeurs, était demeuré aux Éparges pour y diriger les travaux. Attaché à cette glèbe sinistre, où les tranchées étaient littéralement creusées dans des cadavres, il semblait résigné à y vivre le reste de sa vie ; on le disait absorbé et comme hypnotisé par ce tout petit coin du front. Or, un jour que nous circulions ensemble dans le dédale affreux des boyaux que ne ces-

saient de bouleverser les torpilles meurtrières et que menaçaient les mines de l'ennemi, je me hasardai à lui dire : « Vous devez avoir des moments terribles? » Il me répondit avec son accent alsacien : « Ah ! monsieur Madelin, la vie serait un enfer si on ne se disait pas qu'à chaque coup de pioche, *on va à Saverne!* »

Ce mot ne me parut pas seulement plein de grandeur ; il me parut plein de vérité ; et, rétrospectivement, il m'apparaît plus vrai encore. On peut même dire qu'il caractérise cette guerre. Piétinant en une boue sanglante, à toutes les heures, moralement et réellement, « nous allions à Saverne » et, parce que nous ne cessâmes de le croire, nous parvînmes à Saverne — et même plus loin.

Ce sont les étapes du chemin qu'il s'agit de caractériser. On ne peut attendre de moi que, m'arrêtant par le détail aux opérations stratégiques, aux combats héroïques, aux intrigues diplomatiques, .je fasse ici la chronique complète d'une guerre qui, durant cinquante-six mois, s'est promptement étendue aux trois quarts de l'Europe. Sans doute serait-il ridicule (pour ne pas dire plus) de ne pas laisser aux soldats le premier rôle, mais ce sont bien, sur ce chemin de la Croix, les stations de la nation entière que je voudrais marquer. Comme le Christ, nous y tombâmes et nous nous y relevâmes. De saintes femmes essuyaient le front du martyr, des hommes l'aidèrent à porter sa croix. Le pays tout entier cheminait vers la cime où nous trouvâmes le salut. Je ne séparerai jamais de nos armées cette nation, qui, au cours de notre guerre, les soutint de sa vaillance, les assista de sa tendresse et emporta avec elles la grande victoire.

* * *

J'ai dit *notre guerre*. Je n'entends pas en effet sortir de France. Ce n'est point là désir de restreindre ma

tâche ou conception étroitement nationale. En m'en tenant au front de France, j'ai le sentiment de rester fidèle à la vérité profonde de cette crise. C'est là que tout se décida et c'est là que, fatalement, tout *devait* se décider.

Plus, en effet, on étudiera cette guerre, plus on verra qu'elle fut avant tout le duel entre deux nations, représentant deux conceptions de la vie, l'allemande et la française. Le monde, comprenant que, la France écrasée, il serait tout entier livré à l'odieuse étreinte germanique, est venu peu à peu nous épauler ; ainsi la guerre s'est-elle généralisée. Mais ce qu'elle était primitivement, elle l'est restée. On pouvait, à certaines heures, croire que la France n'était plus qu'*un* des nombreux champions de la civilisation menacée : soudain, on s'apercevait qu'elle restait *le grand champion*. Du haut de Douaumont, Guillaume II la proclamera « principale ennemie » : la France fut toujours pour l'Allemagne « la principale ennemie ». C'est la France que l'Allemagne avait entendu, avant toutes autres, écraser en 1914. Et plus la guerre s'avancera, plus l'Allemagne se pourra convaincre que toute victoire sera stérile si la France reste invaincue. Deux fois, pour en finir, elle se retournera contre elle, en 1916, en 1918, et, deux fois, se brisera là contre. « Principale ennemie », oui, puisque du Joffre de 1914 au Foch de 1918, c'est dans les rangs de l'état-major français que l'Allemagne trouvera l'homme qui rompra son destin.

La France a, à peu près seule, supporté en 1914 le premier choc ; seule, elle supportera le second devant Verdun. Et, quatre ans et demi, elle a dépensé sans compter le meilleur de son sang. Elle a payé de plus d'un million et demi de ses fils la liberté du monde — et du ravage de ses plus riches provinces. Le monde doit lui en rester éternellement reconnaissant.

Mais cela était fatal, non seulement parce que, depuis

huit cents ans, la France a toujours été à la tête des Croisades — et que cette guerre était une croisade — mais parce que la destinée nous a, depuis deux mille ans, placés en face de la Germanie comme les champions nés de la civilisation occidentale contre une barbarie sans cesse renaissante. « Armée de couverture de l'Entente », a-t-on dit de la France de 1914. Voici vingt siècles que la Gaule couvre de son corps l'admirable civilisation gréco-latine et toutes les fois que la Germanie essaiera de déverser ses hordes contre l'Occident, s'étant déjà vingt fois heurtée à la France, c'est toujours à la France qu'elle se heurtera.

Je suis par là même à peu près dispensé de descendre dans les causes immédiates de la crise de 1914. Si on envisage d'un peu haut les origines de la dernière guerre, il est impossible de les trouver finalement ailleurs que dans le traité de Francfort et, par conséquent, dans les victoires allemandes de 1870. Sans doute, la question balkanique a-t-elle paru le principe de la dernière crise et l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Serajevo a-t-il servi de prétexte à l'énorme conflit. Ce serait faire preuve d'une singulière myopie historique, que de s'arrêter à ces apparences. C'est maintenant lieu commun que de dire que l'Autriche-Hongrie a été, entre les mains de l'Allemagne, un complaisant comparse. Les derniers documents publiés, en Allemagne même, confirment ce que chacun de nous avait, dès les premières heures, clairement aperçu : à savoir que seule l'Allemagne, qui devait si despotiquement conduire cette guerre, après l'avoir longuement et savamment préparée, l'avait unanimement et ardemment voulue.

Le pangermanisme extravagant dont on connaît assez les formules était issu d'un orgueil dont le principe réside dans les funestes victoires de l'Allemagne en 1870. Mais cet empire orgueilleux, ayant vaincu la France et

croyant l'avoir reléguée, se heurtait encore à la France depuis quarante-quatre ans. Il s'y heurtait en Alsace-Lorraine. J'ai vu, en entrant à Saverne, en novembre 1918, un arc de triomphe où s'inscrivait fièrement ce rappel : « Novembre 1913, affaire de Saverne ; novembre 1918, entrée des Français à Saverne. » Je crus lire, se détachant sur le ciel bleu, la conclusion à laquelle l'histoire s'arrêtera. Les incidents de 1913 révélèrent à l'empire allemand et à l'Europe que le germanisme, après un demi-siècle, échouait contre une race déterminée à ne point plier. Il fallait que la France fût une seconde fois abattue. L'« affaire » est de novembre 1913 ; c'est en novembre que, dans une de ses lettres prophétiques qui suffiraient à l'honneur de sa carrière, notre ambassadeur, Jules Cambon, écrivait : « Guillaume II en est venu à penser que la guerre avec la France était inévitable et qu'il faudra en venir là un jour ou l'autre. » L'Europe, malgré les avertissements les plus pathétiques, avait, en consentant l'affreux déni de justice de Francfort, laissé s'ouvrir la boîte de Pandore et tous nos maux en sont sortis. C'est beaucoup moins de Serajevo que de Saverne qu'est sortie la guerre ; car ce n'est pas la Serbie, pas même la Russie, que Berlin entendait frapper, mais, par les conséquences, prévues et voulues par elle, de l'ultimatum du 23 juillet 1914, la France, éternelle, irréductible et principale ennemie.

Dès lors, il est bien inutile d'entrer dans le dédale des intrigues criminelles qui ont rendu inévitable et précipité le conflit de 1914. Aussi bien le lecteur connaît-il les précédents qui, du 23 juillet au 3 août, ont finalement amené M. de Schœn dans le cabinet de notre ministre des Affaires étrangères où il venait déclarer la guerre. Depuis le 23 juillet, l'Allemagne ne pensait en réalité qu'à nous acculer à la guerre. Ayant, pendant ces dix jours, pour arriver à son but, accumulé mensonges sur mensonges,

impostures sur impostures, grossières ruses sur ruses grossières, elle déshonorait ainsi d'avance son crime ; ce fut encore sur des mensonges que, désespérant d'entraîner notre sage gouvernement à prendre, ainsi qu'elle l'avait espéré, l'initiative de la rupture, elle appuyait sa déclaration de guerre — mensonges insensés dont l'histoire des aviateurs français, jetant des bombes près de Nuremberg, n'est que le plus fameux. Aujourd'hui nous savons plus : si, nous avilissant jusqu'à désavouer notre alliée russe, nous avions fait mine de vouloir garder une peureuse neutralité, le baron de Schœn, le fait a été dévoilé, avait comme instruction d'exiger en garantie la remise provisoire à l'Allemagne des places de Toul et de Verdun. Pas un instant, l'Allemagne ne pensa qu'une si impudente exigence ne soulèverait pas en France un cri de révolte. Il fallait nous pousser à bout. Tout devait donc aboutir à la rupture entre la France et l'Allemagne, parce que c'était la France que, pour employer la langue populaire, l'Allemagne voulait *avoir*.

***

L'Allemagne ne doutait pas qu'elle nous dût *avoir*, et bien promptement.

Elle n'en doutait pas en passant en revue ses instruments de guerre. Elle en doutait encore moins en les comparant aux nôtres.

Depuis quarante-trois ans, cette nation, cependant victorieuse, avait mis à fortifier son armée une constance sans défaillance. A former une armée supérieure à toutes les armées passées, présentes et futures, à en faire « l'incomparable armée », elle avait mis plus que le souci de sa sécurité et la garantie de sa victoire ; elle y avait mis un orgueil d'artiste, le goût naturel du Germain pour la force devenu dans l'Allemagne prussifiée la violente manie de tout ce peuple de proie. La population, augmen-

tant dans des proportions fantastiques depuis quarante ans, lui permettait la constitution d'une armée qui, numériquement, était formidable. Songeons que, du 1er août 1914 au 1er juin 1918, l'Allemagne pourra mettre sous les armes près de 14 millions, très exactement 13 800 000 des siens. Mais dès le 1er août, elle peut disposer d'une armée de première ligne qui compte 2 500 000 combattants, tandis qu'à l'arrière, les énormes ressources, que lui vaut le mécanisme très spécial de son recrutement de paix, lui permettent de préparer, avant le début de l'automne, l'entrée en scène de cinq nouveaux corps d'armée. Cette armée, rompue aux manœuvres par un incessant travail de préparation, est, par surcroît, imprégnée de discipline par la pratique d'une méthode dont on a assez dit la rigueur. Cette discipline, qui semble mettre réellement entre les mains des chefs un instrument d'acier trempé, fait qu'aux yeux des Allemands, un de leurs soldats en vaut deux de France et dix de Russie.

Que dire de la confiance qu'ont en eux-mêmes les chefs de l'armée? Ils sont les élèves de l'incomparable feld-maréchal de Moltke ; de lui ils ont reçu le dépôt de la grande doctrine, la stratégie infaillible, les tactiques irrésistibles, le secret de la victoire. Nés presque tous et élevés pour être des soldats de Sa Majesté, ils se sont exercés, depuis leurs années d'académie militaire, tous les jours et toutes les heures, à toutes les formes de la manœuvre écrasante. Le moindre petit capitaine allemand s'estime par là naïvement supérieur en science militaire au meilleur général français. Par surcroît, tandis qu'on poussait jusqu'à l'extrême l'entraînement des hommes, on s'appliquait depuis quarante ans à poursuivre le perfectionnement des moyens ; inventant peu, mais exploitant sans tarder et intensivement ce que d'autres ont inventé, l'état-major allemand n'a voulu négliger aucune des parties d'un matériel de guerre aussi « incomparable » que l'armée qui s'en servirait : artillerie lourde et artillerie légère,

fusils et mitrailleuses, dirigeables et avions, tout a été porté au maximum, sans parler des armes inavouables ; tandis qu'il sait la France dépourvue ou à peu près d'artillerie lourde, l'état-major allemand, par contre, possède des batteries d'obusiers de campagne, ses mortiers de campagne, ses canons longs qui, pouvant atteindre neuf, dix, quinze kilomètres, réduiront au silence, pensent-ils, assez vite nos batteries de 75. Et ses canons de 77 eux-mêmes, ses pièces légères, il les a multipliés de telle façon, que, pour 120 canons de 75 que possède chaque corps français, chaque corps allemand possède 144 canons ou obusiers légers, à côté de ses 16 pièces de gros calibre. Mais la supériorité en artillerie ne suffira pas : l'infanterie allemande a ses terribles mitrailleuses ; c'est peut-être là que sera, dès le début, l'énorme supériorité : l'armée allemande en aura plus de 50 000 de prime abord contre moins de 3 200 (1) dont dispose la française. Enfin, retournant contre la France l'invention de la France, l'Allemagne s'est créé une flotte aérienne : 1 500 avions en 1914, alors que la France n'en a pas 150. Et l'on compte plus encore sur les gigantesques zeppelins, dreadnoughts de l'air.

Ce n'est pas tout : chemins de fer, tous construits en vue de la défense et de l'attaque, camions par milliers préparés, auto-canons et auto-mitrailleuses, tout un matériel roulant dont on tire orgueil et assurance, tout, oui, tout, on a tout ; et une magnifique cavalerie, et une intendance qui se dit prête à subvenir à tout, et un génie qui prétend posséder le secret de la fortification, et quand il le faudra, les gaz préparés par les chimistes et le feu des *flammenwerfer*. Mais, par-dessus tout, on compte sur la force même du génie germanique : ces soldats, on leur a, des années et des années, répété que l'Allemagne était

(1) Exactement une section de 2 pièces par bataillon — soit 3 000 — et une de 2 pièces par régiment — soit 178.

au-dessus de tout, l'Allemand plus fort que tout, les chefs plus instruits qu'aucun chef, les soldats plus exercés qu'aucun soldat, et que la terreur même du nom allemand suffira à faire tomber les armes des mains des Français énervés et des Russes démunis. Car l'immense confiance, qui, sur tant de points, est justifiée, réside surtout dans un mépris profond de tout adversaire. De quel rire insultant un général allemand accueillera la résolution de résistance du Belge, l'intervention de la « méprisable petite armée anglaise », et plus tard l'entrée en guerre des Italiens, ces joueurs de mandoline! Ils écraseront l'univers, si l'univers fait mine de se lever!



En face de ce Goliath, en fait, nous faisons, nous, les descendants des soldats de la Grande Armée, presque figure de David. Si nos moyens étaient singulièrement inférieurs, ils ne méritaient cependant pas le mépris où nous tenait l'adversaire. Depuis 1871, la France s'était refait une armée qui, jusqu'en 1900 environ, n'avait fait que progresser sous l'impulsion d'excellents chefs et au milieu de la sympathie active de la nation. Nous n'avions néanmoins pas mis à cette tâche la persévérance de notre rivale ; nous avions connu, depuis 1900, des bas et des hauts, des heures où la discipline s'était relâchée tandis que la réduction du service militaire actif et des périodes d'instruction diminuait chez les hommes la force que leur donne cette longue préparation propre à faire à tout jamais, pour tous, du métier des armes une seconde nature. Par surcroît, la France commençait à pâtir sur le terrain militaire, comme sur tant d'autres, de l'effroyable plaie qu'était la baisse de sa natalité ; les classes réduites arrivaient aux casernes. Enfin, il avait paru que, devant la hausse croissante des crédits militaires, correspondant cependant à ceux que l'Europe

connaissait tout entière, notre nation commençait à réagir. Sans doute, le Parlement n'avait-il jamais refusé de gros crédits, mais il les votait maintenant avec une si évidente répugnance, qu'elle imposait parfois aux chefs de l'armée intimidés et surtout aux ministres une discrétion jusque-là inconnue et d'ailleurs regrettable. C'est ainsi que le matériel de l'armée qui, jusque vers 1900, avait été l'objet de soucis constants, commençait à accuser des lacunes qui n'échappaient point au haut commandement. Le nombre des mitrailleuses, nous venons de le dire, était parfaitement insignifiant au regard de celui des mitrailleuses allemandes ; notre fusil, réputé un instant le meilleur de l'Europe, en était devenu l'un des plus médiocres. Et ayant à choisir entre la constitution d'une artillerie lourde et la constante augmentation d'une artillerie légère — des querelles d'école par surcroît compliquant la question — nous avions délibérément sacrifié la lourde à la légère (1). La France avait, quelques années avant la guerre, aperçu clairement le péril qui résultait, et de l'amincissement de ses forces, et des lacunes de son matériel. La loi de trois ans, courageusement proposée par le ministère Barthou, courageusement votée par le Parlement, plus courageusement encore acceptée par le pays, avait repeuplé nos casernes, où déjà le passage au ministère de la Guerre d'un admirable Français, M. Millerand, avait rétabli la discipline avec la confiance. Celui-ci avait, par ailleurs, arrêté tout un programme de travaux urgents destinés à réarmer nos troupes. Mais ce vaste programme d'armement, engageant près d'un demi-milliard de dépenses, venait à peine d'être voté, le 15 juillet 1914, lorsque la guerre nous surprenait. Nous y allions démunis de ce qui devait assurer à notre adversaire une écrasante supériorité, ses mitrailleuses en avant de ses magnifiques bataillons, ses canons

(1) 272 pièces lourdes seulement en juillet 1914.

lourds à l'arrière de sa formidable armée. Oui, c'était bien David qui allait se heurter à Goliath.

Mais la Bible nous montre David marchant hardiment au colosse, armé de sa fronde et plus encore de son courage. Nous avions notre fronde : elle s'appelait « le 75 » ; cet admirable petit canon, léger et résistant, l'emportait en vitesse de tir à ce point sur le 77, que, pour trois coups de celui-ci, notre canon en tirait quinze ; c'est avec cette fronde que nous frapperons Goliath au front et le ferons une première fois chanceler. Mais sans parler — j'y reviendrai — d'un très remarquable état-major qui, les premières leçons comprises et quelques chefs médiocres écartés, devait se révéler finalement très supérieur à l'autre, nous avions sur l'ennemi, quoi qu'il en pensât, une supériorité qui allait être bientôt sensible, celle du moral. Quel que fût le patriotisme bruyant qui animait les soldats allemands, il ne valait point comme ressort celui dont le soldat français allait, une fois de plus, faire la preuve, avec celle d'une valeur que le monde avait trop légèrement tenue pour affaiblie. Depuis quelques années, une admirable jeunesse, réagissant contre la mentalité de vaincu, affirmait une valeur rénovée : jeunes gens destinés à tomber pour leurs idées et dont je salue ici, avec une émotion pleine d'orgueil, la chère mémoire. Mais en réalité l'âme de la nation entière restait inaltérée. Nous sommes les fils d'une race qui, entre toutes, a porté à l'extrême la vaillance, l'audace et la foi. Ce n'est pas en vain que le Français, fils du guerrier celte, du légionnaire romain et du soldat franc, a pratiqué, des siècles, la plus haute vertu militaire et ce n'est pas en quelques années que s'anéantit ni même s'affaiblit l'œuvre de quinze siècles. Ce qu'un très grand écrivain, Maurice Barrès, a appelé « les traits éternels de la France » demeurait. L'âme de la France restait celle des compagnons de Clovis, de Charlemagne, de Philippe Auguste, des soldats de Duguesclin, de Jeanne d'Arc, de

Bayard, de Condé, de Turenne, de Villars, de Kellermann, de Hoche, de Bonaparte. On allait voir cinq ans, et le premier moment de surprise passé qui allait décontenancer la fougue de ces Celtes, ce que valait contre la force matérielle, même « incomparable », une force morale, plus incomparable encore. L'Allemagne avait des milliers de canons lourds, oui, et nous n'en avions pas trois cents, mais nous avions à opposer à la barbarie scientifique qui entendait nous broyer, deux mille ans de vertu, *la Marseillaise* et ce drapeau tricolore au-dessus duquel tant de nos soldats apercevaient encore la croix d'un *labarum*. Les Allemands croyaient nous réduire en une rencontre, deux au plus : après la première rencontre, qui valut comme courage dépensé, mais peut-être follement, les malheureux Crécy et les malheureux Azincourt de notre histoire, nous allions faire connaître que nous savions maintenant à ces journées de défaite faire aussitôt succéder les Bouvines, les Denain et les Valmy. Dès août 1914, le Français allait marcher sans timidité à l'ennemi, conscient que l'heure de la revanche — puisque aussi bien l'ennemi nous y provoquait — avait sonné, et avec elle l'une des plus grandes heures de notre histoire deux fois millénaire.

***

Cette vertu soudain ressuscitée, nous l'avions vue se révéler à l'heure où avait été jeté au pays l'ordre de mobilisation. Il s'y faut arrêter un instant, car cette heure, dont, écrit un historien de la guerre, mon ami Victor Giraud, nous garderons « notre vie durant l'auguste et presque religieux souvenir », s'est inscrite comme un moment magnifique dans les fastes de notre pays. Du spectacle que la nation se donna à elle-même, date cette confiance qui ne devait point, pendant cinquante-six mois, se démentir. Ce ne fut point, ainsi qu'on l'a écrit

la *préface* de la guerre, mais sa première page et j'oserai dire sa première victoire.

Depuis huit jours, le pays vivait dans une ardente, mais généreuse fièvre. La gravité croissante de la situation faisait reléguer au second plan — et je dirai même au dixième plan — ce qui, la veille, passionnait l'opinion. Un long frisson courait à travers le pays, frisson non de timidité, mais d'horreur devant le crime qu'on voyait se préparer, mais aussi d'admirable amour de la France. Nous eûmes tous, dès ces premières heures, l'impression très nette que cette France allait être très belle.

Je venais de m'installer dans mon hameau vosgien où l'on vit très serré les uns contre les autres : je vivais très près de l'âme populaire, et, dans ces maisons que l'invasion cependant menaçait les premières (car la frontière était à deux pas), je vis des cœurs aussi éloignés de la peur que de la jactance. Les sentiments se révélaient soudain si conformes à ceux que j'avais rêvés dans mes prévisions les plus optimistes, que j'y puisai immédiatement une confiance que rien ne devait plus ébranler. Les querelles furent en une heure oubliées (car, il en est dans le moindre village comme dans les plus grandes villes), politiques ou privées, sociales ou religieuses. Les mains se cherchaient, s'unissaient. Des hommes venaient me trouver pour me consulter sur les probabilités : « Si les Prussiens en veulent (car là-bas on disait encore « les Prussiens » comme en 1870), concluaient-ils, eh bien ! ils en auront. » Mais aucune présomption dans cette confiance : « Ce sera dur, mais pourquoi donc qu'on ne les aurait pas? On n'est plus en 70 ! » Cependant, on espérait encore, quand les chasseurs de Raon-l'Étape vinrent, pour surveiller la vallée qui aboutit au Donon, cantonner autour de ma petite maison. Le 31, nous fûmes réveillés à l'aube d'une façon magnifique et pathétique. Dans la vallée, toute scintillante et rosée sous le premier soleil, un chant splendide s'élevait, le plus beau

que j'eusse jamais entendu : c'était, chantée très exactement par mille bouches à la fois, *la Sidi Brahim :* son chef en tête, le commandant Rauch, qui, droit sur son cheval, tout le premier, chantait, les fanions flottant à la brise du matin, les clairons et tambours soutenant le chant inspiré, le 21e chasseurs marchait vers la ligne bleue des Vosges ; il marchait d'un pas élastique et comme vibrant. Et longtemps après qu'il eut passé, on entendait, répercutée par les échos de l'étroite vallée, cette belle *Sidi Brahim,* évocatrice d'un des exploits héroïques de l'arme et faisant comme éclater le cirque des monts. Dans notre hameau, secoué jusqu'aux moelles, tous les cœurs s'élançaient derrière ces enfants qui allaient à la gloire et marchaient à la mort.

Alors, très posément, mais avec un zèle dont l'ardeur se disciplinait, nos jeunes hommes gagnaient la caserne vide de Raon-l'Étape et, avant six heures, nous les voyions repasser armés et équipés, rejoignant avec une sorte de gravité allègre leurs camarades de l'*active* au fond de la vallée. Au moment où je quittais, à mon tour, pour Verdun, ma maison vosgienne, je croisai de jeunes Alsaciens arrivant de Schirmeck, tout pâles d'une grande émotion ; sans exaltation théâtrale, comme une chose dans tous les temps prévue, ces jeunes gens ralliaient la vieille mère patrie. Leur apparition complétait le spectacle de cordialité sereine qu'offraient ces heures inoubliables.

Le souvenir de notre grand Paris est présent à tous quand, dans la journée du 1er août, à 4 h. 30 du soir, l'ordre de mobilisation fut affiché. Péguy écrit à son ami Lotte : « Celui qui n'a pas vu Paris hier n'a rien vu. La ville de sainte Geneviève est toujours là. » Cette belle vaillance sans fanfaronnade, cette émotion comprimée, cette communion dans l'amitié restituée, ce souci d'être calme pour en être plus fort : c'est bien ainsi que je m'étais imaginé le bon guerrier coiffant le heaume et ceignant l'épée. Quel

historien pourra dans l'avenir comprendre et par conséquent peindre le caractère inspiré qu'eut notre mobilisation, le caractère inspiré qu'allait en garder notre guerre?

Mais tandis que le guerrier — en loyal soldat qui ne suppose pas, même chez le mécréant, la lâche déloyauté — faisait face à l'ennemi, celui-ci allait essayer, d'un traître coup, de lui couper les jarrets.

***

L'Allemand, si supérieur qu'il se sentît par la force de ses armées, ne méprisait point assez les nôtres pour risquer de les attaquer de front. Notre frontière de l'Est était redoutable et probablement infrangible. Verdun, Toul, Épinal fermaient l'accès du pays, ne laissant à l'envahisseur qu'une trouée où s'engager, — ce qui, nos armées restant toutes dans l'Est, eût été se perdre, — la trouée de Charmes entre la place de Toul et celle d'Épinal. Nancy, en avant même de Toul, s'était sur son *Couronné* entouré de travaux. Cette cuirasse nous couvrait.

L'état-major allemand avait donc, de longue date, cherché une autre voie d'invasion. Il préparait le plus magnifique coup de Jarnac de l'histoire. Nous faisions face à l'Est : nous allions être assaillis au Nord.

Le plan était simple. C'était celui d'un énorme enveloppement. Les armées françaises seraient en effet prises entre les branches d'une gigantesque tenaille : tandis que les armées allemandes, marchant à travers la Belgique et le Luxembourg violés, pénétreraient en France par les vallées de l'Escaut, de la Sambre et de la Meuse et, profitant de l'inévitable désarroi causé par cette traîtrise, descendaient vers la Marne, puis vers la Seine, deux autres armées, forçant la résistance française, de ce fait affaiblie, entre Nancy et Épinal, s'engageraient dans la trouée de Charmes, en direction du plateau de Langres. Comme pour les armées de Blücher et de Schwarzenberg, cent ans

avant, le rendez-vous était à Troyes. Les armées françaises seraient alors prises dans un colossal coup de filet. Le plan, inspiré des doctrines de Schlieffen, a été admirablement démontré par Gabriel Hanotaux. Il semble que l'enveloppement dût même être plus large et que, à droite même de la droite allemande, des forces dussent pousser vers Dunkerque, Calais, Boulogne, peut-être Rouen, destinées à isoler la France de l'Angleterre et à rafler le pays avec l'armée.

La condition essentielle de cette manœuvre — car la branche de droite de la tenaille était la principale — était la violation de la Belgique, garantie par de solennels serments. Elle était décidée. Le roi Albert fut sommé de livrer passage. Vous savez quelle fut sa réponse; elle restera éternellement l'honneur du souverain qui l'a faite et de la nation qui l'a acclamée. Les Allemands passèrent outre : dans la nuit du 3 au 4 août, leurs colonnes pénétraient en Belgique par toutes les routes entre Gemmerich et Malmédy et le roi faisait appel aux puissances garantes de la neutralité violée.

C'est alors seulement que l'Angleterre se prononça. Ses hésitations, fruits d'une longue politique de demi-cécité, avaient sans doute fait illusion à l'Allemagne, puisque le chancelier Bethmann-Hollweg montrait une si grande surprise que, pour « un chiffon de papier », la Grande-Bretagne rompît avec une puissance amie et parente. Cet étonnement étonne. Il eût fallu à l'Angleterre — quand Anvers était menacé, et Dunkerque et Boulogne — non plus une demi-cécité, mais un complet aveuglement pour ne point intervenir. Mais son intervention, si grave que fût l'événement, paraissait négligeable au regard des avantages qu'offrait la violation de la Belgique. « La nécessité ne connaît pas de loi », déclare, dès le 4 août, Bethmann-Hollweg au Reichstag enthousiasmé.

Cet enthousiasme s'explique : le crime paraissait la

seule condition de la victoire et la victoire l'inéluctable conséquence du crime. La France traîtreusement attaquée succomberait en trois semaines. Qu'importait alors l'Angleterre — et sa « méprisable armée »?

Il est certain que nous étions surpris. Notre dispositif prévu tenait entre Longwy et Belfort. A la vérité, nous ne comptions pas attendre l'ennemi. La doctrine offensive, en honneur dans nos états-majors comme seule conforme au génie de notre race, inspirait tous nos plans. Ce serait en attaquant qu'on déconcerterait l'attaque. Même après la douloureuse expérience qui allait suivre, la doctrine, sinon l'exécution qui en fut faite, est défendable ; Foch n'en a jamais — avant comme après — professé d'autres.

Prévenant l'attaque allemande sur nos places de l'Est, nos armées devaient courir à l'assaut. Tandis qu'un de nos corps envahirait la Haute-Alsace et pointerait droit sur le Rhin, les 1re et 2e armées, sous les ordres respectifs de Dubail et de Castelnau, agiraient entre le Rhin et le cours de la Moselle — c'était notre aile droite. Ce pendant, la 5e armée (Lanrezac) et le corps de cavalerie (Sordet) opéreraient au nord de la ligne Verdun-Metz — c'était notre aile gauche. Au centre, la 3e armée (Ruffey) assurerait la liaison entre les deux actions, tout en menaçant Metz. La 4e armée (Langle de Cary) restait prudemment en deuxième ligne, en état de s'engager soit au nord, soit au sud de l'armée Ruffey, suivant que la bataille se révélerait plus difficile à notre droite ou à notre gauche.

Une autre considération avait présidé à cette dernière précaution. L'hypothèse de la violation des territoires luxembourgeois et belges n'était pas, ainsi qu'on l'a dit, écartée par notre état-major. On la prévoyait simplement moins large. Que le gouvernement allemand risquât, en envahissant la Belgique entière, de jeter, avec ce loyal pays, l'Angleterre dans la lutte, on ne pouvait se

l'imaginer. Tout au plus, pour faciliter le mouvement de sa droite, l'Allemagne violerait-elle, avec le Luxembourg, le territoire belge de la rive droite de la Meuse. En ce cas, l'armée Lanrezac glisserait à gauche vers le nord, face à la trouée de la Meuse et l'armée Langle de Cary s'intercalerait aussitôt entre Lanrezac et Ruffey. Dès que l'armée allemande se fut venue heurter à Liége. cette variante au dispositif primitif fut ordonnée. Et le mouvement allemand paraissant plus large qu'on ne l'avait présumé, Lanrezac prit même position sur la rive gauche de la Meuse, sa droite assurée à cheval sur le fleuve par son 1er corps (Franchet d'Espérey), tandis que le corps expéditionnaire anglais était sollicité de venir prendre place à la gauche de nos armées. Langle de Cary, plus au sud, installait son armée face au Luxembourg belge et Ruffey, appuyant, de son côté, vers le nord, faisait face par sa gauche au grand-duché.

***

La France avait achevé sa mobilisation avec une promptitude, conséquence de l'ordre parfait avec lequel, grâce à un admirable concours, elle s'était accomplie. La concentration des troupes s'était faite avec la même exactitude, fruit du même zèle patriotique. Nos chemins de fer écrivaient en ces jours la plus belle page de leur histoire. D'ailleurs, tout était zèle et ardente volonté. Le pays avait accueilli la déclaration de guerre du 3 août avec une magnifique résolution. Le 4 août, la Chambre des députés, la veille encore déchirée par les âpres querelles que vous savez, avait, dans une séance mémorable, donné un exaltant spectacle d'union patriotique. Le président de la République, M. Raymond Poincaré, répondant à l'attente que, depuis sa triomphante élection, on mettait en lui et préludant au rôle qu'il devait pendant ces cinq années jouer avec un si

admirable souci des nécessités nationales, donnait la note en proclamant « *l'union sacrée* ». Le discours du président du Conseil, M. René Viviani, digne des plus belles heures de la Convention nationale, avait, après ce message immortel, fait passer dans les moelles un frisson d'héroïsme à la 1792. Le pays en avait tressailli. Les mains s'unissaient fraternellement. *Union sacrée*, le mot était juste : il y avait quelque chose de religieux dans l'attitude de notre peuple. Les mensonges allemands achevaient de rendre odieuse une nation qui unissait si manifestement l'imposture à la violence. Il arrivait, après le 5 août, de Belgique des nouvelles propres à surexciter l'indignation. Mais ce qui était plus fort que l'horreur pour un ennemi barbare, c'était ce pur amour de la patrie qui faisait s'unir en un pacte solennel tous les partis, toutes les classes, toutes les confessions. Nos morts — tous nos morts — revivaient en nous et les tombes s'ouvraient à l'heure où, dans un souci fortifiant, nous pensions avant tout à protéger à jamais les berceaux. L'esprit de toutes les Frances du passé revivait, parce qu'au fond il n'y avait jamais eu qu'une France. L'esprit de la Croisade et l'esprit de la Fédération, l'esprit qui avait mené nos milices à Bouvines et l'esprit qui avait conduit à Valmy les soldats de la Nation semblaient se fondre en un seul. Des libres-penseurs écoutaient avec une sympathie cordiale un Albert de Mun crier : *Dieu le veut !* mais au cri de la Croisade répondaient ceux qui, en 1792, avaient retenti à l'appel de la patrie en danger. Toute la France était debout frémissante de passion, mais aussi resplendissante d'une sereine vertu. Et ainsi était-on préparé à être à la hauteur des pires, comme des meilleures fortunes.

Quand on apprit que nos troupes étaient entrées en Alsace, y avaient enlevé Mulhouse et, lors de la seconde entrée, celle de l'admirable général Pau, étaient, Mulhouse reprise, en route pour le Rhin, ce fut un long cri de

joyeuse résurrection. Il semblait déjà que le cauchemar né de 1870 s'évanouissait et que nous tenions notre revanche.

***

A l'heure où le général Pau semblait près d'atteindre le Rhin, nos armées de Lorraine à sa gauche étaient déjà en mouvement vers la Sarre.

Elles s'étaient ébranlées le 14 août, avec Sarrebrück comme objectif général.

Le mouvement était large. L'armée Dubail, par sa droite, franchissait les Vosges et descendait en Basse-Alsace, tandis que son corps du centre, enlevant Badonviller et Cirey, trouvait dans ces cantons, un instant occupés par l'ennemi, les traces effroyables de ses inqualifiables crimes. Par sa gauche, Dubail, se liant à Castelnau, occupait la Haute-Sarre et s'emparait de Sarrebourg.

L'armée Castelnau avait, de son côté, pénétré en Lorraine annexée, au sud-est de Metz, en direction de Delme et de Morhange.

C'était un champ de bataille redoutable. Le terrain marécageux — la région des étangs — franchi, on se heurterait à ces collines qui couvrent de loin la ligne Metz-Saint-Avold et où il était croyable que l'ennemi ne céderait pas facilement. Castelnau, qui joint à un grand cœur un esprit pénétrant, devait le penser ; car, tout en exécutant l'offensive qui lui était prescrite, il avait pris la précaution de faire, cependant, presser très activement derrière lui les travaux du Grand-Couronné de Nancy. Le 18, toute la région des étangs était occupée jusqu'à l'ouest de Fenestrange. Le 19, on arrivait devant Delme et Morhange, au moment même où, maître de Sarrebourg, Dubail tentait de pousser plus avant dans la vallée de la Sarre.

Sur toute cette ligne, l'Allemand nous attendait sur d'excellentes positions, formidablement fortifiées, puis-

samment tenues. Or, nous courions à cette bataille avec toute la fougue de paladins et toute la bruyante audace de Celtes enthousiastes. Légitimement enivrés d'avoir vu tomber devant eux ces poteaux-frontières qui symbolisaient l'exécrable événement de 1871, officiers et soldats semblaient dans leur ardeur presque oublier les articles les plus élémentaires de notre admirable *Règlement des armées en campagne*, s'éclairant mal et, en bons Gaulois, ainsi que le proclamaient nos lointains aïeux, ne craignant rien sauf « que le ciel tombât sur leur tête ». Or le ciel allait tomber sur leur tête.

Tandis que, sur la Sarre, une des divisions de Dubail, écrasée par les *marmites* de cette artillerie lourde dont personne n'avait prévu le formidable effet, refluait dans Sarrebourg et bientôt entraînait l'évacuation, d'ailleurs en très bon ordre, de la ville la veille occupée, l'armée Castelnau venait en partie se briser aux tranchées et fils de fer des positions de Morhange : choc terrible où se dépensa une vertu magnifique, celle notamment du 20e corps Foch. Le mérite du grand capitaine, engagé à contre-cœur dans ce guêpier, fut de ne pas s'entêter dans une action malheureuse. Dès le 20, Castelnau repliait sans aucun désordre son armée sur les positions du Grand-Couronné où il allait attendre l'Allemand et prendre sous peu sur lui une si éclatante revanche. L'armée Dubail, de son côté, retraitait sur la Meurthe. Mais derrière nos armées, les Allemands refluaient et, entre Dubail et Castelnau, l'un appuyé sur Épinal, l'autre sur Nancy, s'ouvrait cette trouée de Charmes dont notre offensive était destinée à éloigner l'ennemi et où, tenant nos armées pour paralysées, celui-ci allait tenter de s'engager.

***

Nous n'avions pas été plus heureux à notre centre, et nous étions plus malheureux encore à notre gauche.

Au centre, les armées Ruffey et Langle de Cary devaient, vous le savez, opérer dans la difficile région des Ardennes, sur la frontière des deux Luxembourgs. Elles allaient, de ce fait, se heurter à trois armées allemandes, celle du Kronprinz de Prusse marchant en direction générale de Longwy, celle du duc Albrecht de Wurtemberg se dirigeant sur Neufchâteau en Luxembourg et celle du général von Hausen qui, à la tête des troupes saxonnes, menaçait Givet par la trouée de la Meuse.

La bataille des Ardennes s'engagea le 22. Tout nous desservait : les positions, l'armement, le nombre ; tout, là comme ailleurs, favorisait l'ennemi, et là comme ailleurs, notre vaillance même tournait contre nous. Avec une ardeur magnifique, mais parfois téméraire, nos troupes s'engagèrent en un assaut qui, brisé à Neufchâteau comme à Virton, aboutissait à d'effroyables pertes. On pensait cependant reprendre, le 20, l'offensive quand l'armée Hausen, parvenant, nous le verrons, à déboucher à notre gauche, des forces sortant de Metz menacèrent notre droite. A cette dernière menace, le général en chef Joffre avait, à la vérité, trouvé la parade : Maunoury, placé à la tête d'une nouvelle petite armée, assurait au nord-est de Verdun, par une suite de brillants succès, la droite de Ruffey. Mais les événements du Nord allaient achever d'imposer de grandes résolutions, car c'est dans la vallée de la Basse-Meuse et surtout de la Sambre que se jouait l'acte principal de cette bataille des frontières, partout malheureuse.

Le général Lanrezac avait, le 19, pris position sur la Sambre : c'était un de nos chefs les plus réputés ; on attendait de lui que, refoulant les forces allemandes de Belgique dont on ignorait la formidable puissance, il donnât la main à l'armée belge attaquée. Le 12 août encore, celle-ci semblait pouvoir tenir en avant de Louvain sur la Gette. En réalité, l'énorme armée von Klück, la plus considérable des armées allemandes, roulant vers les six

divisions belges, devaient fatalement les balayer si les Alliés, anglais ou français, n'intervenaient.

Des Anglais, il ne pouvait être question. Le petit corps expéditionnaire — 80 000 hommes au plus — destiné à opérer à la gauche de notre dispositif, n'avait achevé de débarquer en France que le 15 août ; sa concentration se faisait lentement, puisqu'elle ne sera même pas prête à intervenir le 20, ainsi que Joffre y croyait pouvoir compter.

Quant à l'armée française, c'eût été l'exposer à la pire des aventures que la hasarder dans ces conditions vers Bruxelles. Le 15 août, l'armée Hausen s'était révélée à la droite de Lanrezac, en attaquant sur Dinant. Cette armée était destinée, Dinant forcé, à se détendre comme un ressort entre Lanrezac et Langle de Cary pour briser leur liaison : Joffre l'avait deviné ; il allait obstinément maintenir sur ce point — à droite de Lanrezac et à gauche de Langle de Cary — l'excellent 1[er] corps qui, huit jours durant, devait si admirablement remplir sa mission de flanc-garde. Mais quant à leur demander plus, c'était impossible et, si couverte qu'elle eût été par la Meuse, la droite de Lanrezac, avançant vers l'est, eût été sérieusement menacée par les Saxons de von Hausen. Par surcroît, le 17, la place de Liége, après une très belle résistance, avait succombé et l'Allemand était déjà sur Namur, où l'on ne pouvait espérer tenir aussi longtemps que dans Liége. Le flanc droit d'une armée française marchant sur Bruxelles devant être, de ce fait, très vulnérable, sa gauche n'eût été, d'autre part, assurée par rien, les Anglais n'arrivant pas. Connaissant aujourd'hui les forces dont disposaient les deux armées allemandes auxquelles on se serait heurté — un demi-million d'hommes sous les ordres de von Klück et von Bülow — sans parler des 120 000 hommes de Hausen, nous devons nous féliciter de la prudence qui nous fit, le cœur gros, résister aux appels de l'état-major belge. Marcher le 18 août sur

Bruxelles eût été chercher de gaieté de cœur un Sedan en plein champ de Waterloo. On dut se contenter de lancer en direction de Bruxelles, pour montrer aux Belges des soldats français, notre corps de cavalerie.

Le 18 août, l'armée belge s'était décidée à se replier sur Anvers. Klück s'était alors ébranlé : le 20, son énorme armée défilait arrogamment à travers Bruxelles terrifié, dans un appareil tel, que les témoins en éprouvaient et en ont — je l'ai constaté depuis sur place — toujours gardé une impression formidable.

A sa gauche, la IIe armée (Bülow) s'était avancée en direction de la Sambre, tandis que Hausen renouvelait sur la Meuse, à Namur, la tentative que Franchet d'Espérey avait brisée, le 15, à Dinant.

Ceux qui virent les armées impériales en marche eurent le sentiment que rien ne leur résisterait. Jamais pareil spectacle de force n'avait été donné à l'humanité. Par ailleurs, les atrocités commises sur l'ordre des chefs répandaient une indicible terreur. C'était Attila appuyé sur tout l'appareil de la guerre ultra moderne. Or, cette masse de troupes, à marches forcées — 40 à 50 kilomètres par jour — courait vers des adversaires qui, à peine, étaient en ligne. Car Klück, en marche sur la région Tournai-Mons, avait de grandes chances de l'atteindre avant qu'un seul Anglais y eût paru, et Bülow allait se heurter à une armée française, deux fois inférieure en nombre, mal assurée sur sa gauche et surprise en flagrant délit de préparation d'offensive.

Lanrezac se rendait si bien compte des conditions défavorables où il se trouvait placé, qu'ayant reçu l'ordre de prendre, pour le 22, l'offensive, de concert avec les Anglais, il déclina l'ordre : attaquer de concert avec nos alliés impliquait qu'ils fussent là et ils n'y seraient pas avant le 23, peut-être le 24. Contrairement à une légende qui eut cours, le général en chef n'avait pas insisté, « faisant le général Lanrezac, suivant les termes de la dépêche,

juge du moment où il conviendrait de commencer l'offensive », — ce qui était la sagesse même.

Mais la bataille que, fort prudemment, Lanrezac voulait, pour le 22, éviter, venait le chercher, en quelque sorte, le 21. Tandis qu'aiguillonné par les requêtes de Joffre, le maréchal French pressait le mouvement, tout au moins de sa cavalerie, sur Mons, les Allemands se jetaient, le 21, à midi, sur nos 3e et 10e corps légèrement en flèche.

Le champ de bataille ajoutait aux difficultés de l'heure. Tout ce bassin de Charleroi, de Namur à Mons, est, dans une vallée assez étroite, un enchevêtrement de faubourgs. Le revoyant récemment, je ne pouvais me figurer comment, à travers ce dédale de corons, de bâtiments d'usine, de pyramides de charbons, une véritable bataille avait pu se livrer. En fait, cette fameuse bataille, dite de Charleroi, ne fut qu'une série d'actions forcément assez décousues. On s'y aborda plus qu'on ne s'y empoigna.

Le bombardement de Namur en avait été le signal : Franchet d'Espérey y avait jeté, pour renforcer la garnison belge, une partie de la brigade alors commandée par un jeune chef déjà célèbre, le général Mangin. Mais, à la gauche de Franchet d'Espérey, le 10e corps était attaqué avec violence, la Sambre franchie par l'ennemi et, en dépit d'héroïques contre-attaques, les troupes du général Defforges rejetées des collines sud elles-mêmes. Le 3e corps, plus à gauche, commandé d'une main au moins... incertaine par le général Sauret, n'avait pas meilleure fortune et, rejeté de même au delà de la Sambre, échouait dans ses tentatives de réaction.

La partie déjà était compromise ; la journée du 22 ne pouvait qu'être mauvaise. Tandis que Namur, accablé d'obus, tenait difficilement, le 10e corps, échouant dans ses tentatives de reprise, subissait d'effroyables pertes et était, le soir, contraint à retraiter en combattant ; le 3e corps, de son côté, était attaqué avec un redoublement de violence ; les Allemands, débouchant du Châtelet, à

l'est de Charleroi, enlevaient là encore les hauteurs sud de la rivière, que ne pouvait nous rendre une brillante, mais vaine contre-attaque, de la belle 38e division d'Afrique.

A gauche, le corps de cavalerie, fatigué par la vaine randonnée des jours précédents, n'était pas utilisé. Heureusement, le 18e corps, que Joffre venait de transporter à la gauche de Lanrezac, a pris position entre le corps de cavalerie et le 3e corps qu'il étaye. Mais un vide menaçant continue à exister à la gauche de ces belles troupes, un vide que l'armée anglaise ne semble pas pouvoir remplir avant vingt-quatre heures.

D'autre part, à droite, Namur succombait. Le 23, dans la matinée, les forts étaient occupés et la ville tombait : aussitôt l'armée Hausen tente de nouveau de forcer le passage de la Meuse aux environs de Dinant : le 1er corps vient d'en laisser la défense à de nouvelles troupes ; d'Espérey, ainsi libéré, attaque sur le flanc allemand avec succès. Mais ce succès, qui suffit à dégager le malheureux 10e corps en grand péril, ne peut avoir pour résultat que de permettre à la retraite de l'armée Lanrezac de s'opérer sans être talonnée.

Cette retraite, en effet, s'impose. Sur le front du 3e corps, de nouveaux fléchissements se sont produits et son recul entraîne celui du 18e corps, à sa gauche. Pour comble de malheur, l'armée britannique, enfin entrée en ligne, ce 23 au matin, avec une belle allégresse, dans la région de Mons, à notre gauche, semble, au bout de quelques heures et après un engagement meurtrier avec les troupes de Klück, assez décontenancée. Douglas Haig, qui commande le 1er corps, paraît cependant résolu le soir à reprendre le lendemain le combat. Mais dans la nuit du 23 au 24, French, qui se tient légitimement pour menacé à sa gauche par un mouvement de Klück sur Tournai et qui, à sa droite, voit les troupes françaises se replier, rompt brusquement le combat et

signifie au grand quartier français — et à Lanrezac qui sollicite son appui — qu'il va retraiter sur la ligne Maubeuge-Valenciennes.

Cette résolution enlève au général Lanrezac sa dernière possibilité de reprendre l'offensive. Par ailleurs, à la droite de Lanrezac, la 4e armée française reflue, en très bon ordre et tout en maintenant l'ennemi, vers la Meuse que les Allemands vont franchir derrière elle.

L'ordre de retraite est en conséquence envoyé à Lanrezac, tandis que déjà le mouvement très prononcé de repli des Anglais a commencé. Ce repli découvre les villes du Pas-de-Calais ; heureusement, Joffre y a paré par la constitution, sous les ordres du général d'Amade, d'un groupe de divisions territoriales, destiné à faire barrage, le cas échéant, de Maubeuge à Dunkerque, et qui effectivement va, de ce côté, empêcher le mouvement d'enveloppement allemand de prendre toute l'ampleur prévue.

Lanrezac, quand l'ordre du grand quartier lui parvient le 24, a déjà ordonné la retraite. Son mérite est de l'avoir ordonnée à l'heure où, après des combats qui ont été aussi meurtriers pour l'adversaire que pour nous, celui-ci était immédiatement incapable de nous accrocher ni même de nous talonner. Le commandant de la 5e armée, tout en donnant l'ordre de retraite, manifestait encore l'intention de reprendre l'offensive, mais, à sa gauche, l'armée britannique se repliait avec des intentions tout autres. Attaquée dans son repli du 24, elle avait subi de très grosses pertes ; son chef la déclarait, en conséquence, pour d'assez longs jours, incapable de combattre, et, désireuse avant tout d'éviter le contact de l'ennemi, elle gagnait, après la ligne Maubeuge-Valenciennes, la ligne le Cateau-Cambrai, mais avec l'intention annoncée d'atteindre la ligne Busigny-le Catelet, ce qui l'amenait déjà dans la région picarde. Dans ces conditions, Lanrezac ne pouvait plus songer un instant à reprendre l'offensive.

***

En fait, une grande résolution s'imposait. Il était clair que, justifiée ou non dans son principe, notre offensive avait échoué ; des Vosges à la Sambre, la *Bataille des frontières* était perdue. Nous nous étions partout heurtés à des troupes très supérieures et surtout à des moyens contre lesquels se devait briser la vaillance généreuse, mais parfois inconsidérée de nos troupes.

Celles-ci, à la vérité, — circonstance qui pouvait, qui allait tout sauver, — si elles sortaient de ces combats malheureux matériellement entamées, gardaient un moral auquel, le soir du 24, tous les rapports rendaient un éclatant hommage. Nous verrons que dans cette journée même du 24, Castelnau, faisant front sur le *Couronné* de Nancy, engageait contre l'adversaire une nouvelle bataille qui allait, avec l'appui de l'armée Dubail, tourner, après trois jours, en victoire. Ce que Castelnau et Dubail, à notre droite, obtiendront, ces 24, 25, 26, 27 août, de leurs soldats, un Lanrezac, un Langle de Cary, un Ruffey l'eussent sans doute obtenu des leurs. Mais aucun n'avait sous les pieds un *Couronné de Nancy;* il eût été téméraire d'engager immédiatement, avec des troupes éprouvées, une nouvelle action sur de médiocres positions. La Bataille des frontières était perdue, la grande partie ne l'était pas. Elle pouvait être regagnée, si, du général en chef au plus petit soldat, pas un instant, on ne désespérait de la regagner Or, général en chef et petit soldat étaient à cette heure parfaitement d'accord sur ce point ; suivant l'expression de Joseph Bédier, dans l'admirable livre qu'il vient de consacrer à *l'Effort français*, « on s'avouait manœuvré, battu non », — et tout était là.

De fait, la bataille des frontières n'était pas terminée que, dans l'esprit du grand chef, s'élaborait — le mot ne s'est jamais mieux appliqué qu'à l'esprit d'un Joffre — le

plan d'une autre bataille. Car c'est du soir de Charleroi que Joffre conçoit le plan d'où va sortir la victoire de la Marne.

Le 25, part du Grand Quartier l'ordre de retraite générale : « La manœuvre offensive projetée n'ayant pu être exécutée, y lit-on, les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer à notre gauche, par la jonction des 4e et 5e armées, de l'armée anglaise et *de forces nouvelles prélevées sur la région de l'Est*, une masse capable de reprendre l'offensive, pendant que les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts ennemis. »

Oui, la bataille de la Marne, nous le verrons du reste, tient déjà presque tout entière dans cet ordre du 25 août. Ses éléments primordiaux s'y trouvent : la liaison des 4e et 5e armées qu'assurera un jour l'armée Foch, l'armée des Marais de Saint-Gond, et la constitution, sur le flanc de Klück, de ces « forces nouvelles » qui seront l'armée Maunoury, l'armée de l'Ourcq. Cet ordre de retraite est *beaucoup moins la liquidation d'une défaite que la préparation d'une victoire* et c'est pourquoi j'ai entendu arrêter ce premier chapitre à cette date du 25 août. Ce qu'on appelle maintenant *la manœuvre de la Marne* date de ce 25 août : les événements de septembre en découleront ; on ne pourrait, sans commettre un contre-sens historique, séparer de la bataille la retraite qui la prépara, pas plus qu'on ne peut séparer de la Marne les victoires de l'Est qui la rendirent possible.

C'est cet ensemble d'événements que je retracerai plus loin. Je dirai tout d'abord ce qu'était l'homme qui dirigea la manœuvre et comment nous sauvèrent les qualités de Joffre. Il venait d'en affirmer une : ce froid bon sens qui jamais, désormais, ne se démentira. On avait peut-être, en prenant l'offensive sur toute la ligne et sans être instruit de la répartition des forces ennemies, commis une imprudence qu'avaient aggravée l'incapacité de certains chefs et la vaillante témérité de certaines troupes. Je dis : *peut-être*, car la question reste soumise

à la controverse ; et, l'ayant abordée sans idée préconçue, un Gabriel Hanotaux l'a résolue, en dernière analyse, par l'approbation. Parlant de l'offensive d'août, il écrit : « Son principal défaut (qui ne dépendait pas de la volonté des chefs) fut qu'ayant été improvisée, il lui manqua certaines préparations. Si elle eût réussi, le sort de la guerre eût été décidée et la France n'eût pas souffert. Même ayant échoué, en partie du moins, elle prépara le succès du lendemain. Sans l'offensive de la vingtaine d'août, la bataille de la Marne eût sans doute tourné différemment. » Joseph Bédier, moins suspect encore de *militarisme* excessif, pose la question sur un autre terrain : « Aujourd'hui que chacun voit à plein le plan de l'Allemagne, grandiose puisqu'il a failli réussir, absurde puisqu'il a échoué, en tout cas criminel, chacun voit aussi qu'il n'eût été du pouvoir d'aucun chef militaire, quelque génie qu'on lui suppose, d'y remédier, et que notre plan de concentration, fondé sur le respect des traités, étant ce qu'il était, le plan de concentration ennemi fondé sur le mépris de la foi jurée, étant ce qu'il était, la « bataille de « Charleroi » ne pouvait être que ce qu'elle fut. » Je m'en tiendrais volontiers à ce jugement qui, sans chercher à épiloguer, critiquer et débattre, s'illumine du plus clair bon sens. Il est probable que si, au lieu de courir à l'ennemi, nous l'avions attendu dans le bassin parisien, des critiques aussi âpres seraient à l'heure présente formulées — et probablement par les mêmes gens.

***

Joffre — pour l'heure — ne *ratiocinait* pas. Il constatait et concluait. On savait bien, parbleu, dès les premières heures de la guerre, que nous avions affaire à un ennemi redoutable. A le tâter — ce qui avait été nécessaire pour le connaître — il s'était trouvé plus redoutable.

Pas un instant on n'en conclut qu'il était invincible. Seulement, pour le vaincre, il fallait réengager la bataille dans d'autres conditions et sur un autre terrain. Les conditions réunies, le terrain se trouverait. Les armées de l'Est tenant bon, notre flanc serait gardé ; dès lors, la retraite, si elle se faisait avec ordre, permettrait de créer ce dispositif. Quand il existerait, on se retournerait et on recevrait l'ennemi.

Pour concevoir un tel plan avec cette belle assurance, il fallait, à la vérité, avoir dans la vertu du soldat une foi bien ferme. Joffre — il a bien voulu, en une heure émouvante, s'en exprimer devant moi — avait cette foi, imperturbable, inébranlable. Et il avait raison. A cette heure, un officier (1) écrivait sur ses tablettes : « Demain, c'est la mort, je l'accepte. Demain, c'est la déroute, je l'accepte... Mais d'autres aurores se lèveront. Si je ne suis plus là, mes frères les verront. D'autres batailles suivront ; mes frères y triompheront. D'autres jours viendront et aux cris d'angoisse succéderont des cris de joie. Reste debout, soldat obscur. Nul ne connaît ta souffrance ; ton sacrifice demeurera ignoré. Réjouis-toi. Ta souffrance est plus pure, ton sacrifice plus noble. Fais ton devoir et espère. Espère de toutes tes forces, espère éperdument, et réjouis-toi, Français qui va mourir. Ceux-là seuls sont vaincus qui ont désespéré de leur patrie. »

Sur le *chemin de la victoire* où nous nous étions élancés avec une sorte d'allégresse, nous étions, dès la première étape et après ce *premier choc*, durement refoulés. Mais nous savions qu'un jour, — proche ou lointain, — nous referions cette étape, parce que « ceux-là seuls sont vaincus qui ont désespéré de leur patrie ».

Derrière les armées françaises en retraite, les masses allemandes emportées par une joie frénétique couraient,

(1) Mon héroïque ami Robert Dubarle, ancien député de l'Isère, lieutenant de chasseurs alpins, tombé depuis glorieusement à l'ennemi.

mais au-dessus de leurs rangs ce n'était pas la Victoire ailée qui éclairait leur route, c'était la *Némésis* antique — la déesse des grandes revanches — qui, de sa terrible main, les poussait, dans le concert de leurs cris de triomphe, vers leur première et irréparable défaite.

II

LA VICTOIRE DE LA MARNE

La bataille des frontières avait été perdue. Notre offensive, à laquelle la violation par les Allemands de la Belgique avait donné un caractère un peu hasardeux, s'était en outre brisée contre des forces et des moyens supérieurs. Si la Haute-Alsace restait en partie occupée, par contre, nous avions dû, dans l'Est, rétrograder sur la Meurthe et le Grand-Couronné de Nancy. Repoussé également dans la région des Ardennes, notre assaut aboutissait à la retraite sur la Meuse, entre Verdun et Givet, de nos 3e et 4e armées. Dans la région de Sambre et Meuse enfin, les armées alliées — 5e armée française et armée britannique — avaient dû céder devant la poussée des énormes masses que l'état-major allemand avait portées en Belgique. Dès le 25 au matin, les troupes du général Lanrezac, s'étant d'ailleurs décrochées assez habilement, se dérobaient au contact ennemi. Celles du maréchal French, accentuant ce mouvement de retraite, s'étaient reportées en arrière sur le front Maubeuge-Valenciennes et accentuaient bientôt leur retraite.

Il était maintenant avéré que la grosse masse des forces allemandes se trouvait à notre gauche. Essayer de leur tenir tête, maintenant que leur formidable supériorité s'était révélée, eût été pure folie. Il ne fallait réengager la bataille que lorsque, par une série de mesures, l'équilibre des forces aurait été rétabli sur notre gauche.

En attendant, la situation était extrêmement angois-

sante. J'ai dit quel était le plan allemand et comment nos armées devaient être prises entre les branches d'une énorme tenaille : les armées allemandes de gauche, celles de Heeringen et du prince Ruprecht de Bavière, forçant la trouée de Charmes, s'avanceraient vers Troyes, et les armées de droite, nous ayant bousculés, essaieraient de nous envelopper. Tandis qu'à l'extrême droite, la première armée von Klück, couvrant de sa masse — 250 000 hommes — le flanc de l'armée Bülow, s'avancerait vers la vallée de la Seine par un énorme arc de cercle et, ce faisant, rabattrait vers le sud-est les forces alliées qui lui étaient opposées, trois autres armées, celle de Bülow — aussi forte que celle de Klück — passant par Maubeuge, la Fère, Soissons et Château-Thierry, celle de Hausen, passant par Rocroy, Mézières, Rethel, Reims, Épernay, celle du duc Albrecht de Wurtemberg, passant par Montmédy, Grandpré, Sainte-Menehould, repousseraient nos armées vers la Haute-Seine. Entre ces deux groupes, le kronprinz de Prusse contournerait Verdun et, masquant la place, descendrait par la vallée de l'Aire sur la région de Bar-le-Duc, en direction de Neufchâteau et de Troyes.

C'était, magnifié à l'échelle de la puissance allemande, le plan des alliés en 1814. Napoléon n'avait pu alors briser l'étreinte ; à plus forte raison arriverait-on, en peu de semaines, à réduire les armées « affaiblies et démoralisées » de ce général Joffre qui, au sens de l'état-major allemand, n'était, au regard des généraux de Sa Majesté, qu'un caporal.

***

Ce Joffre dont on affectait de ne point retenir le nom prenait, cependant, les mesures les plus propres à faire échouer ce plan redoutable et mirifique.

Je n'ai pas à le présenter en pied, *notre* Joffre. M. Millerand l'a, dans une conférence célèbre, peint de

main de maître et en parfaite connaissance de cause.

Ce fils des Pyrénées, c'est un Méridional refroidi, l'espèce d'adversaire la plus dangereuse pour un ennemi au cerveau duquel montent déjà les fumées de l'orgueil satisfait. Car s'il garde de son terroir cet esprit clair que les Latins ont passé à leurs descendants, il échappe par ailleurs aux « emballements » qui ont souvent caractérisé le génie méridional. Tout au contraire, c'est un froid. Napoléon a écrit que la première qualité d'un chef est « la tête froide ». Je ne sais s'il a jamais rencontré, parmi ses lieutenants, une tête aussi froide que celle de Joseph Joffre.

Tête froide, parce que tempérament extraordinairement équilibré. Un bon sens rassis, un cerveau plus porté au raisonnement qu'à l'imagination, une rare puissance d'attention, d'audition, de réflexion, de déduction, une certaine froideur d'âme qui le fait échapper aux attendrissements, un jugement simplificateur qui ne s'embarrasse point et va à l'essentiel, une tranquille opiniâtreté dans un dessin mûri ; un cœur sans tempête, sinon incapable de violence — car il sait donner, à l'heure voulue, des coups de poing sur la table — et, à égale dose, l'art d'écouter et celui de décider, voilà, je crois, à peu près l'image que l'histoire devra se faire du vainqueur de la Marne. Ajoutez-y un regard clair, qui révèle un esprit qui ne s'est jamais encombré, sous la terrible arcade sourcilière où tient une volonté de fer. Ajoutez-y aussi un bon estomac, grand élément de santé physique et, par conséquent, de santé morale, puisque le peuple dit d'un homme qu'aucun choc n'ébranle : « Il en a, de l'estomac. » Joffre qui, avec toute la France, vient de recevoir le plus effroyable coup, a « de l'estomac ».

Le 25 août, Joffre est dominé par une seule pensée : le salut des armées qui lui sont confiées. Si elles tardent un seul jour à retraiter, elles seront derechef accrochées et peut-être détruites. Car, pour des jours, peut-être des

semaines, les causes qui ont amené notre défaite subsisteront. Le plus grand génie ne saurait en un jour y parer ; car rien ne peut — le 25 août — empêcher que French et Lanrezac n'ayant pas 300 000 hommes, Klück et Bülow en aient 520 000 et, à leur rescousse, Hausen 120 000. Et pas plus, il n'est possible de présenter à la ruée d'armées allemandes liées entre elles par un dispositif rigoureux, un dispositif tout pareil ; car après un choc si terrible, les armées qui l'ont reçu ne peuvent se donner la main avec autant de solidité que les armées qui l'ont infligé.

Un dispositif nouveau : ce fut la seule pensée. Et nous entrons ici déjà en pleine préparation de la bataille de la Marne.

Dispositif nouveau, qu'est-ce à dire? Ceci :

Il y a, entre nos armées de gauche et les armées de droite allemandes qui leur sont opposées, une disproportion formidable. Le problème est de développer et par conséquent de grossir nos armées de gauche de telle façon que, non seulement une seconde rencontre se fasse entre forces égales, mais, bien plus, que la manœuvre enveloppante de l'ennemi, conjurée, se trouve être, à un moment donné, manœuvre enveloppée et que le mouvement tournant des Allemands puisse être tourné. C'est le premier point.

Le second est celui-ci. On peut échapper à l'enveloppement, mais être percé par une irruption hardie sur un front mal lié. Il faut, tout en grossissant la gauche, fortifier le centre. Car cette retraite pivotante, d'une amplitude de front sans précédent dans l'histoire, peut avoir pour résultat de distendre les armées et peut-être de les séparer. Il faut transporter au centre et à la gauche des forces nouvelles, et donc en gagner le temps.

Où prendre ces forces nouvelles? Là où à la rigueur elles peuvent être enlevées : aux armées de droite.

Le 24, Joffre sait que Castelnau et Dubail sont en mesure de résister aux attaques des armées de gauche

allemandes. Du moins, il l'espère. Ils ont, en face d'eux, des forces relativement moins considérables que nos armées de gauche. Des corps d'armée seront donc prélevés sur nos forces de l'Est et transportés au centre pour le fortifier, à la gauche pour la développer.

La retraite, protégée sur son flanc droit par les armées de l'Est, pivotera sur Verdun et, ce pendant, ces forces nouvelles courront derrière le front en retraite, par des voies rapides, de la droite à la gauche.

Quand les forces de gauche auront été assez grossies et placées de telle façon, qu'échappant à l'enveloppement, on pourra à son tour tenter d'envelopper, et que, par ailleurs, les armées du centre seront bien assurées de leur liaison, on se retournera et on livrera bataille.

Joffre espère — ce 25 août — qu'on pourra peut-être, après trois ou quatre jours de retraite, s'adosser à ce cirque de positions qui constituent le boulevard extérieur de l'Ile-de-France.

La guerre nous a rendu familière cette partie de notre pays. Je n'entrerai donc point en une description détaillée de ce bassin parisien où notre première défaite transférait le théâtre des opérations — pour de si longues années.

Chacun sait que le bassin parisien est une sorte d'hémicycle, — l'ancien golfe dont la Seine, de la mer à Paris, puis la Marne, tracent en quelque sorte la ligne centrale. Cet hémicycle est constitué, pour sa partie nord-est, par les plateaux entre Somme et Seine, par le massif de Roye-Lassigny et, après la coupure de l'Oise, le massif de Saint-Gobain, les plateaux de l'Aisne, puis, après la coupure de l'Aisne, la montagne de Reims, le massif argonnais. Si, lorsque les armées en retraite auront atteint ce rempart naturel de Paris, elles se trouvent, d'autre part, dans les conditions voulues, c'est sur ces positions qu'on livrera bataille. Sinon, il faudra retraiter encore, retraiter résolument et ne pas risquer, en sacrifiant au désir de couvrir Paris de loin, de perdre plus

sûrement, avec des armées mal renforcées ou mal liées, Paris et toute la France.

L'ordre du 25 août est issu de ces réflexions et de ces conclusions. J'en ai cité la partie essentielle et fait remarquer, après tant d'autres, que les conditions primordiales qui permettront à nos armées d'emporter la victoire de la Marne, s'y trouvant clairement indiquées, suivant l'expression dont je me suis déjà servi, il s'agit moins de la liquidation d'une défaite que de la préparation d'une victoire : « Les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer à notre gauche, par la jonction des 4e, 5e armées, l'armée britannique et de forces nouvelles prélevées dans la région de l'Est, une masse capable de reprendre l'offensive pendant que les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts ennemis. » L'ordre ajoutait : « Dans son mouvement de repli, chacune des 3e, 4e et 5e armées tiendra compte des mouvements des armées voisines avec lesquelles elle devra rester en liaison. Le mouvement sera couvert par des arrière-gardes laissées sur les coupures favorables de terrain, de façon à utiliser tous les obstacles pour arrêter, par des contre-attaques courtes et violentes, dont l'élément principal sera l'artillerie, la marche de l'ennemi ou tout au moins la retarder. »

La dernière partie de l'ordre indiquait la ligne sur laquelle — peut-être — pourrait se reprendre l'offensive — celle que tout à l'heure j'indiquais. En somme, d'une main sans défaillance, Joffre saisissait ses armées, les amenait sur une ligne de combat qui serait celle-là ou, si les conditions n'étaient pas réunies, sur une autre. C'était, si j'ose dire, un transfert de bataille.

***

La condition primordiale était que les armées de l'Est, enant l'ennemi en respect, protégeassent le pivot. Elles e couvraient de Nancy à Belfort. Mais nous savons

que notre cuirasse avait un *défaut :* la trouée de Charmes. La trouverait-il défendue, que l'état-major allemand se croit de force, en emportant le Grand-Couronné, à faire tomber un des piliers de cette défense. Subsidiairement, l'empereur Guillaume caresse l'espoir d'une entrée sensationnelle dans la ville aux portes d'or, entre des cuirassiers d'argent : notre Nancy — Athènes des Marches de l'Est — plus qu'aucune proie tente le barbare.

Sur le Grand-Couronné, Castelnau s'est établi ; c'est, à cette heure, le bon soldat qui monte la garde aux avant-postes de la France. Le bon soldat ! Le grand soldat ! C'est un chevalier chrétien doublé d'un chef de guerre très moderne. En lui revivent toutes les vertus des ancêtres : l'âme de la Croisade avec la belle gentilhommerie d'un soldat de Fontenoy ; il a la foi en « ce Dieu qui aime les Francs », la foi en cette Patrie qui toujours a « fait les gestes de Dieu » ; mais, servies par une rare finesse de Gascon, ses facultés se sont appliquées, depuis quarante-quatre ans, à préparer, par l'étude de l'art militaire, la guerre de revanche que le jeune officier de 1870 a, tant d'années, appelée de ses vœux. Grand chef dans toute l'acception du mot, de la noblesse du cœur à la rigueur de la conscience, de l'élévation de la pensée au souci des détails, de la science acquise à l'art exercé.

Il s'est *calé* sur son *Grand-Couronné.* Il y attend l'ennemi. Mais c'est un stratège : il sait bien qu'attendre l'attaque n'est pas le rôle d'un homme de guerre. Le Grand-Couronné, ce cirque de collines qui domine notre Lorraine, qu'est-ce? Un beau bastion de la défense française, oui ; mais aussi un bel observatoire d'où l'œil vif du chef guette tous les mouvements de l'ennemi pour en saisir la faute et l'exploiter.

Pour l'heure, celui-ci ne vise qu'à la trouée de Charmes. Les forces allemandes, tout d'abord, glissent donc vers le sud.

C'est que Dubail — avec sa 1re armée — n'a pas cédé le passage. C'est un soldat de race, resté étonnamment jeune, vigoureux, ardent, qui entend bien, lui aussi, s'il n'a pu forcer la porte de l'Allemagne, tenir fermée celle de la France. S'étant replié de la région du Donon sur la Meurthe, il y dispute si âprement le passage à Heeringen — notamment à la Chipotte — que celui-ci est forcé de marquer le pas. Ruprecht de Bavière lui envoie des renforts. Le 24, deux corps d'armée bavarois défilent devant le Couronné, prêtant le flanc.

Castelnau fait attaquer le 24; le 25, il déchaîne tous ses corps : « En avant, partout, à fond », télégraphie-t-il de Saint-Nicolas. Et voici que, bousculées, les colonnes bavaroises plient et se rompent; Foch, avec son 20e corps, a, par surcroît, été jeté sur les derrières de ces colonnes; le prince Ruprecht est menacé d'un désastre; il se replie. Et Dubail ayant continué, cependant, à tenir bon, repoussé les assauts et infligé à l'assaillant de lourdes pertes, la trouée de Charmes reste fermée. Ainsi est brisée une branche de la fameuse *tenaille* que, sous l'inspiration de Schlieffen, l'état-major allemand entendait avoir forgée; et, tout à l'heure, Joffre tordra l'autre branche. Castelnau et Dubail, en attendant, ont, du côté de l'Est, figé l'invasion.

L'ennemi ne s'y peut résigner; n'ayant pu forcer la porte, il va essayer d'en jeter bas un des piliers; c'est, du 28 août au 12 septembre, l'assaut furieux donné au *Couronné*. Castelnau a crié à ses troupes : « Tenir jusqu'à la mort, mais barrer à l'ennemi la route de Lunéville à Nancy. » Et on assiste aux magnifiques combats qui mériteraient à eux seuls une conférence entière. On y verrait le grand soldat de France, debout, au milieu de ses superbes troupes, en face de cet empereur qui attend, au milieu de ses cuirassiers blancs, l'heure d'entrer sur la place Stanislas et qui blêmit qu'on le fasse attendre et qui finit par s'en retourner,

parce que la foi française a, pour la première fois, brisé la force allemande.

Belle victoire, dont le lendemain sera plus beau encore, puisque, en couvrant la retraite, elle rend possible la victoire de la Marne.

***

La retraite pivotante s'exécutait en effet sous ce couvert.

Il fallait, pour qu'elle s'accomplît avec méthode et ordre, que le pivot tînt bon. Sarrail le tenait et, à sa gauche, Langle de Cary ne devait retraiter que lentement ; en fait, il faisait, deux jours, front sur la Meuse, et repoussant l'Allemand à chaque rencontre, demandait à rester sur place. C'était l'humeur de toute son armée. Joffre s'en accommodait. « Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous restiez sur la Meuse aujourd'hui, écrivait-il encore à Langle de Cary, pour affirmer votre succès. » Mais il fallait que, plus fortes de ce succès, les armées de droite commençassent, dès le lendemain, leur retraite. Elles la commençaient, et Joffre, pour qu'elle se poursuivît en liaison étroite avec l'armée Lanrezac, assurait entre celui-ci et Langle de Cary une forte liaison ; Foch, appelé au grand quartier, recevait une petite armée qui assurerait la soudure. Pour tous, la consigne reste de retraiter, mais « en combattant pied à pied, jusqu'à ce que l'usure de l'adversaire ou la diminution de ses moyens d'action nous donne la possibilité de reprendre l'offensive ».

On combat, on contient l'ennemi, on le fatigue, on l'use. Puis on se rabat sur le sud-ouest, sur la Champagne. Sarrail, qui est encore le 31 au nord de Verdun, ne lâche pas la ville, se contentant d'étirer lentement son armée vers le sud, sur le flanc du Kronprinz — et le guettant.

A notre gauche, les armées Lanrezac et French, constituant l'aile marchante, étaient naturellement contraintes de retraiter plus rapidement. French, que les pertes subies

par son armée alarmait, se dérobait si vite qu'il en résultait chez Joffre quelque inquiétude. Heureusement, notre corps de cavalerie, qui jouait en cette retraite un rôle que ses précédentes fatigues rendaient méritoire, couvrait le flanc britannique que Klück ne cessait de déborder, méritant l'hommage que lui rendait, en toutes circonstances, la loyauté britannique. Dans les environs d'Amiens, se constituaient d'ailleurs ces « nouvelles forces » qu'annonçait l'ordre du 25 août : la 6e armée Maunoury. On avait rappelé de Woëvre ce grand soldat qui, nous l'avons vu, venait de s'illustrer par sa victoire d'Étain, et il avait reçu, dès le 27, mission de couvrir éventuellement le front anglais. En réalité, dès ce jour, son armée était destinée à l'attaque de flanc prévue ; si elle ne pouvait se faire à Amiens, elle se ferait plus bas. On sait déjà où elle se devait exécuter et avec quel succès.

Mais la rapidité avec laquelle la retraite anglaise s'opérait déconcertait un peu les plans. Maunoury en était encore à constituer sa petite armée, que déjà French le dépassait. Celui-ci découvrait par ailleurs ainsi Lanrezac, qui en montrait de l'humeur. Il était de fait que, dans ces conditions, on ne pourrait s'arrêter sur la ligne primitivement prévue. La cavalerie de Klück, pressant vivement les Anglais, ceux-ci ne montraient aucune intention de faire front. Le général Maunoury essuyait seul à Proyart le choc de Klück, qu'il recevait d'ailleurs avec vigueur le 29 août, tandis que Lanrezac, arrêté par un ordre de Joffre, dans la région de Guise et déployant là ses talents de grand soldat, attaquait violemment l'armée Bülow, la rejetait au delà de l'Oise, et ne reprenait sa marche en arrière que les Anglais, de ce fait, soulagés de la pression qui s'exerçait sur eux. Maunoury, de son côté, retraitait, mais en gardant sur nos alliés le retard d'une journée, ce qui le rendait toujours prêt à attaquer le flanc Klück, au cas où celui-ci en donnerait l'occasion. Il allait la fournir.

***

Le 31 août, à 11 h. 30, un capitaine de la division provisoire de cavalerie (1), à la tête d'une reconnaissance au nord-ouest de la région de Compiègne, le capitaine Lepic, s'aperçut avec surprise que les énormes colonnes de Klück qui, jusque-là, marchaient en apparence droit sur Paris, au lieu de prendre la route d'Estrées-Saint-Denis qui, par Senlis, s'y achemine directement, s'engageaient sur la route qui, passant par Compiègne, s'oriente au sud-est, vers Meaux. Ce qu'il constatait là et allait, le premier, signaler, c'était un événement capital : Klück, inopinément, infléchissait sa marche et, s'écartant de Paris, courait à la Marne.

Le général von Klück est un bouillant cavalier : âme ardente et caractère fougueux, il était tenu par ailleurs pour un des meilleurs stratèges de l'armée allemande, il en concevait un grand orgueil et une grande ambition. Ce Prussien, que nous verrons se rebeller presque en pleine bataille contre les ordres du sacro-saint grand quartier impérial, jugeait depuis des jours que celui-ci comprenait mal la situation, parce que, au fond, il ne trouvait point à la hauteur de ses capacités la tâche qui lui était personnellement assignée.

Le grand quartier impérial, en effet, destinait simplement l'armée Klück, au moins pour quelques jours, à un rôle de flanc-garde. Les trois armées agissantes devaient être celles de Bülow, de Hausen et de Wurtemberg. Ce ne sont point là hypothèses. La bataille allemande de la Marne nous a toujours été parfaitement connue : on sait peut-être que, les *radios* échangés en cours de bataille par les chefs allemands ayant été par nous

(1) Cette « division provisoire » avait été depuis trois jours formée avec le tiers le moins fatigué des trois divisions du corps de cavalerie Sordet.

interceptés et le chiffre ayant été ultérieurement pénétré, on a pu se rendre compte des plans et sentiments du haut commandement allemand pendant cette crise. Rien de plus passionnant que ce paquet de dépêches.

L'offensive devait donc être prise, à l'exclusion de Klück, par les IIe, IIIe et IVe armées allemandes ; ce seraient celles-ci qui avanceraient hardiment sur la Marne, sur l'Aube, sur la Haute-Seine. La Ire armée sur leur flanc droit devrait simplement les couvrir du côté de Paris. Son corps de cavalerie, commandé par von der Marwitz, se présenterait devant Paris au nord et à l'est, voire à l'ouest, et détruirait les voies qui y aboutissent. Klück lui-même marquerait le pas de façon à se laisser dépasser par Bülow, à sa gauche, d'une journée de marche. Il a récemment prétendu qu'une autre mission lui était assignée, celle non seulement d'investir Paris, mais de s'en saisir. L'état-major impérial était, dit-il, « hypnotisé par l'entrée à Paris » ; on la tenait pour si assurée qu'un drapeau de 20 mètres de large était déjà préparé pour cimer la tour Eiffel ; il ajoute que s'il se fût prêté à cette extravagante plaisanterie, « il eût eu huit jours après une armée française sur le dos et ses communications coupées ». Ce qui est fort exact.

Klück, je le répète, estimait médiocre le rôle de comparse qui lui était attribué dans la grande bataille. Négligeant Paris, il entendait engager, lui seul, cette bataille par un coup qui, par son audace, dépasserait les prévisions les plus hardies du haut commandement. Son armée était la seule à peu près intacte. Ayant facilement balayé les Anglais à Mons, et les voyant se dérober sans cesse à ses coups, il en concevait un redoublement de mépris profond — et bien prématuré — pour cette « négligeable petite armée » ; il semble bien qu'il ait réellement ignoré la présence de la solide petite armée Maunoury qui, grossissant tous les jours, atten-

dait pour l'attaquer qu'il prêtât le flanc. Il ne voyait que le vide creusé devant lui par la retraite des Anglais : ce vide l'attirait ; se précipitant dans ce trou, il se rabattrait alors sur la gauche découverte de la 5e armée française ; c'est lui qui, tournant cette armée et l'attaquant par derrière, la jetterait pantelante et déjà décimée dans les bras de Bülow. Ainsi serait-il le vainqueur de la Marne.

Ses divisions de cavalerie, détachées vers Paris pour satisfaire aux vœux du haut commandement, se heurtent à notre valeureuse division provisoire de cavalerie au sud-ouest de Compiègne. Klück saisira presque avec joie ce prétexte pour entraîner Marwitz lui-même avec lui et, au lieu de le jeter sur Paris, le lancer, suivant les termes de son ordre, « en direction de Provins ». Marwitz, autre cavalier aventureux, enchanté d'une si belle mission, n'était pas homme à s'y dérober.

A la vérité, Klück et Marwitz participaient à la frénésie qui, depuis le soir de Charleroi, avait grisé, jusqu'à l'obnubiler, le cerveau de tous les Allemands. « Des faits acquis, des suites entrevues, écrit Gabriel Hanotaux, une fumée d'orgueil s'élevait qui, du cœur gonflé, gagna jusqu'à l'intelligence. » L'armée Klück surtout, qui n'avait point connu les âpres combats que Bülow avait dû soutenir à Charleroi, puis à Guise, délirait : « Quels sentiments nous prenaient l'âme, écrit, le 28, un des officiers de cette armée, quand, à la clarté de la lune et des feux de bivouac, toutes les musiques militaires entonnaient l'hymne de reconnaissance, répété par plusieurs milliers de voix ! C'était une joie, une ivresse générale et quand, le lendemain, on se remit en marche, *nous croyions déjà que nous pourrions fêter Sedan à Paris.* » Tous le croyaient. J'ai vu cent lettres et carnets où se retrouvent tous les jours, du 28 août au 4 septembre, les mêmes phrases : « Nous marchons directement sur Paris ! » « Nous ne sommes plus qu'à 80, qu'à 40 kilomètres de

Paris. » « De source digne de foi, on nous dit qu'au plus tard, dans huit jours, tout sera terminé. »

Nos départements du Nord-Est voyaient, terrifiés, passer cette énorme horde, formidable et enivrée, se délassant, par d'abominables excès à l'étape, de marches éreintantes, criant mille fois par jour le *nach Paris,* se croyant d'ailleurs naïvement à la porte de la capitale, même ceux qui marchaient sur Bar-le-Duc : un Meusien me racontait que l'officier qu'il logeait le quittait en criant : « Demain, *Moulin-Rouge!* » Ils croyaient tous courir au Moulin-Rouge, alors qu'ils allaient rencontrer, grandi à l'échelle de cette guerre, le moulin de Valmy.

Cette ivresse suffit à expliquer l'aberration de Klück. L'Allemand arrivait à cette heure où l'orgueil devient si fort qu'il aveugle plus qu'il ne soutient. « L'orgueil, fils du succès et qui dévore son père », écrivait déjà Eschyle, et le proverbe du moyen-âge disait : « *Grand orgueil chevauche devant, honte et dommage suivent de près.* »

C'était Klück que la Providence avait marqué, parce qu'il était peut-être le plus orgueilleux de ces orgueilleux, pour jeter son pays dans cette « honte » et ce « dommage ».

***

La conversion de Klück vers le sud-est était évidemment fait très important. Encore fallait-il que la nouvelle s'en confirmât — et pour la totalité de cette armée ; elle ne devait être avérée que le 3 septembre. Encore n'eût-elle pas suffi à imposer l'offensive si les autres conditions si rigoureusement fixées par Joffre ne se réalisaient, d'autre part, si les corps d'armée destinés à renforcer la ligne n'étaient en place et surtout si le maréchal French ne se montrait disposé à participer à la bataille.

Le 1er septembre, aucune de ces conditions ne paraît encore remplie. Elles sont, à la vérité, si près de se réa-

liser, que Joffre envisage la bataille comme imminente. Peut-être faudra-t-il aller jusqu'à la Seine et l'Aube, mais « sans que cette indication, ajoute l'ordre du 1er, implique que cette limite devra être forcément atteinte ». Dans une lettre admirable de bon sens et de fermeté, Joffre fait part au nouveau ministre de la Guerre, M. Millerand, des raisons qui, ce 1er septembre, le déterminent à ce nouveau repli, mais laisse prévoir qu'avant peu, des événements en voie de réalisation permettront de ne point l'exécuter jusqu'au bout et que notre heure est proche.



La nation suivait avec une douloureuse anxiété la retraite de nos armées et l'invasion de nos provinces. J'ai dit avec quelle résolution elle avait accepté la guerre. Cette résolution était de telle nature qu'elle ne pouvait céder devant le résultat — si tragique qu'il parût — de nos premières rencontres. Elle maintenait debout le pays entier, et elle se confirmait par le désir de faire front à l'infortune pour mériter une fortune meilleure. Ce qui dominait, c'était le souci de ne pas recommencer l'histoire de 1870, de ne pas plus se diviser au lendemain de l'événement qu'à sa veille, bien mieux, de serrer plus énergiquement les coudes. Tous participaient à cet état d'esprit, puisque le président de la République, reconstituant le gouvernement et y appelant autour d'un Viviani les plus réputés de nos hommes d'État, un Briand, un Delcassé, un Ribot, un Millerand, deux socialistes acceptaient, d'autre part, de partager, avec la charge, les responsabilites du pouvoir, ce pendant que le comte de Mun, « ministre de la confiance publique », — comme l'appelait récemment le général de Castelnau — par ses admirables appels aux patriotes, fortifiait de sa foi catholique et patriotique les cœurs qui eussent pu vaciller. Les nouvelles des atrocités que, de la

Belgique à la Lorraine, nos ennemis commettaient, loin d'intimider, exaspéraient les cœurs et soulevaient les consciences. Et si l'angoisse étreignait les cœurs, aucune timidité ne s'y mêlait. D'ailleurs, aucune désespérance. Les succès qui, dès la seconde quinzaine d'août, avaient amené les armées russes en Galicie et surtout en Prusse orientale, étaient un grand élément d'espoir. On disait et on répétait que les cosaques seraient à Berlin avant que les Allemands, contenus par nos troupes, fussent en vue de Paris ; et cette considération, dont il nous est permis aujourd'hui de sourire, soutenait les cœurs que la pusillanimité eût pu effrôler. Cependant, Paris sentait bien que l'ennemi approchait à grandes journées. On croyait que Klück y marchait tout droit. Dieu ferait-il le miracle que Geneviève de Nanterre avait, lors de l'irruption d'Attila, arraché au Ciel? Certaines âmes religieuses l'affirmaient, à l'heure même où Klück se détournait, je vous ai dit en quelles circonstances, de la ville menacée. Il suffisait cependant que, contraint par les ordres supérieurs ou obéissant à quelque nouvelle pensée, Klück se rejetât sur Paris, pour que la cité fût derechef en grand péril. On pressentait qu'une énorme bataille s'allait livrer à l'est ; mais la ville pouvait, au cours de cette bataille, être soudain investie. Le général en chef se sentait gêné par le souci d'une si tragique situation ; la présence à Paris du gouvernement augmentait ce souci, jusqu'à le rendre écrasant. Le 1er septembre, Joffre demandait instamment au gouvernement de quitter la capitale et, le 2, on se résolvait à cette « décision douloureuse ». Les leçons de 1870 nous étaient trop présentes pour qu'il se trouvât un Français pour la blâmer. Paris, d'ailleurs, restait en bonnes mains : on sait quel admirable soldat M. Millerand venait d'installer au gouvernement militaire et chacun de vous se rappelle la célèbre proclamation de Galliéni, si puissante en son laconisme : « J'ai reçu mandat de défendre Paris contre l'envahisseur. Ce mandat, je

le remplirai jusqu'au bout. » Et déjà le Gouverneur remplissait sa promesse en actionnant, nous allons le voir, l'armée Maunoury passée pour un instant sous ses ordres et en contribuant, par ses instances, à la décision suprême d'où allait sortir, avec la victoire, le salut de Paris.



Dès le 2, on avait, au grand quartier de Bar-sur-Aube, commencé à soupçonner que toute l'armée Klück infléchissait sa marche. Et le même jour, Joffre avait su que French semblait pour la première fois disposé à envisager l'arrêt de la retraite anglaise. Sans que ces circonstances parussent encore imposer une décision, elles en faisaient pressentir la possibilité et, dès le 2, l'ordre 11, adressé aux armées, annonçait la reprise d'offensive comme imminente. Il fallait que chacun « tendît ses énergies pour la victoire finale ». Et, très nettement, Joffre indiquait aux commandants d'armée et au gouverneur de Paris les conditions auxquelles il subordonnait sa décision. Nous les connaissons et toutes paraissaient près de se réaliser ; les corps appelés de l'Est sont maintenant à portée de leur champ d'action et Joffre a enfin obtenu de French la promesse qu'il se retournera si la situation l'exige absolument.

Or on possède maintenant, au gouvernement militaire de Paris, venant de l'état-major Maunoury, une telle masse de renseignements sur la conversion de Klück vers le sud-est, que l'événement ne paraît pas douteux. A deux reprises, notamment le 31 août et le 2 septembre, la division provisoire de cavalerie l'a signalé. Galliéni prévient Maunoury qu'il va être lancé dans le flanc exposé de cette armée, et, à 9 heures du matin, le 4, il fait part à Joffre, par un coup de téléphone qui restera historique, de la situation qui maintenant s'affirme. Joffre tient ainsi vis-à-vis de French l'argu-

ment qui fera balle. Il court chez le maréchal anglais, et, à 13 heures, enlève la promesse tant attendue. Alors il revient, en brûlant les routes, à son grand quartier. Dans le cabinet du directeur d'école où, à Bar-sur-Aube, il a campé son bureau, il réunit ses collaborateurs familiers, les généraux Belin et Berthelot, les colonels Pont et Gamelin. On discute encore un instant. Joffre écoute, pèse, réfléchit. Et, soudain, il se lève et très simplement, de sa voix calme où chante cependant l'accent de son Midi : « Eh bien ! messieurs, on se battra sur la Marne. »

Aussitôt, Gamelin rédige l'ordre, Berthelot le corrige — et Joffre le signe. J'ai tenu le document et je me suis arrêté à cette signature menue et aiguë : Joffre. Ces six lettres tracées — et les destins de notre pays s'accomplissaient.

Si, trop impressionnable, il eût signé deux jours plus tôt — ou si, trop entêté, il eût signé deux jours plus tard, il eût peut-être perdu la bataille. Assumant la plus écrasante responsabilité, il signa à l'heure dite. Ainsi sera-t-il le vainqueur de la Marne.



« L'heure est venue de tenir coûte que coûte et de se faire tuer plutôt que de reculer » — écrit ce jour-là Joffre à ses lieutenants. Et voici que, le 5, se répand dans les armées le magnifique appel qui fit sauter les cœurs dans huit cent mille poitrines : « Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière : tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Aucune défaillance ne se produira. Chacun comprend qu'une heure solennelle — peut-être décisive — a sonné. On s'en rend compte aussi de l'autre côté, puisqu'un des ordres adressés aux troupes allemandes se terminera par ces mots : « Tout dépend du résultat de la journée de demain. »

Suivant une expression juste, le monde entier ému au tréfonds de l'âme et sachant que sa destinée se jouait, « retenait sa respiration ».



Heure émouvante et que rend plus émouvante encore le théâtre où se va jouer le grand drame. En ce moment où la France dispute sa vie en mortel péril, la Providence a ramené notre armée en cette région qui fut le berceau de notre nationalité : Ile-de-France, Valois, Champagne, et, plus à l'est, en ce Barrois qui, de longs siècles, fut la marche du royaume en face du Saint-Empire.

C'est la Marne qui sert de lien à ces contrées : rivière française entre toutes, puisqu'elle lie à la grand'ville les terres de nos marches de l'Est ; région française entre toutes, qui va de la capitale à Reims où Jeanne mena sacrer le roi, à cette barrière d'Argonne où la Convention voyait « les Thermopyles de la France », à ces plateaux où Napoléon disputa trois mois le Grand Empire à la curée de l'Europe.

Au contact de ce terroir, où est née la France et où elle s'est si souvent disputée, le Français retrouvera des forces surhumaines. Certes, le soldat a montré, au cours de cette retraite, de singulières vertus ; c'est en elles que Joffre, je l'ai dit, avait mis sa foi, et cette foi seule excusait l'audace d'une manœuvre sans précédent ; et ces vertus n'avaient point failli. Nos gens s'exaspéraient — mais s'exaspéraient de reculer, excellente disposition quand, à tout instant, on pouvait leur demander de

s'arrêter. Et voici qu'ils touchaient le cœur du pays. Un soldat écrit le 3 septembre : « On aperçoit dans le lointain les lueurs blanches des projecteurs des forts parisiens et, par instant, à travers les feuillages, les lumières de la capitale. Nos cœurs battent violemment de joie et de crainte. »

Lorsque leur était communiqué l'ordre de faire front, leurs cœurs battaient — non plus de joie et de crainte — mais d'une héroïque résolution. Ils étaient fatigués, éreintés, fourbus : « Plus de peau sous les pieds », écrit l'un. « Je reste courbé en deux, même aux haltes », écrit l'autre. « Nous n'avons pas dormi depuis six jours, écrit un troisième. On marche halluciné. » Et soudain, ils se redressèrent. La Fable nous a parlé de ce géant Antée, devenant invincible toutes les fois qu'Hercule, le jetant bas, le laissait embrasser la Terre sa mère. Le mythe prend ici corps. Et de fait, il me semble — à regarder le dispositif même des armées — voir, ce 5 septembre, un géant, soudain retourné et solidement assis, offrant un front têtu à l'attaque, les coudes fortement appuyés sur les camps de Paris et de Verdun.

C'est bien en effet entre ces deux villes que se développe l'énorme front redressé le 5.

La 6e armée Maunoury, maintenant déployée du nord au sud, entre Dammartin-en-Goële et la Marne, est, au delà du fleuve, en liaison avec l'armée anglaise, orientée, elle, du nord-ouest au sud-est, entre la Marne et le sud de Coulommiers. Lié aux troupes de French par le corps de cavalerie Conneau, Franchet d'Espérey fait front sensiblement de l'ouest à l'est, de la région nord de Provins à Sézanne, face au cours du Grand-Morin. Ces trois armées forment la gauche de Joffre.

Le général Foch, avec sa nouvelle 9e armée, en constitue le centre : son front court de l'est de Sézanne au nord du camp de Mailly ; il couvre encore les marais de Saint-Gond.

Le front — avec un vide mal masqué par une division de cavalerie, mais que va remplir sous peu le 21e corps — se continue par la 4e armée Langle de Cary à cheval sur la Marne, puis au sud de l'Ornain, entre la région ouest de Vitry-le-François à celle de Sermaize.

A la droite de la 4e armée, la ligne fait, avec l'armée Sarrail, derrière Revigny, un coude prononcé : car c'est du sud-ouest au nord-est, de Revigny à Souilly — région sud de Verdun — que, le 5 au soir, les trois corps de Sarrail s'étirent, prolongés vers le nord par un groupe de divisions de réserve.

De la forêt de Chantilly à la forêt de Souilly, ces six armées offrent ainsi un front qu'on peut qualifier d'harmonieux : car tandis que la ligne d'Espérey-Foch-Langle de Cary court de l'ouest à l'est, légèrement renflée à son centre, Maunoury s'adosse à Paris et Sarrail à Verdun : une poitrine de bronze et deux bras ouverts, prêts à étreindre l'imprudent ennemi qui s'aventure.

Dans cet énorme demi-cercle, la horde impériale se précipite. L'armée Klück a, en immense majorité, franchi la Marne — cinq corps sur six et le corps de cavalerie Marwitz, le IVe de réserve Schwerin restant seul sur la rive droite. Le commandant de la Ire armée marche droit sur les armées French et d'Espérey, mais négligeant Maunoury, il s'engage ainsi entre les deux branches d'une tenaille qui pourrait bien se refermer sur lui s'il n'en brise la charnière ou n'en tord un des bras

A gauche de Klück, c'est, à la tête de la IIe armée, Bülow. Faisant face à la droite de d'Espérey et à presque toute l'armée Foch, il se croit très fort parce que, parmi ses quatre corps, il a la Garde, — la Garde couverte de prestige.

Hausen, avec la IIIe armée, s'oppose, et à sa gauche, le duc Albrecht de Wurtemberg, à Langle de Cary, du sud de Châlons au sud de Sainte-Menehould.

Enfin, voici, à l'extrême gauche, le Kronprinz impérial. Son armée a, dans ces journées, une mission d'importance : faire sauter le pivot français, ou tout au moins le paralyser entre Bar et Verdun. Descendue de la Meuse vers l'Ornain, elle occupe la vallée de l'Aire et pointe sur Bar-le-Duc.

Totalement, c'est une masse de 1 500 000 hommes assurés de vaincre qui vient se jeter dans nos bras.



Klück, le 5 au matin, n'est nullement conscient du danger où il se met et, avec lui, jette l'armée voisine. Ignorant Maunoury et méprisant French, il n'a souci que de l'armée d'Espérey. Il faut foncer, pour la saisir avant qu'elle ne gagne la Seine, télégraphie-t-il. Mais il y suffira, ajoutait-il, et il est bien inutile de « déranger » (*verschieben*) pour l'heure les Bülow et Hausen.

Bülow était plus inquiet, étant plus perspicace : il avait aperçu et signalait le 5 les transports de troupes françaises vers Paris ; il pressentait donc une attaque de flanc de ce côté, mais, dans ces conditions, se refusait à envisager une attaque sur son front. Si bien que Klück allant être surpris par l'attaque de flanc, Bülow le sera tout autant par l'attaque de front. Ces deux dépêches prouvent combien était opportune notre double initiative.

Celle-ci était réglée par le fameux ordre du 4 : une action de front menée par les 9e et 4e armées françaises entre Sézanne et Sermaize, et deux actions de flanc exécutées, à droite par Sarrail, à gauche par Maunoury, secondé par l'offensive des armées French et d'Espérey.

L'ordre, que j'aimerais donner ici tout entier, est net, clair, complet, satisfaisant comme le plan d'une de nos tragédies classiques. Il sera réalisé en dépit de trois violentes contre-attaques de l'ennemi : violent retour de

Klück, enfin averti, contre l'armée Maunoury, violente contre-offensive des armées Bülow et Hausen pour enfoncer Foch, violente poussée des deux princes allemands sur la Saulx et l'Ornain pour disloquer notre droite, — le tout aboutissant à la retraite précipitée de l'ennemi qui, sur tous les points, après des succès balancés, aura perdu la partie.

Les premières journées seront surtout les journées de Maunoury.

Dès le 5 au soir, avançant vers Meaux, il se heurte au corps Schwerin, laissé seul par Klück sur la rive droite de la Marne. Monthyon, Penchard, Barcy, Marcilly, Chambry, noms immortels, puisque c'est là que partirent les premiers coups de fusil de la Marne ! Déjà, dans ce petit coin, fantassins, zouaves, chasseurs — et les Marocains — déployèrent une valeur qui, à lire les récits, fait trembler d'émotion — mais au prix de quelles pertes ! « Calvaire des divisions de réserve », a-t-on dit de Barcy-Chambry — oui, calvaire, mais d'où partait le salut.

Le 6 au matin, Schwerin était refoulé vers l'Est : il appelait désespérément à l'aide. Klück aperçoit la faute commise ; quoique attaqué, nous l'allons voir, par Franchet d'Espérey et menacé par les Anglais, il fait aussitôt repasser l'eau à deux de ses corps. Il est temps : le 7 au soir, la retraite de Schwerin vers Meaux s'est accentuée et Maunoury marche vers l'Ourcq. Mais derrière Schwerin, les corps rappelés par Klück ont glissé. Ils attaquent, dès le soir, la gauche de Maunoury. Tourné la veille, Klück essaie de tourner son adversaire. Il semble en voie d'y parvenir : notre 7e corps, à notre gauche, est rejeté sur Acy-en Multien. Mais le combat continue, très âpre.

Il devient plus âpre encore le 8. Klück a rappelé maintenant presque toute son armée — plus de 200 000 hommes

sur la rive gauche — et en accable la petite armée Maunoury. Celle-ci, contre un ennemi trois fois supérieur, tient bon, dispute le terrain et, quand elle le perd, le reprend. C'est notre gauche qui subit les plus rudes assauts, car Klück continue sa tentative pour nous tourner; le 7e corps est encore rejeté plus à l'ouest. Maunoury réagit, jette à la bataille tout ce que Paris lui envoie; il attend toujours le 4e corps. Celui-ci est arrivé à Paris enfin! La bataille se nourrissant de part et d'autre, devient grande mêlée. Klück a renoncé à toute autre bataille, car il fait sauter les ponts de la Marne; ainsi aura-t-il, à son sens, gardé sa gauche, le temps d'accabler Maunoury. Celui-ci appelle à l'aide; Galliéni intervient encore; c'est alors en effet que se place l'incident des auto-taxis, transportant à gauche de la 6e armée la 62e division. Et l'intervention de ces troupes fraîches rétablit momentanément le combat. Et c'est ce soir du 9 que Klück reçoit du sud des renseignements peu rassurants que lui envoie Marwitz, laissé devant les Anglais.

***

Ceux-ci s'étaient, le 6 au matin, portés en avant et, sans rencontrer de résistance, étant fort en arrière, avaient, le soir, bordé la rive ouest du Grand-Morin. A la vérité, suivant une tradition classique, Klück masquait, le 7, par un tapage croissant de son artillerie et un grand déplacement de cavalerie, le brusque retrait de ses premiers 80 000 hommes. Les Anglais ne savaient trop qu'en penser; ils avancèrent assez lentement et ne s'enhardirent que le 7 au soir, réoccupant des hauteurs d'où, le matin encore, l'artillerie ennemie les bombardait. Leurs aviateurs les ayant avertis le 8 que les corps allemands avaient repassé la Marne, ils accélèrent leur marche. Dans la soirée, le maréchal fait franchir à ses troupes le Petit-Morin et force la cavalerie de Marwitz,

vivement pressée, à précipiter elle-même sa retraite. Les Anglais, encouragés, franchissaient la Marne entre Luzancy et Nogent-l'Artaud et Marwitz était obligé de signaler à Klück une progression qui devenait inquiétante.

Celle de Franchet d'Espérey, quoique singulièrement plus contrariée, était cependant plus inquiétante encore. Il avait attaqué dès l'aube du 6, en direction générale de Montmirail. Il pensait se heurter à des forces importantes et elles le sont en effet. C'est l'aile gauche de Klück (deux corps d'armée, deux corps de cavalerie, plus les deux corps de droite de l'armée Bülow). Et de Montmirail notamment, l'ennemi domine notre ligne. Sur tout ce front, cette journée du 6 est donc très dure. Mais de ce bouillant Franchet d'Espérey qui, à soixante ans, est resté l'ardent commandant de chasseurs à pied que j'ai jadis connu, au plus petit soldat de son armée, tout le monde donne en plein. Les plus froids se sont jetés à corps perdu dans la lutte : de cette résolution, je ne citerai qu'un exemple. Devant Montceau-les-Provins, une division paraît un instant faiblir, qui, cruellement éprouvée par la retraite, vient d'être mise entre les mains d'un nouveau général. Et l'on voit ce général, avec une belle audace froide, se jeter en avant de sa division au milieu des obus et entraîner lui-même ses hommes. Incident que peut-être je tairais, tant l'héroïsme se dépensa partout à flots, si ce chef résolu n'avait fondé là une gloire qui ira croissant jusqu'à l'apothéose, puisque ce colonel d'hier s'appelle Pétain.

Franchet d'Espérey se préparait, le 7 au matin, à de nouvelles luttes, lorsque l'aviation lui signala le mouvement de repli des troupes ennemies. Non seulement les corps de Klück gagnaient au nord-est leur nouveau champ de bataille, mais la droite de Bülow, contrainte, à moins d'être découverte, de suivre le mouvement, esquissait, elle aussi, un recul.

D'Espérey jette ses troupes dans la direction de Montmirail encore fortement tenu. Mais au moment où l'action se déclanchait, le commandant de la 5e armée était avisé qu'à sa droite, la gauche de la 9e armée Foch était très vivement attaquée. C'était l'essai de percement de notre centre sur lequel je reviendrai tout à l'heure. Spontanément — j'ai vu les ordres donnés au général Deligny — d'Espérey fait immédiatement appuyer à droite du 10e corps pour prêter aide au voisin menacé, et malgré une vive résistance, ce corps, soutenu par le 1er, gagne du terrain, atteignant, en fin de journée, Charleville et la Rue-Lecomte. Et, ce pendant, Montmirail est emporté par le 3e corps, corps privilégié puisque, sous Hache, ces deux divisions sont commandées, l'une par Pétain, l'autre par Mangin. Et, à sa droite, voici Vauchamps enlevé par le 1er corps.

Maître des hauteurs, d'Espérey peut pousser à sa gauche le 18e corps, dont un de nos plus beaux soldats vient de prendre la tête, le général de Maudhuy, vers la Marne qu'il atteint à Château-Thierry, tandis que le 3e corps la passe à Jaulgonne.

Le haut commandement français ne cessait de suivre d'un œil passionné, encore que parfaitement lucide, cette bataille d'Ourcq-Marne. Le 7, signalant aux chefs d'armée le retrait de l'armée Klück, il distribuait derechef à chacun son rôle et sa direction.

Quant aux chefs allemands, leur surprise et bientôt leur inquiétude se manifestaient, extrêmes. Klück surtout s'énerve devant les conséquences de sa faute : le mot sera prononcé par le kronprinz plus tard : « Les généraux de droite se sont *énervés.* » Mais ils communiquent au grand quartier impérial leur énervement et celui-ci semble le pousser à l'extrême. Par un effet de réaction contre une trop orgueilleuse assurance, l'empereur paraît avoir personnellement jeté très vite le

manche après la cognée. Le 7, à 14 heures, les armées reçoivent cet avis peu encourageant : « Sa Majesté rentre au Luxembourg à 17 heures. » Guillaume II se faisait le premier fuyard de son armée. Et un bien vieux mot, tiré de nos chroniques, s'évoque à mon souvenir, celui de Philippe-Auguste, à qui, le soir de Bouvines, on est venu apprendre la fuite éperdue de l'empereur Othon et qui, riant, disait : « Je crois bien que nous ne verrons plus sa figure d'aujourd'hui. »

La IIe armée allemande est, le 8, à son tour, en pleine retraite. A sa droite, Klück la livre aux Anglais, ces « méprisables Anglais » qui maintenant alarment le chef d'une des « incomparables armées » : « Mon aile droite est au nord de Montmirail. Nécessité pressante que vous protégiez mon flanc droit contre les Anglais. » Les soldats allemands eux aussi commencent à « s'énerver » : un officier, qui vient d'être chassé de Montmirail, écrit : « Avec nos régiments affaiblis, nous atteignons la cime ; mais un feu terrible d'artillerie nous obligea à reculer. Notre colonel est grièvement blessé. C'est le troisième. Pendant quatre jours, j'ai été sous un feu d'enfer. » Un autre : « Nous n'avancerons plus, l'ennemi est trop fort. » Mais je pourrais multiplier ces extraits. Je ne citerai que ce cri qui va étonner ceux qui, si longtemps, nous tinrent pour inférieurs aux Allemands : « Les Français sont infatigables dans la construction des tranchées. » On comprend cette naïve conclusion d'un officier du 178e régiment d'infanterie, le 9 septembre : « *Je n'ai plus de plaisir à rien..* » Ah ! les malheureux ! ils avaient pris « leur plaisir » avant et c'est peut-être le cas de citer Corneille : « Ils couraient au pillage, ils rencontrent la mort. »

***

Klück, après avoir semé l'inquiétude, réagit maintenant : le 9, il se croyait assuré de reprendre l'avantage

sur Maunoury ; il avait reporté maintenant à sa droite le gros de ses forces, et de Betz il poussait sur Nanteuil-le-Haudouin ; Maunoury avait en conséquence fait appel à tout le 4e corps qui, maintenant, avait ses deux divisions dans la région, mais qui, sous une effroyable pression, déjà recule. Maunoury, qui dirige toute cette bataille avec une énergie égale à sa science, appelle le général Boëlle : le 4e corps ne doit pas faire un pas de plus en arrière ; il faut « se faire tuer au besoin sur place ». Le 9 au soir, le général Boëlle porte son corps en avant, prêt à se faire hacher — magnifique résolution. Et il se trouve en face de quelques arrière-gardes défaillantes. Klück se dérobe.

C'est que les avis de Marwitz étaient devenus pressants : « Il ne pouvait plus résister aux attaques combinées des Anglo-Français. » French et d'Espérey, avant quelques heures, le rejeteraient sur Klück pour qui la situation devenait dangereuse : la tenaille allait jouer. Klück se fût peut-être cramponné. Mais il paraît avoir été très impressionné par un fait trop peu connu. Le 8, le général Bridoux, commandant du 1er corps de cavalerie, a appelé le général Cornulier-Lucinière, commandant la 5e division de cavalerie, et lui a donné ordre de gagner les derrières de Klück, de se jeter dans la région de la Ferté-Milon. Cornulier-Lucinière a hardiment jeté ses braves, malheureusement dépourvus d'auto-canons, dans les lignes allemandes — odyssée fabuleuse que chanteront nos fils. « On sortirait le diable de sa boîte et le diable ferait peur. » Il faisait peur, affolait : Klück, qui croit toute la cavalerie française entre Soissons et son armée, s'émeut ; qu'est-ce, quand, courant vers Soissons, il est sur le point, lui-même depuis l'a avoué, de tomber avec son auto entre les mains des cavaliers de Cornulier-Lucinière !

Le grand quartier impérial avait eu le sentiment de l'extrême péril où s'était mis Klück, un sentiment plus

exact encore de l'extrême péril où Klück, en rappelant brusquement vers le nord ses gros, a mis Bülow. Un trou de 50 kilomètres s'est creusé entre les deux armées. A deux heures, le grand quartier impérial a ordonné la retraite des deux armées, seul moyen de conjurer le péril — la Ire sur Soissons, la IIe sur Épernay. Klück n'obéit qu'en protestant. Mais il faut obéir. Le grand quartier impérial, pour que la discipline se rétablisse, subordonne Klück à Bülow. Celui-ci, qu'on sent au comble de l'irritation, interroge nerveusement le peu commode camarade qu'on met sous ses ordres. A quoi Klück répondra rudement le 10 : « Mon armée est fortement épuisée par cinq jours de combats et la retraite qui a été ordonnée. » Et il y a dans ce mot un blâme. Ce blâme n'est pas justifié. Le 11, Marwitz télégraphie qu'épuisé, il ne peut plus couvrir Klück. Et celui-ci le rappelle, non plus seulement au delà de la Marne, mais au delà de l'Aisne.

La Marne était livrée. Maunoury s'avançant déjà en direction de Compiègne et de Soissons, les Anglais et d'Espérey étaient maintenant sur la rive droite. Peut-être eût-il fallu pousser plus tôt et plus hardiment. Le général de Maud'huy, pendant vingt-quatre heures, marqua le pas devant Château-Thierry, réclamant de son armée des ordres pour se ruer sur le flanc de Klück en retraite. C'était la pensée du grand quartier qui, le 9 au soir, donnait l'ordre que toute la 5e armée pénétrât en coin entre les Ire et IIe allemandes, tandis que notre 6e armée pousserait vers le nord pour déborder Klück. Maunoury achevait, à cette heure, de déblayer le champ de bataille de l'Ourcq. Le 10, il considérait sa bataille comme provisoirement terminée. Il adressait à ses troupes l'ordre du jour devenu célèbre : « Camarades, le général en chef vous a demandé, au nom de la Patrie, de faire plus que votre devoir. Vous avez répondu au delà même de ce qui paraissait possible... Si j'ai fait quelque bien, j'ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait été

donné dans ma longue carrière, celui de commander à des hommes tels que vous... »

C'était bien en effet la 6e armée, qui, après avoir forcé le général von Klück à abandonner brusquement son offensive contre les Anglais et la 5e armée française, et ayant par là attiré sur elle la plus grosse masse d'une des plus fortes armées allemandes, avait, quatre jours, fait front à la plus formidable poussée et, aidée à son tour par la marche menaçante des armées de la Marne, finalement forcé la Ire armée — de l'aveu de son chef « épuisée et mise en désordre » — à une retraite précipitée, seul moyen qui lui fût laissée d'éviter le plus irréparable désastre. Maunoury avait gagné la bataille de l'Ourcq.



Ces événements devaient avoir, sur le sort de toute la bataille engagée jusqu'à Verdun, une répercussion considérable. Mais l'effet ne pouvait s'en faire sentir pour nos armées du centre et de droite qu'assez tard. Les Allemands, battus sur leur droite et n'ayant pu tourner notre gauche, devaient au contraire mettre, quelques heures encore, un acharnement plus grand encore à percer notre centre, à forcer notre droite.

Le 6 au matin, la 9e armée se déployait en avant des marais de Saint-Gond. Sa mission était, le 6, d'appuyer l'attaque de la 5e armée à sa gauche. Mais, dès les premières heures, son commandant pouvait s'apercevoir que c'était lui qui allait ce jour-là subir le plus rude assaut. Sous la poussée formidable d'un ennemi supérieur, la petite 9e armée était tout entière forcée de reculer sur les hauteurs dominant les marais au sud et la valeureuse 42e division d'infanterie, à sa gauche, perdait même sur ces hauteurs la position de Saint-Prix. Le 7, c'était, sur toute cette armée, un assaut plus acharné encore.

Mais cette petite armée était l'armée de Foch. Lorsque

ce grand chef assumera — quelques jours après — un commandement plus considérable, je dirai plus au long quel homme il était. Mais en ces journées des 6, 7, 8, 9 septembre, Foch est déjà Foch ; c'est déjà ce coup d'œil d'aigle qui, si j'ose dire, dévisage en quelques minutes une situation et ce geste prompt qui s'en empare et la tranche. Il restait fort calme en face de ses corps refoulés : « Puisqu'on s'évertue à nous enfoncer avec cette fureur, répétait-il, c'est que leurs affaires vont mal ailleurs et qu'ils cherchent une compensation. » Il voyait juste et la conclusion ne pouvait être que de tenir d'autant plus énergiquement.

Mais le 8, la poussée allemande se fait plus violente encore. Si la 42e division, appuyée, nous le savons, par la droite de d'Espérey, parvient à reprendre Saint-Prix, le 9e corps ne peut se maintenir et le 11e cède aux âpres attaques et se replie. L'ennemi va-t-il s'emparer des hauteurs? Un recul général sur l'Aube est gros de conséquences, forçant probablement d'Espérey qui avance à rétrograder et découvrant Langle de Cary qui, nous le verrons tout à l'heure, se défend laborieusement dans la vallée de la Saulx et de l'Ornain. C'est ce qui donne tant d'âpreté aux combats, par exemple, qui se livrent autour du château de Mondement que défend, à la tête de la division marocaine, l'un de nos futurs grands chefs, le général Humbert. A Fère-Champenoise, on a affaire à la garde prussienne qui entend soutenir sa réputation. Fère-Champenoise, attaquée par elle, est perdue. Foch n'en est pas ému. Fère-Champenoise est perdue ; eh bien ! Fère-Champenoise sera reprise : « La situation est excellente », écrit-il, le 9, dans un ordre célèbre. Et il ajoute : « J'ordonne de nouveau de reprendre l'offensive. » Et tandis qu'il actionne le 9e corps sur Fère-Champenoise, il appelle à lui la 42e division d'infanterie, la retirant de sa gauche, et par une manœuvre hardie, la portant derrière son front vers sa droite.

« Situation excellente ! » C'est qu'un Foch ne s'arrête pas, ne s'arrêtera jamais à des incidents de bataille ; c'est qu'il embrasse déjà les ensembles. Or, voici ce qui se passe devant lui déjà. Bülow, obligé de replier sa droite pour suivre le mouvement de Klück, ne peut longtemps maintenir sa gauche et il recule vers Épernay ; à sa gauche, Hausen se sent soudain comme tiré par le mouvement de repli des armées allemandes de l'ouest. Et comme il y résiste momentanément, le 9, se produit un trou entre lui et Bülow. Il le voit et s'en émeut. A 18 h. 50, il demandera, lui aussi, à se replier. Or, ce trou qui se creuse, Foch l'aperçoit ou du moins le pressent. Voici le moment de reprendre une vigoureuse offensive et de bousculer cette armée ébranlée.

Le 9e corps Dubois rejeté sur Fère-Champenoise s'en empare et Mondement perdu est réattaqué avec violence. « Allons, mes gars, allons, mes braves, crie le colonel Lestoquoi aux soldats du 77e qu'il entraîne une troisième fois à l'assaut ; allons, un dernier coup de collier et ça y est ! » Et Mondement repris, déjà les soldats descendaient sur les marais de Saint-Gond aux trousses de l'Allemand rejeté. Foch portait son grand quartier dans Fère-Champenoise où, quelques heures avant, la garde prussienne était installée. Et voici devant lui toute son armée en mouvement. Elle traverse les marais ; ils sont jonchés de cadavres. La garde en retraite a été prise à partie par notre artillerie et a semé de ses valeureux combattants l'énorme cuvette grise. Foch déjà pousse vers Châlons.

Comme Bülow, Hausen est en pleine retraite. Il paraît même aller bien vite, 35 kilomètres en une journée. Le grand quartier impérial s'en alarme. « La IIIe armée restera à Châlons. Il y a lieu de reprendre l'offensive aussitôt que possible. » Mais la poussée de l'armée Foch déroute cette velléité. Et le 11, un radio émanant du grand quartier impérial décide, après la retraite de Klück,

après celle de Bülow, celle de Hausen et c'est le plus bel aveu de défaite : « L'ennemi — en l'espèce, c'est Foch — paraît vouloir diriger son effort principal sur l'aile droite et le centre de la troisième armée pour y percer notre front. En raison de l'étendue de front de cette armée, *cette manœuvre ne paraît pas dépourvue de chances de succès*... » Il faut reculer. Maunoury tout à l'heure, que Klück voulait tourner, a tourné Klück ; Foch, qu'on a entendu percer, menace de percer entre Bülow et Hausen. Le grand quartier impérial a dû déjà enregistrer deux défaites. Mais avant huit jours, il sera convenu qu'*on ne s'est même pas battu sur la Marne*. Nous ne dirons plus la *foi punique*, mais la *foi germanique*.



Cette retraite de Hausen allait naturellement avoir, plus à l'est, son effet inéluctable.

Pendant que, à notre gauche, Maunoury faisait ventouse, que les armées French et d'Espérey, menaçant Klück d'encerclement, contribuaient à sa déroute, que la droite de d'Espérey concourait avec la vaillance de l'armée Foch à faire échouer la tentative de percée faite à notre centre, les deux armées de droite remplissaient leur mission : protéger le pivot en rejetant l'ennemi du triangle dont les sommets sont Verdun, Bar-le-Duc et Vitry.

La 4e armée a, le 5, atteint en retraitant la région sud de Vitry et la rive droite de la Saulx-Ornain. L'armée Sarrail a dû s'étirer de la région de Verdun à celle de Revigny où se trouve sa gauche ; sur le plateau entre Ornain et Aire, son centre couvre Bar, et sur le plateau entre Aire et Meuse, sa droite couvre Verdun. Les deux armées forment un angle obtus derrière Revigny. Les deux princes allemands qui leur sont opposés entendent briser, à cet angle, la liaison des deux armées françaises. Attaque sur attaque ne parviennent le 6, le 7, qu'à les

faire reculer légèrement. Sermaize est pris, Pargny-sur-Saulx attaqué. Langle de Cary fait appel à Sarrail. Celui-ci a maintenant le 15e corps arrivé de Lorraine : une de ses brigades est jetée sur le flanc de l'ennemi en progrès, tandis que Sarrail porte ses gros sur Contrisson et en avant de Laimont. Alors, c'est non plus sur la droite de Langle de Cary, c'est sur sa gauche que l'Allemand fonce. Mais un autre corps, le 21e, arrive juste à temps des Vosges pour soutenir cette gauche fléchissante. Ainsi, toutes les mesures prises à la veille, à l'avant-veille de la bataille, par le général Joffre, se justifient et opèrent. Partout ses plans se réalisent. On tient le 7 ; mais pourra-t-on tenir le 8? On ne tient pas seulement : le 9, on reprend et la situation est partout rétablie sur le front de la « tenace 4e armée ».

Déjà Langle de Cary bénéficie du mouvement de recul de la droite allemande. Hausen, qui bat en retraite vers Châlons, entraîne à son tour Wurtemberg et tout à l'heure, Wurtemberg entraînera le kronprinz.

Vitry, que l'ennemi a fortifié, doit être évacué par lui sous la poussée de nos troupes. Et, de ce côté, c'est harcelé par celles-ci que l'Allemand repasse la Marne. Déjà les 21e et 17e corps marchent vers le nord-est et menacent d'enveloppement le duc de Wurtemberg. Il faut que l'ennemi, près d'être tourné, évacue la région, entraînant dans son mouvement, de Revigny à Triaucourt, les troupes voisines.

Le 10, en effet, le kronprinz à son tour était contraint de tourner le dos aux grands rêves. Sarrail avait ébranlé son armée et l'allait reconduire jusqu'au nord de Verdun.

Avec quelle confiance cependant le jeune prince avait attaqué. Fonçant sur le Barrois, il comptait entrer dans la vieille cité ducale. Le 6, un officier disait à un habitant de Vaubécourt : « Demain, nous brûlerons la ville de votre Poincaré. » La « victoire de l'Ornain » ne faisant

pas de doute, le IVe corps de cavalerie serait jeté vers le sud, « Saint-Dizier, Langres, la Bourgogne ». Il n'y avait pas de limites aux rêves du prince Frédéric-Guillaume.

La poussée avait été assez forte pour que, les 6 et 7, notre front fût ébranlé et même partiellement refoulé. Cependant la journée du 7 se passa en alternatives de succès et de revers médiocres, sur la longue ligne Revigny-Montfaucon.

Mais une menace est maintenant suspendue sur le flanc de Sarrail — et c'est la dernière péripétie de l'énorme drame. Les forces allemandes sont jetées de Metz en direction de Saint-Mihiel. Si elles percent jusqu'à la Meuse, Verdun sera coupé de la 3e armée et ce sera de nouveau le pivot menacé.

Sarrail ne se laisse pas détourner par cette diversion. Faisant sauter les ponts de la Meuse, il s'estime pour l'heure suffisamment à l'abri de cette attaque pour continuer sa bataille de l'Ornain à l'Aire. Joffre l'avise d'ailleurs qu'il n'ait pas à se laisser distraire par un « incident secondaire » auquel d'ailleurs il pare. Et tandis que la 3e armée refoule lentement l'armée du kronprinz de l'Ornain sur le nord-est, Castelnau, qui maintenant a partie gagnée à Nancy, reçoit l'ordre de jeter en Woëvre des forces qui suffiront à faire échouer la suprême tentative des Allemands derrière Sarrail. Ils ont pu forcer les côtes de Meuse et assaillent le fort de Troyon. Le gouverneur de Verdun, le général Coutanceau, a télégraphié à ses héroïques défenseurs : « Tenez indéfiniment. » Et, trois jours, sous une pluie d'obus et devant les assauts, Troyon tient et barre la route. Et les deux divisions détachées par Castelnau approchent.

Ce pendant, Sarrail pousse de plus en plus vivement. Et soudain, le kronprinz se met en retraite. Il la précipite bientôt, car c'est par bonds énormes que le jeune prince va procéder.



Le 11, à dix heures du matin, est parti du grand quartier impérial l'ordre général de retraite : « D'ordre de Sa Majesté... » L'ennemi avoue ainsi sa défaite. Il recule de toute part ! Maunoury est déjà sur la région de Compiègne et de Soissons ; l'armée French est dans le Tardenois, en route pour les rives de l'Aisne ; Franchet d'Espérey entre à Reims, tandis que déjà son 18e corps (Maud'huy) se jette sur le plateau de Craonne. Foch, après avoir bousculé les dernières résistances, est rentré à Châlons, tandis que la 4e armée marche sur Sainte-Menehould. Avant trois jours, usé par Sarrail, le kronprinz, en pleine retraite, paraîtra pris de panique : abandonnant successivement toutes les lignes où il eût pu essayer de se défendre utilement, il ne s'arrêtera, après 73 kilomètres, le 13, que sur la ligne Vienne-le-Château-Montfaucon-Spincourt, bien au nord de Verdun. Car, dans cette débâcle, sombraient tous les grands espoirs : Paris après Nancy et, après Paris, Verdun. Avec quelle mélancolie l'héritier du trône impérial dut repasser sur le champ de bataille de Valmy !

Partout, nos soldats pouvaient se convaincre de la réalité de la victoire, rencontrant par monceaux les cadavres allemands, les piles d'obus non tirés, çà et là des canons abandonnés, des milliers de fusils brisés. Ils traversaient aussi, la mort dans l'âme, les villages détruits ; parfois, ils pouvaient retrouver les cadavres encore chauds des civils lâchement massacrés.

Sur toute la ligne, ils marchaient, excités, certes, par l'orgueil de la victoire, mais fatigués « jusqu'à l'hallucination » par les effroyables semaines que la plupart venaient de vivre, dormant à peine, mangeant à peine, se battant en reculant, se battant en se maintenant, se battant en avançant, et ayant forcé le destin par le plus extraor-

dinaire effort d'endurance et de vaillance que, sur un aussi vaste champ, une armée ait jamais fourni.

Ainsi se terminait la bataille de la Marne. Dès le 11, Joffre, dont les ordres clairs, nets, opportuns, n'avaient cessé de montrer à chacun son rôle et son but, pouvait écrire au gouvernement : « *La bataille de la Marne s'achève en une victoire incontestable.* »

Minute solennelle : c'était, depuis le désastre de Sedan, la première fois qu'un général en chef français inscrivait sur le ciel de France le mot fatidique. Nous tenions *la Victoire* et la France était sauvée.



Nous savons quelle était, à la veille de la Marne, la force, qui marchant sur nous, pensait nous écraser.

Ce pendant elle se heurta, du 5 au 10 septembre, contre quelque chose qui lui était évidemment supérieur, puisqu'elle ne put vaincre l'obstacle et dut reculer.

Ce fut d'abord la froide résolution d'un grand chef. En une heure critique, qui fut le 24 août, Joffre avait su, d'un œil clair, envisager la situation que créait l'échec et la dure loi qu'il imposait. Il rompit la bataille des frontières au moment où un ensemble d'échecs pouvait devenir un désastre et, de sa propre volonté, la transféra en arrière : car la bataille de la Marne n'est pas autre chose que celle des frontières reprise en de meilleures conditions.

Ces conditions, j'ai dit qu'il les avait immédiatement conçues, qu'il s'y était obstinément tenu et qu'il n'avait livré bataille que lorsqu'elles étaient réalisées.

J'ai entendu dire : « Ce n'est pas Joffre qui a gagné la bataille. C'est un tel ! » et un autre dit : « Non, c'est tel autre. » Et on cite un troisième et un quatrième. Celui qui a gagné la bataille est celui qui, douze jours, du 25 août au 5 septembre, a préparé les conditions de

la victoire, et qui, éclairé, ainsi qu'ont toujours dû l'être les grands stratèges à la veille de toute grande action, par les avis autorisés et les renseignements contrôlés, a, juste à l'heure voulue, décidé la bataille. S'il avait perdu la bataille, personne ne voudrait la lui avoir conseillée ; et il eût été le vaincu vilipendé de la Marne ; parce qu'il l'a gagnée, il est donc le glorieux vainqueur de la Marne.

Un vieux proverbe dit : « Excepté le bon Dieu, personne n'a jamais rien fait tout à fait à soi tout seul. »

En ce sens, on peut dire que tout le monde a gagné la bataille de la Marne, et tout d'abord, avec les collaborateurs immédiats de Joffre, les grands chefs placés à la tête des armées. Dans le cadre de l'énorme bataille que, le 5 au soir, il concevait, Joffre leur laissa la plus grande liberté d'action. Galliéni dont, à la vérité, le rôle fut très grand au début de la bataille, Maunoury, d'Espérey, Foch, Langle de Cary, Sarrail, Castelnau, Dubail étaient, le 13 septembre, autorisés à se proclamer les vainqueurs.

Je n'aurai pas l'impertinence de leur décerner des prix. Ce que chacun a fait, nous venons de le voir. Ce qui fut très beau, c'est que, agissant chacun pour le mieux dans son secteur de bataille, tous s'entr'aidèrent souvent spontanément. « Les commandants d'armée, avait télégraphié Joffre le 1er septembre, devront constamment se communiquer leurs intentions et leurs mouvements. » Ils firent beaucoup mieux. Tandis qu'en face d'eux, un Klück et un Bülow échangeaient d'âpres propos, nos chefs pratiquèrent, avec une rare intelligence, la solidarité, parce que, unis déjà par la doctrine, ils communiaient à cette heure dans l'amour désintéressé de leur pays.

Et puis, sous ces grands soldats, il y avait la masse magnifique et anonyme des héros de France :

Les petits, les obscurs, les sans-grades,
Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,

a fait dire le poète à un des soldats de la Grande Armée Napoléon gagnait, disait-il, les batailles « avec les jambes de ses soldats ». Que dire de la bataille qui se livra, on peut le dire, de la Belgique à la Champagne? Les petits-fils des soldats de la Grande Armée gagnèrent d'abord la bataille avec leurs jambes. Sous un soleil torride, par les routes brûlantes, dans une poussière assoiffante, ils marchèrent. En réalité, les cœurs faisaient marcher les jambes; c'est que, suivant l'heureuse expression de Pierre Lasserre, « les corps avaient battu en retraite, mais non les cœurs ». Nos hommes étaient sombres, mais parce qu'on retraitait. Quand, recrus de fatigue, les pieds en sang, suant, râlant, « crevés », me disait l'un d'eux, ils connurent l'ordre de Joffre qui leur prescrivait l'offensive, les visages, de Paris à Verdun, s'illuminèrent de joie. Ils se retournèrent, les muscles en apparence brisés, et ils vainquirent. J'ai lu bien des lettres allemandes. L'une d'elles a fait tressaillir mon cœur : « Les Français sont des démons; ils chargent sous la mitraille; ils se font tuer avec allégresse. *Leur vaillance est surhumaine.* » La vaillance fut partout surhumaine. Klück n'en est jamais revenu : « Que des hommes, ayant reculé pendant des jours, que des hommes couchés par terre et à demi morts de fatigue, puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, déclare l'ancien commandant de la Ire armée allemande, c'est là une chose avec laquelle nous n'avons jamais appris à compter; *c'est là une possibilité dont il n'a jamais été question dans nos écoles de guerre...* »

Ce fut là le miracle de la Marne : *que les morts fussent debout.* Parce que Klück n'avait point appris, dans les écoles de guerre, qu'un soldat français est un soldat français, il crut tenir une victoire facile et s'engagea trop vite; et cette faute exploitée par nous fut assurément le principe de la défaite allemande. Klück ne l'eût pas commise, s'il eût moins étudié ses *Kriegspiel* et mieux notre histoire nationale.

Ces soldats de la Marne en effet, deux mille ans d'héroïsme étaient derrière eux. Ils furent ce qu'ont toujours été leurs pères. Et, par surcroît, la nation tout entière était derrière eux.

Que, sous le coup qui l'avait, dans les semaines d'août, frappée, cette nation n'ait pas cédé, que ni la foi n'ait fléchi, ni l'espérance vacillé, que, dans l'épreuve, la France ait été plus forte encore qu'aux jours où les grandes ardeurs se dépensaient et que, dans un grand acte de confiance, elle ait laissé ses chefs préparer — sans que rien ne vînt les troubler — la revanche immédiate des premiers revers, voilà encore un miracle avec lequel ne comptait point l'Allemagne. Et cette foi soutenait les chefs et les soldats, la foi ardente, entêtée, superbe d'un pays tout entier. Avec Joffre et ses lieutenants et ses soldats, c'est la France, en dernière analyse, qui a gagné la victoire de la Marne.

Et cette victoire nous sauvait. « Agir avec rapidité, voilà le maître atout de l'Allemagne », avait déclaré M. de Jagow à sir Ed. Goschen. Jamais il ne faut perdre de vue cette parole qu'au surplus tout confirme. Si la première ruée de l'Allemagne était contenue, brisée ou simplement figée, l'Allemagne était condamnée à perdre la guerre. Nous n'avons pas attendu que celle-ci fût définitivement gagnée pour le penser, puisque, étudiant cette bataille en 1916, je l'écrivais déjà. C'est que le soir de la Marne, la guerre n'était certes pas terminée — il s'en fallait — mais *celle qu'avait rêvée et voulue les Allemands était close.*

Le *chemin de la victoire,* qui semblait, le 25 août au soir, nous être fermé, était rouvert devant nous et de nouveau nous nous y élancions. Car voici que le soir de la Marne va commencer la *course à la mer* couronnée par la *bataille des Flandres.* Que le but soit encore bien lointain et le chemin de la victoire bien long, nous le savons aujourd'hui. Mais avec quelle confiance décuplée

nous nous y engageons après les journées de septembre 1914. Dès lors, nous y cheminerons les yeux fixés — aux pires moments — sur des enseignes où, lorsque tout semblait désespéré, nous avons inscrit, après tant de victoires d'arrêt, des Champs Catalauniques à Valmy, le nom à jamais glorieux de la Marne.

III

LA COURSE A LA MER

Le 11 septembre au soir, l'insigne victoire, remportée du 6 au 10 par nos armées dans la région de la Marne, pouvait être tenue pour acquise. Et, à la même heure, la magnifique résistance opposée par les deux armées de Lorraine recevait sa récompense : du Grand-Couronné aux Vosges, les Allemands rétrogradaient à la frontière et, sur leurs talons, nos 1re et 2e armées, Dubail et Castelnau, réoccupaient les cantons lorrains, souillés et ensanglantés, durant quinze jours, par d'abominables forfaits.

Ce pendant, les armées allemandes qui avaient combattu sur l'Ornain, la Marne et l'Ourcq, retraitaient à plus grandes journées encore, poursuivies par nos troupes. Klück se repliait vers le nord-est, sur les plateaux entre Oise et Aisne, Bülow sur la région Craonne-Reims, Hausen sur Vouziers, Wurtemberg au nord de Sainte-Menehould, le kronprinz au nord de Verdun. Et à leurs trousses, les armées françaises victorieuses s'élevaient, elles aussi, vers le Nord-Est.

La ligne de retraite des Allemands semblait être les collines de l'Aisne. J'ai dit — et j'aurai lieu d'y revenir plus tard — quelle forteresse naturelle constitue le massif qui, de la trouée de l'Oise, entre Compiègne et Noyon, à la trouée de l'Aisne, à l'est de Craonne, sert en quelque sorte de rempart au formidable réduit de Laon. C'est une des plus redoutables positions qui soient. On pouvait

s'attendre à ce que l'Allemand, rejeté de la Marne et forcé bientôt de repasser l'Aisne, se cramponnât à ce massif.

A la vérité, il se repliait, depuis le 11 au soir, assez démoralisé et parfois en grand désordre : « Nous reculons dans une bousculade épouvantable », écrit un lieutenant saxon du 177e régiment d'infanterie, qui, à la vérité, ajoute (avec une nuance de doute explicable) : « Bien que nous ayons, *dit-on*, été victorieux. » Ils lâchaient, la mort dans l'âme, ces villes tenues déjà pour proies assurées : Château-Thierry, Épernay, Châlons, Reims, Soissons, Senlis, Compiègne, Amiens — et l'espoir du *Nach Paris*. Le 13 au soir, les Allemands avaient repassé l'Aisne depuis Compiègne jusqu'à Berry-au-Bac. Et la question se posait de savoir, si décidément, ils allaient tenir sur le massif.

Joffre est un sage. Il n'était pas homme à se briser contre un mur qu'on pouvait tourner, soit par la droite, soit par la gauche. Napoléon ayant, il y a un siècle, pris le premier parti, et César, il y a vingt siècles, le second, il lui était loisible de prendre l'un et l'autre. Nos armées, en effet, se trouvaient, le 13, orientées de telle façon que leur centre — en l'espèce, les corps britanniques — marchant droit sur l'Aisne entre Soissons et l'ouest de Berry-au-Bac, leur droite — en l'espèce, l'armée d'Espérey — se dirigeait sur la trouée de Juvincourt et leur gauche — en l'espèce, l'armée Maunoury — semblait devoir, de Compiègne, s'engager dans la vallée de l'Oise, vers le nord.

A dire vrai, si Joffre ne voyait aucun inconvénient à ce que d'Espérey poussât ses corps de gauche dans la trouée de l'Aisne en direction de Sissonne et de Château-Porcien, c'était cependant sur le mouvement de sa gauche, les corps de Maunoury, qu'il fondait son espoir. Et encore concevait-il plus largement la manœuvre enveloppante. L'armée Maunoury, grossie, poussant en direction de Lassigny, de Noyon, de la Fère, envelopperait les

plateaux et les ferait tomber. Mais ce n'était là qu'une partie de la vaste opération conçue. C'est en élargissant à l'ouest son action et en la portant délibérément vers le nord, vers Ham, Saint-Quentin et le Cambrésis, qu'on pouvait, par un rabattement consécutif, envelopper la droite allemande, l'armée von Klück.

Le mouvement de Maunoury restait donc capital. « Il faut prévoir, lui écrit Joffre dès le 11, que l'ennemi faisant tête sur l'Aisne, il vous serait difficile d'attaquer de front et il paraît nécessaire que vous ayez le plus tôt possible des forces remontant la rive droite de l'Oise pour déborder l'aile droite ennemie. » Le 12, il insiste : la préoccupation constante est de fortifier, de grossir, d'allonger l'armée Maunoury à l'ouest du massif. C'est d'elle, finira-t-il par crier, que « dépend actuellement le sort de la bataille engagée ».

Mais la tendance des lieutenants de Joffre n'était pas, à cette heure, tout à fait conforme à ses intentions. Ces généraux de la Marne, qui, de l'Ourcq à l'Ornain, venaient de servir d'une façon si parfaite la conception du haut commandement, y étaient arrivés, je l'ai dit, par la pratique d'une heureuse solidarité se traduisant par un grand souci de rester étroitement liés. De cette expérience, ils gardaient une tendance au *coude à coude* qui, d'ailleurs, existait à tous les échelons, puisque, au cours de la bataille, je vois un des chefs de corps de Maunoury, le général Ébener, la signaler à ses divisionnaires comme un vrai danger. De tous, le plus préoccupé des liaisons était, à la vérité, le maréchal French ; il avait comme excuse ce qu'il appelle lui-même la faiblesse de son armée. Comme d'Espérey, tiré lui-même à sa droite par l'armée Foch vers le sud-est, orientait ses gros vers Reims au lieu de les orienter sur Juvincourt, le maréchal anglais serrait vers l'est. Le général de Maud'huy — seul orienté vers le nord — escaladant délibérément le plateau de Craonne, les Anglais ne

cesseront de le chercher à leur droite, trouvant parfois qu'il va trop vite ; mais, d'autre part, alarmés dès qu'une distance d'une lieue les séparait à leur gauche de Maunoury, ils tiraient à leur tour celui-ci trop à l'est encore, vers Soissons, et ainsi le détournaient de sa vraie voie qui était le nord-ouest.

J'ai raconté très longuement et avec beaucoup de détails cette bataille de l'Aisne et comment la manœuvre échoua (1). Elle n'avait, à vrai dire, que deux jours pour réussir. Le 15, recevant le 13e corps, Maunoury pouvait peut-être encore l'engager dans la vallée de l'Oise et tourner le massif de l'Aisne. Le 17, il ne le pouvait plus ; car, le premier moment de désarroi passé, les Allemands renforçaient en grande hâte leur droite, expédiant vers l'ouest la VIIe armée Heeringen qui prendrait place entre Bülow et Klück ; non seulement on conjurerait ainsi la manœuvre enveloppante de Joffre, mais on commencerait cette contre-manœuvre destinée à envelopper notre gauche. Or, le 15, le 13e corps, nettement lancé par Maunoury sur Noyon, se laissa arrêter, piétina deux jours sans avancer dans la « Petite Suisse » et trouva, le 17, la porte fermée. Comme les plateaux assaillis, ce pendant, à l'est de Soissons par les Anglais et le corps de Maud'huy, ne furent carrément entamés que par celui-ci, comme, à la droite de Maud'huy, le groupe de divisions Valabrègue ne put forcer la trouée à l'est des plateaux et comme d'Espérey, redressant trop tard son armée vers le nord, ne put même maintenir Maud'huy sur le plateau de Craonne, la bataille dite de l'Aisne n'aboutissait qu'à briser toutes les tentatives des Allemands pour refluer au delà de la rivière — ce qui, à la vérité, était déjà un résultat.

Joffre, cependant, entendait encore faire réussir sa

(1) « Les Batailles de l'Aisne », *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1918.

manœuvre d'enveloppement par le nord-ouest. Voyant Maunoury retenu dans la région de Compiègne par de grosses difficultés, il faisait transporter à son nord-ouest, dans la région de Lassigny, l'état-major Castelnau qui, y formant une nouvelle 2e armée, tenterait de reprendre la manœuvre accrochée.

Comme Heeringen arrivait de son côté avec son armée dans la région de Noyon, il allait falloir étendre à la région de la Somme la manœuvre enveloppante, et comme sans cesse de nouvelles forces allemandes survenaient en Picardie, puis en Artois, il faudrait encore porter de nouvelles forces à notre gauche vers le nord, devant Albert, devant Arras, devant Béthune, bientôt en avant de Bergues et de Dunkerque et ce sera cette *course à la mer* qui nous achemine à la bataille des Flandres où, les deux manœuvres opposées venant se briser l'une contre l'autre, les deux armées resteront finalement figées l'une en face de l'autre, se fermant mutuellement l'accès des territoires par elles occupés.

***

La nation suivait les événements qui, depuis le 5 septembre, se déroulaient, avec des sentiments fort différents de ceux qui, au lendemain de Charleroi et à la veille de la Marne, l'avaient animée. C'était la même résolution, mais mêlée d'une palpitante espérance depuis qu'avait été connu l'ordre de Joffre du 5 septembre, puis soulevée d'allégresse quand, le 13, avaient été connus les résultats de la grande bataille.

A la vérité, c'était joie spontanée. On ne faisait rien pour exalter cette joie : « Il me paraît bon, écrivait très franchement M. Millerand au général Joffre, de ménager les nerfs de ce pays et j'ai préféré courir le risque de demeurer au-dessous de la vérité que celui de l'exagérer. » Et la consigne donnée à la presse fut de ne point surexciter

l'opinion. En fait, la presse étrangère parut un instant porter beaucoup plus haut que nous l'exaltation. La Marne nous ramenait des amis, qui essayaient, par un lyrisme étonnant, de réparer tant d'heures de reniement ou simplement de doute.

Le Monde, par ailleurs, commençait à connaître, après la France, les abominations commises en Belgique et dans nos départements du Nord-Est. En vain, les « quatre-vingt-treize intellectuels » allemands criaient-ils leur : *Es ist nicht wahr!* Nous pouvions déjà produire nos preuves : la brochure d'un Joseph Bédier, reproduisant en autographes les aveux ou les fanfaronnades des bourreaux eux-mêmes, suffisait : la relisant récemment, je me sentais pris d'une horreur nouvelle devant cet amas de forfaits, jusqu'à cet ordre du colonel Neubauer, contresigné par le général Stenger, décidant que tous les prisonniers seraient massacrés et ajoutant : « Derrière nous, il ne restera plus *aucun ennemi vivant.* »

L'incendie de la cathédrale de Reims mettait le sceau à ces crimes. Presque plus que dans notre chair, nous nous sentions atteints dans ces pierres où tenait notre plus vénérable histoire. Mais, par surcroît, s'ajoutant à bien d'autres sacrilèges, cet attentat révoltait la chrétienté. « Odin avait coiffé le casque de Luther », écrira Rostand, et on retrouvait Odin sous Luther. Le dieu Thor marchait, plus qu'un Klück ou un Heeringen, à la tête de ces barbares chez qui se révélait, dans la haine féroce, l'atavisme des adorateurs du Walhala.

La guerre en prenait tous les jours davantage un caractère de croisade. Le comte de Mun avait vraiment pris la tête de cette croisade. Il avait, durant les jours dangereux, soutenu tant d'âmes défaillantes, qu'il en avait acquis une autorité qui, maintenant, s'exerçait à prêcher, avec la fierté de la victoire, la vertu d'endurance : « Je sais qui vous êtes ! J'ai mis ma main sur vos cœurs et dans cette poignante émotion, j'ose donc dire des mots

triomphants, car c'est la France, la France aimée, qui, demain peut-être, dans le sacrifice immense, va trouver la gloire. Et c'est pourquoi, tournant vos yeux vers le tableau que nous apportent les nouvelles, *je vous jette sans scrupules au-devant de la grande vague d'espérance qui déferle.* » Il écrivait ces lignes le 28 septembre, et le 3 octobre, ce cœur, brisé par trop d'émotion, cessait de battre. J'aurai bien souvent à revenir sur le rôle admirable qu'a joué la presse au cours de ces cinq ans. Nul ne m'eût pardonné de ne pas jeter, en passant, sur cette tombe ouverte en de telles circonstances, le tribut de notre reconnaissante admiration. C'est grande gloire pour le comte Albert de Mun que son nom reste attaché, comme celui de tel de nos grands chefs militaires, au souvenir de ces mois de douleur, d'espérance et de foi.

Ses derniers articles prêchaient surtout l'endurance. C'était le mot d'ordre. On savait en haut lieu que ce n'était pas fini, qu'il s'en fallait. Ni la force ni l'orgueil de l'Allemagne n'étaient abattus. Wolf était chargé de déclarer, le 16 septembre, à l'Allemagne que « les Allemands n'avaient perdu *devant Paris* ni canons ni prisonniers ». « La situation *devant Paris,* ajoute le communiqué, est favorable. » L'impudent communiqué est daté du 16 septembre. On croit rêver : c'est la bataille de la Marne supprimée. L'état-major, lui, sait fort bien quel échec il a subi ; mais avec les forces dont il dispose, il pense prendre avant un mois une éclatante revanche. Une grande bataille se prépare.

Le gouvernement français le sait. Or une affreuse angoisse le prend à la gorge. On n'a plus de munitions et les canons eux-mêmes vont faire défaut, usés par un effort démesuré. M. Millerand a, plus tard, pu avouer à la tribune par quelles angoisses on avait passé : « Les caissons se vidaient, les stocks s'épuisaient rapidement. Pour les remplir, une industrie sans personnel, sans ma-

tériel, complètement étrangère aux fabrications complexes et délicates qu'on lui demandait d'improviser en quelques semaines. De 13 000 obus de 75 fabriqués quotidiennement, il fallait, pour commencer, passer à la fabrication de 100 000 par jour. » Sans doute, M. Millerand, qui n'a jamais été l'homme des lamentations stériles, avait-il, dès les premières heures de cette crise mortelle, passé aux actes : on sait comment, le 20 septembre, il avait, à Bordeaux, réuni les techniciens de l'industrie et les avait mis aux prises avec « ce problème formidable qu'il fallait résoudre immédiatement sous peine de mort, c'est-à-dire de désarmement ». Et avec un patriotisme, servi par l'étonnante débrouillardise française, chacun, d'un grand élan, s'était mis à l'œuvre sous la main musclée du ministre de la Défense nationale, ce Millerand qui, ce jour-là, s'était fait vraiment de loin *l'organisateur de la victoire.* Mais combien de jours s'écouleraient, combien de semaines et de mois, avant qu'on pût regarder avec confiance les stocks reconstitués ou plutôt décuplés, les canons quadruplés, les armes par millions fabriquées? Quand l'arme de la victoire sortirait-elle de cette forge fantastique où, avant même que sur l'enclume on forgeât, l'enclume même, ce 20 septembre, était à forger?

Déjà les armées engagées dans les âpres combats de l'Aisne avaient entendu, avec un frisson d'inquiétude, s'élever la voix grave de Joffre disant aux chefs d'armée : « Si la consommation continue au même taux, *il sera impossible de continuer la guerre, faute de munitions, dans quinze jours.* » Et il est inutile de chercher ailleurs la raison qui avait fait, de notre côté, s'éteindre la bataille si allègrement portée sur l'Aisne au soir de la victoire de la Marne.

Or, une autre bataille s'allumait qui, progressivement, allait courir, comme le feu dans les herbes sèches, de l'Oise à la mer. C'est pour cette bataille que Joffre réser-

vait les derniers stocks. Mais y suffiraient-ils? Préoccupation obsédante qui, troublant jusqu'à l'angoisse nos gouvernants et nos états-majors, les incitait à ne point laisser le pays s'exalter outre mesure de la victoire remportée, afin qu'à une joie trop surexcitée ne succédassent, devant l'échec ou simplement une trop longue lutte, la désillusion et bientôt la désespérance.

Rien de pareil n'était à craindre de la France, nul ne s'était abusé ; tous avaient compris que la Marne était bataille d'arrêt, mais non victoire décisive. Et le Français, résolu à poursuivre une longue route, se ceignait les reins et trempait son cœur. La Marne avait été la confirmation de sa foi, la nation sortait de la crise plus fortifiée encore qu'exaltée.



C'était peut-être dans l'armée qu'un tel sentiment prenait sa plus forte expression. Je me rappellerai toute ma vie de quelle façon nous reçûmes la nouvelle de la Marne. Je venais de quitter ma section de territoriaux tenant le cimetière de Vaux-devant-Damloup et de rejoindre au fort de Douaumont, maintenant célèbre dans le monde entier, mon colonel, qui avait installé son bureau dans une des obscures casemates de ce lieu de plaisance. Le 13, à 9 h. 30, si j'en crois mon carnet, nous entendîmes le téléphoniste de la casemate voisine pousser des cris d'émoi. Évidemment, c'était du ciel que lui tombait son télégramme. Et c'était en effet presque du ciel, puisque c'était de la tour Eiffel. Et à haute voix, il épelait les mots : « Allemands en pleine retraite sur tout le front, abandonnent matériel et prisonniers. » Isolés en ce fort avancé de ce camp de Verdun aux trois quarts encerclé, nous étions, depuis dix jours, séparés du monde, sans nouvelles de la bataille qui grondait à notre sud-ouest, et brusquement nous apprenions « la victoire de la

Marne ». Croyez-vous qu'on s'exalta ! Il y avait dix jours qu'on se répétait obstinément : « Joffre va leur en faire voir ! » Personne ne dit donc : « Quel miracle ! » Mais on dit : « Parbleu : ça y est. Ils ont trouvé *le bec.* » Et notre colonel, qui à peine s'était interrompu dans la dictée de sa « décision » journalière, après quelques mots où éclatait son cœur de vieux soldat de la Loire, dit : « Allons, messieurs, allons, reprenons notre *décision* », et il se remit à dicter.

Il en était partout de même. Le premier moment de joie passée, on s'était remis au travail et, si vous le voulez — le mot ayant plus d'un sens — à la décision.

C'était le moral de nos soldats qui, en masses, sur l'ordre du grand quartier, étaient transportés du 15 septembre au 1er octobre vers le nord



Déjà la bataille s'était engagée sur le nouveau front de Castelnau.

Il devait, nous le savons, reprendre, entre Lassigny et la Somme, la manœuvre d'enveloppement et déborder la droite allemande, qui elle-même s'allongeait vers le nord. Les armées Klück et Heeringen, soudées maintenant, lançaient leur cavalerie vers la Somme et c'était bien entre les deux partis une course : celle qui dépasserait l'autre avec des forces suffisantes la tournerait. A la gauche de Castelnau, les divisions territoriales du général Brugère, à cheval sur la Somme, couvraient le débarquement des troupes de Castelnau, tout en menaçant les communications de l'ennemi. Le corps de cavalerie Bridoux opérait, d'autre part, du côté de Péronne. Mais l'état-major allemand retirait de toutes les parties du front entre Oise et Vosges tout ce qu'il pouvait, lui aussi, pour fortifier et allonger sa droite.

Dès le 21, l'armée Castelnau enlevait Ribécourt et, le 22, Lassigny ; on occupait Roye, Montdidier, Conty, au sud d'Amiens ; mais à Lassigny, dont la conquête avait été très dure, on était contre-attaqué et rejeté hors de la ville. Castelnau était accroché par ces combats très âpres et, ce pendant, le grand quartier ne cessait de lui crier : « Plus au nord ! Plus au nord ! » Plus au nord, le corps de cavalerie français était lui-même aux prises avec le corps de cavalerie Marwitz, qui courait devant l'infanterie allemande comme le nôtre devant les fantassins de Castelnau, et, là aussi, les combats étaient acharnés. Castelnau atteignait néanmoins, le 23, le Santerre, au sud-est immédiat d'Amiens, et on poussait maintenant les divisions Brugère vers l'Artois. Mais déjà Marwitz débordait fortement Brugère au nord de la Somme et le forçait à se replier. Nos voies ferrées, qui devenaient, derechef, en cette course à la mer, la plus précieuse des ressources, transportaient avec une prodigieuse activité de nouvelles forces vers la Somme et bientôt au delà. L'important était que ces nouvelles forces étant portées au nord de la Somme, Castelnau tînt ferme au sud, pour que, tout en s'étendant, la ligne ne fût pas crevée. Et au prix de combats meurtriers, tantôt défensifs, tantôt offensifs, Castelnau tenait. Mais, absorbé dans la plus âpre des batailles entre Oise et Somme, il ne pouvait plus, au nord de cette rivière, diriger personnellement la manœuvre. Le général de Maud'huy, qui venait, sur les plateaux de l'Aisne, de gagner tous les suffrages, lui était envoyé pour prendre le commandement des troupes au nord de la Somme. Et, à sa gauche même, on formait un nouveau corps de cavalerie qu'on plaçait sous les ordres d'un de nos chefs les plus brillants, le général de Mitry. Celui-ci, prenant la tête de la course à la mer, se jetterait hardiment au nord de la Scarpe. Ainsi, de l'Oise à la Somme, de la Somme à la Scarpe, la course gagnait, gagnait, gagnait sans cesse

du terrain ; de la Picardie, par l'Artois, elle parvenait aux limites de la Flandre.

Maud'huy faisait, ce pendant, attaquer au sud d'Arras ; mais il était lui-même assailli avec violence ; commandées par deux admirables chefs, ce général Barbot dont le nom devait, après sa mort et jusqu'au bout de la campagne, rester attaché à sa 77e (1) et ce général Fayolle, qui, alors simple brigadier, allait s'imposer bien vite comme un des grands chefs de notre armée, deux valeureuses divisions, aussitôt débarquées, subissaient avec peine le choc de l'ennemi ; il était clair que celui-ci voulait nous retenir jusqu'à ce que les armées allemandes, arrêtées par le siège d'Anvers, vinssent déferler sur la Flandre, à destination de Dunkerque et Calais découverts. La Flandre s'ouvrait, encore sans défense sérieuse, entre la Lys et la mer. Or, Anvers, assiégé depuis le 26 septembre, semblait déjà, ce 4 octobre, près de succomber.

L'armée belge, forte — si l'on peut dire — de six divisions, était tout entière enfermée dans le camp retranché aux trois quarts investi. Elle appelait à l'aide et la course à la mer — si la place tenait deux semaines seulement — pouvait devenir finalement la course à Anvers. En attendant que les affaires pussent prendre cette tournure, on jetait vers la ville assiégée ce qu'on pouvait : la division Rawlinson, qui s'y acheminait d'Ostende, et ces six mille fusiliers marins français qui, sous peu, devaient, sous le commandement du vaillant amiral Ronarch, à la droite des divisions belges, se couvrir d'une gloire immortelle. Joffre avait, en outre, envoyé à Anvers le général Pau, chargé d'entraîner hors de la place la malheureuse armée belge menacée d'y être encerclée. En dépit de ses fortifications en apparence formidables, il était, dès le 4, peu douteux que la place

(1) Capitaine HUMBERT, *la Division Barbot*. Hachette, 1919.

ne fût sur le point de succomber sous la pression de trois corps d'armée allemands et surtout sous le bombardement des fameux mortiers de 420. L'important était que l'armée d'Albert Ier fût sortie assez tôt de cette souricière, pour venir appuyer la gauche de nos armées ; ce serait, suivant qu'on parviendrait à la rejoindre, tôt ou tard, entre Gand et Bruges, ou entre Courtrai et Ostende, ou entre Nieuport et Ypres. Dès qu'elle aurait pris place dans le dispositif allié, elle repartirait, s'il était possible, à la conquête des Flandres belges ou, au pire, elle se cramponnerait à ce qui en resterait.

Le 8, Anvers tombait ; mais, dès la veille, l'armée belge, évadée de la place, battait en retraite sur la ligne Bruges-Gand, bientôt sous la protection des fusiliers marins français et de la division Rawlinson. Elle reculait vers la Flandre, mais il était douteux que, réduite à six divisions amincies, très éprouvée par les journées de siège et, sous peu, plus éprouvée encore par une retraite talonnée, elle pût suffire à arrêter, à notre gauche, de la mer à la Lys, la ruée des corps d'armée allemands que libérait la capitulation d'Anvers.

Or, les forces françaises importantes étaient encore au sud de la Lys. La trouée continuait à s'ouvrir de Dunkerque à Lens. L'entreprenant général de Mitry poussait, à la vérité, son corps de cavalerie vers la Flandre, et Ypres était couvert, le 15, par les divisions territoriales de Dunkerque, les 89e et 87e, qui joueront dans la bataille un rôle important. Et, Mitry étant parvenu, de son côté, à Ypres, la soudure se faisait enfin. Mais des régiments de cavalerie — si vaillants qu'ils fussent — et des régiments territoriaux — si solides qu'ils se montrassent — suffisant assurément pour tenir en respect la cavalerie allemande remontant de la région de Lille, ne le seraient certainement pas pour arrêter la ruée qui, derrière les troupes belges, allait se produire de l'est à l'ouest. Et la situation était scabreuse.

A la vérité, les corps britanniques, à leur tour, s'acheminaient à grandes journées vers ce nouveau champ de bataille. Le maréchal French avait obtenu du général Joffre licence de retirer des rives de l'Aisne ses trois corps, qui successivement seraient transportés dans la région de Béthune-Ypres. On pouvait espérer que, sous le couvert des corps de cavalerie français, ils y seraient installés assez tôt pour donner la main à l'armée belge en retraite. Ainsi le dispositif allié serait-il constitué avant l'irruption des corps allemands, les Belges à gauche, les Anglais au centre et à droite, et des Français un peu partout — comme toujours — et, sans doute, ces forces alliées suffiraient-elles à faire barrière à l'invasion ; peut-être même pourraient-elles, en prenant l'offensive, la faire refluer.



Castelnau, au sud de la Somme, Maud'huy, entre Somme et Scarpe, continuaient à soutenir des combats difficiles. On prévoyait qu'outre les forces françaises déjà en ligne au nord de la Lys, on serait amené à expédier en Flandre de nouvelles troupes. Il faudrait probablement étayer nos deux alliés et déjà Joffre avait désigné la 42e division d'infanterie, puis tout le 9e corps, pour être dirigés vers les Flandres.

A l'extrémité d'un front qui, courant maintenant de la région de Thann en Alsace à la région de Dunkerque, sollicitait sur toutes ses parties l'attention du général en chef, ce champ de bataille du nord, de l'Oise à la mer, prenait une sorte d'autonomie. Il fallait que, de plus près, un grand chef y veillât. Le général Joffre, qui, si impitoyablement, frappait les chefs insuffisants, a toujours su distinguer l'homme qu'il fallait aux situations difficiles : ainsi avait-il fait, à la fin d'août, pleine confiance à Castelnau, installé à Nancy ; ainsi jettera-t-il, en 1916, Pétain à Verdun. Ainsi désignait-il, pour coor-

donner les efforts des troupes engagées entre l'Oise et la mer, le commandant de la 9e armée, le vainqueur de Fère-Champenoise, le général Foch.

Celui-ci avait couru vers la Picardie et vu Castelnau, vers l'Artois et vu Maud'huy ; il avait partout recommandé de tenir, de tenir coûte que coûte, quitte à se contenter de tenir — parce qu'il avait aperçu clairement qu'avant dix jours, c'était dans les Flandres que la vraie bataille s'engagerait.

***

« Région historique entre toutes », écrivait, dès 1904, Vidal-Lablache. Ces plaines de Flandre ont toujours attiré la bataille. Ni fleuves profonds, ni forêts épaisses, ni chaînes élevées : c'est un champ de bataille idéal. Et la guerre s'y est toujours déchaînée. Des Dunes d'or pâle, qui s'étendent d'Ostende à Dunkerque, au fossé de la Lys, c'est la campagne verte, si plate que les rivières s'y traînent plus qu'elles n'y coulent. L'Yser est le type de ces cours d'eau, aujourd'hui à tout jamais illustre. Cette petite rivière canalisée a, de Dixmude à Nieuport, une pente si insignifiante qu'on se demande par quel miracle elle a cours ; la marée montante eût, tous les jours, refoulé bien en amont de Nieuport ces eaux paresseuses, si un formidable jeu d'écluses ne permettait, au centre de Nieuport, de manœuvrer l'eau. Cette plaine jusqu'aux médiocres hauteurs d'Ypres est, d'ailleurs, un golfe reconquis sur la mer — le *shoore* — et, au fond, l'élément liquide reste le maître du sol, de toutes parts crevé de lagons et d'étangs. Les arbres qui y poussent sont arbres d'eau — bouleaux et saules par bouquets isolés. Au sud de ce pays, le sol s'élève un peu : quelques collines lient le piton de Cassel aux hauteurs d'Ypres ; le mont de Kemmel ne fait figure de petit mont Blanc qu'au-dessus d'une plaine affaissée parfois au-dessous du niveau de la mer. Et, à l'est du Kemmel,

au sud-est d'Ypres, le gradin que forme la fameuse crête Wytschaete-Messine paraît là un palier important, alors qu'en Lorraine on ne le remarquerait pas.

Une plaine basse et large ouverte, sans obstacles naturels sérieux, tel est, en dernière analyse, ce champ de bataille qu'enveloppe, flottant au-dessus d'un sol crevé d'eau, une brume chronique : elle achève de donner au pays un air de tristesse douce. C'est l'impression que j'en ai gardée lorsqu'en pleine guerre, je l'ai deux fois parcourue. Car j'ai vu les Belges sur l'Yser, les Anglais à Ypres, les Français à Nieuport ; j'ai, du haut du Kemmel, apercu tout le pays un instant débarrassé de sa brume ouatée, mais c'est dans cette brume que j'ai longé les inondations de l'Yser. Dans ce léger brouillard, on évoque un monde de guerriers ; car du Roosebeke de 1382 où le roi de France écrasa les Flamands, au Roulers de 1794 où Macdonald prépara Fleurus, il y eut, à chaque siècle, trois ou quatre batailles des Flandres : c'est sur les Dunes que Turenne battit les Espagnols en 1658, à Audenarde que Vendôme fut déconfit en 1708 par Marlborough, sans parler de Bouvines, Malplaquet, Denain et Waterloo si voisins. Le champ se rouvrait en 1914, rempli de tout un tumultueux passé.

Les Allemands de nouveau roulaient vers nous, comme un torrent. Ils attendaient de la victoire certaine entre mer et Lys plus d'un résultat.

C'était, d'abord, la dépossession totale du roi des Belges, dont l' « exécution » devait être un exemple éclatant pour l'Univers. Les dernières cités du royaume « rebelle » seraient occupées et le roi Albert — pour avoir « osé » refuser le passage — balayé et bientôt rayé de la liste des souverains.

Ce serait alors Dunkerque bientôt pris, et, après Dunkerque, Calais et Boulogne. La presse officieuse va appeler communément cette bataille des Flandres « la bataille *pour Calais* ». La France coupée de l'Angleterre,

celle-ci serait menacée : ce que Napoléon a projeté, l'Allemagne, grâce à ses sous-marins, l'exécutera. Quant à la France, elle sera, de ce fait, tournée : tout chemin mène à Paris et, maîtres du littoral, il sera facile aux Allemands de se rabattre sur l'Ile-de-France par la Normandie. Ainsi seront réparées les journées de la Marne.

« Hourrah pour la grande Allemagne, écrit un soldat au début de la bataille. Hourrah ! nous allons conquérir le monde » — *erobern wir uns die Welt.* D'autres précisent en leur délire : ils « sont sur la route de Londres », où ils feront bientôt « une entrée triomphale ». Le kronprinz de Bavière, transporté en Flandre, dit à ses soldats : « Le moment est arrivé où la VIe armée doit amener la décision des rudes combats qui durent depuis des semaines à l'aile droite de l'armée allemande. En avant donc, sans arrêt, jusqu'à ce que l'ennemi soit complètement battu. » L'empereur, rentré à Luxembourg le soir de la Marne, en repartira pour les Flandres afin d'assister au triomphe de ses armées.

Il n'assistera qu'à leur déconvenue — une fois de plus. Car, ayant précisément autant d'intérêt à fermer cette trouée que les Allemands en ont à l'ouvrir, nous saurons nous cramponner à ce sol en apparence sans prises. Sans doute, ne pourrons-nous réaliser le projet généreux conçu par Foch et faire refluer vers Anvers et Bruxelles le flot germanique. Mais si, brisant l'assaut allemand en infligeant aux armées ennemies une effroyable saignée, nous avons conservé au roi des Belges, fût-ce quelques lieues carrées de son royaume ; si, en faisant échouer les projets sur Dunkerque et Calais, nous avons assuré la pleine liberté des communications entre la France et l'Angleterre ; si, enfin, nous avons solidement fermé, à son extrême gauche, et ainsi rendu inviolable la barrière défensive derrière laquelle la France pourra se préparer à de nouveaux combats, nous aurons remporté tout à la fois sur l'orgueil, la force et la fortune de l'Allemagne la

plus grande victoire et complété la Marne en faisant échouer sa revanche.

Ce sera une mêlée furieuse ; j'ai comparé la Marne à une belle tragédie classique bien ordonnée ; la bataille des Flandres, ou — comme je l'ai appelée — la *mêlée des Flandres*, serait alors un drame romantique échevelé ; on y voit se battre côte à côte et parfois enchevêtrés les descendants des « gens des communes » flamandes et wallones et des marins de Bretagne, des zouaves au *falzar* rouge et des Écossais aux jambes nues, des braves fantassins de toutes nos provinces et des Hindous basanés sous l'énorme turban kaki, les *riflemans* de Londres et nos Sénégalais ; on verra des *goums* marocains battre les Dunes, tandis que les *monitors* des deux flottes prolongent jusque sur la mer du Nord le front de combat, parce que, dans le désordre d'une lutte qui s'est, plus que la Marne, improvisée, il a fallu faire flèche de tout bois et, comme me le disait, un an après, Foch en sa langue imagée, mettre à toutes les heures sur tous les trous des *pains à cacheter*. « C'était de la Lys à la mer, me disait un témoin, une tour de Babel, — sauf qu'on s'y entendait fort bien. »

Le drame eut quatre actes : l'installation des trois armées alliées sur le champ de bataille, l'assaut allemand de Nieuport à Dixmude, et les deux batailles d'Ypres. Le 15 novembre, le drame sera clos.



Les Belges retraitaient depuis le 7 octobre. Leurs divisions fatiguées n'offraient plus, suivant l'expression d'un des leurs, que « des fantômes de soldats ». Le 11, ils parvenaient dans la région Thourout-Ostende, mais ne pouvaient s'y tenir ; ils ne parlaient que d'aller se reconstituer dans la région de Calais. « Nous sommes *des morts vivants* », disaient-ils. La guerre nous habituera à faire

combattre des morts vivants, mais dès ce jour, Joffre n'entendait nullement que nos malheureux alliés retraitassent indéfiniment — et pas plus le roi Albert, chez qui le cœur a toujours éclairé l'intelligence et qui, très noblement, se déclarait prêt à « recevoir, au même titre que le maréchal French, les instructions du général Joffre » — en l'espèce, les directions de Foch. Or, Joffre était d'accord avec Foch pour arrêter les Belges entre Nieuport et Dixmude. Le 14, ils s'arrêtaient sur les bords de l'Yser et immédiatement, au dire d'un témoin, et conformément aux prévisions, leur moral se relevait.

On était assuré qu'ils seraient étayés, à la droite, car l'amiral Ronarch, avec ses six mille fusiliers marins, s'embossant à Dixmude, y pourvoirait, et, quant à la gauche, on destinait à la flanquer la vaillante 42e division d'infanterie Grossetti, alors en route pour les Dunes. Le roi Albert adressait à ses troupes un admirable appel auquel elles se montraient prêtes à répondre. Et Foch criait à Ronarch : « Tenir. » C'était inutile : Ronarch est un roc du pays d'Armor. Entre Dixmude et Roulers, d'autre part, la cavalerie de Mitry protégeait l'installation.

Sur les trousses des Belges, trois corps d'armée allemands couraient à l'Yser. Le 17, les premières *marmites* tombaient sur Dixmude, y semant le feu et la mort : la ville était évacuée ; il n'y restait avec nos marins que quelques carmélites qui, indifférentes au danger, continuaient à conjurer le ciel. Elles aussi faisaient ainsi partie de ce front composite. Sur tout ce front de l'Yser courait, ce pendant, le mot d'ordre de Foch : « Tenir. »

Mais la ligne avait son *défaut* : la boucle de la rivière entre Shoorbake et Tervaete. Et c'était par ce défaut que l'ennemi pensait la rompre. Il attaquait aussi aux ailes, les croyant mal étayées ; à Lombaertzyde, il fit se replier les avant-postes belges, mais, à Dixmude, où

la vaillante brigade belge Meiser avait rejoint l'amiral Ronarch, il se heurta à une résistance fort rude. Vingt jours, cette résistance se prolongera — qu'a rendue immédiatement célèbre le beau livre de mon ami Charles Le Goffic — pages d'épopée qui entourent d'une auréole de gloire l'admirable amiral et ses admirables fusiliers (1).

Mais, plus au nord, la boucle de la rivière était attaquée et très menacée : à la défendre, les réserves belges déjà s'épuisaient. Tiendrait-on sur l'Yser? L'inquiétude grandissait de Dixmude à Nieuport. Mais soudain, ce soir du 21, courait le long de la rivière un bruit rassurant : « Les Français arrivent. » C'était Grossetti, c'était la 42e division. A la nuit, dans Furnes où le roi Albert avait son quartier général, une éclatante fanfare ébranlait les vieux murs. C'était le 16e bataillon de chasseurs à pied, qui, aux accents de la *Sidi Brahim*, « avec une splendide allure guerrière », écrit un témoin, faisait son entrée. Le roi sortit de l'hôtel de ville, pâle de joie, pour saluer ces vainqueurs des marais de Saint-Gond. Le général parut — ce Grossetti, de ces chefs français qui, sans qu'un trait soit à changer à leur physionomie, peuvent entrer en une chanson de gestes. La vraie bataille de l'Yser s'engageait et la bataille française des Flandres commençait. Déjà une *armée de Belgique* se constituait. Sous le haut magistère du général Foch, le général d'Urbal — un des plus magnifiques soldats de notre armée — en prenait le commandement d'une main qui jamais n'a tremblé.

Les Anglais, de leur côté, s'installaient dans la région de la Lys. On les pressait, car Foch, suivant ses principes, eût voulu, par une offensive immédiate, porter la bataille en avant d'Ypres. Mais Ypres devait être occupé en dernier par sir Douglas Haig avec le 1er corps ; et, en

(1) Ch. Le Goffic, *Dixmude*. Plon, 1915.

attendant, Mitry, seul avec sa cavalerie et les territoriaux, couvrait la ville. Mais c'était Mitry, cavalier d'humeur offensive ; sans attendre les Anglais trop lents, il se portait déjà en avant vers cette forêt d'Houthulst, dont il prévoyait que la laisser à l'ennemi était se créer — face à notre ligne — le pire danger. Le 15 enfin, Douglas Haig occupait Ypres et le saillant, couvert à sa gauche par Mitry. Le 20, le général anglais poussait ses bataillons sur Langemark au nord-est d'Ypres, derrière notre cavalerie, et la division Rawlinson, repliée de Belgique et relancée sur elle. C'était trop tard ; depuis deux jours, le mouvement en avant du corps de cavalerie, des territoriaux et de Rawlinson, se heurtait à de grosses masses — assez imprévues. C'étaient des corps allemands de formation récente : les corps de la série XX, 120 000 hommes, tout neufs, qu'en grand secret on avait constitués en quatre corps et qui débouchaient en Flandre, pensant tout emporter.

Foch n'avait pas attendu qu'ils se révélassent, pour prévoir que la poussée allait être formidable. Il avait réclamé des troupes françaises : le 9e corps Dubois, qu'il avait vu à l'œuvre autour de Fère-Champenoise, allait arriver, puis ce seront, après le 16e corps, le 32e qui a Humbert à sa tête, puis quatre divisions et plus tard le 20e corps, à la tête duquel marche Balfourier. Dès le 20, les forces présentes et futures étaient destinées à constituer le *détachement d'armée de Belgique*. J'ai dit que d'Urbal en prenait le commandement — superbe soldat et chef énergique — bien fait pour servir les projets offensifs de Foch.

Celui-ci ne pensait en effet qu'à prendre l'offensive. Il l'eût prise depuis cinq jours si les Anglais n'avaient tant tardé. Et maintenant, on se heurtait aux nouveaux corps allemands.

Devant la ligne déjà composite que constituaient, de la Lys à la mer, le 1er corps britannique, le corps de cava-

lerie Mitry et les deux divisions territoriales, la brigade marine Ronarch, les 40 000 Belges du roi Albert et la division Grossetti, deux armées allemandes opéraient, la VIe (Ruprecht de Bavière) et la IVe (duc Albrecht de Wurtemberg), le vaincu de Nancy et le vaincu de Vitry, avides de prendre leur revanche. Ils pouvaient l'espérer — car c'était une masse de seize corps d'armées dont disposaient les deux princes et dont j'ai, en contant longuement cette bataille des Flandres, donné le détail (1). Et derrière cette masse, était maintenant en bataille cette énorme artillerie lourde, qui n'avait presque point paru sur la Marne et qui, d'Anvers notamment, avait été portée en face de l'Yser et d'Ypres, favorisée encore par la position dominante qu'elle occupait. Nous étions de nouveau en face de Goliath.



C'était sur l'Yser que le combat engagé, dès le 17, allait d'abord se faire plus âpre : crevée, la ligne de l'Yser livrerait Dunkerque. A la vérité, Grossetti, à notre gauche, réoccupant déjà Lombaertzyde au nord-est, prenait son élan vers Ostende, tandis que Mitry, à droite, menaçait la forêt d'Houthulst et enlevait Bixschoote : la vue des « pantalons rouges » inquiétait les Allemands, mais ils n'y voyaient qu'une raison de plus de foncer sur le centre de la ligne, tenu par les Belges. Ceux-ci — trop faibles — fléchirent, abandonnant sous une poussée trop forte la boucle de l'Yser. L'ennemi passa la rivière et, se ruant sur la ligne même du chemin de fer de Nieuport à Dixmude et trouant ainsi jusqu'à la deuxième position, enleva Pervyse. Il fallait que Pervyse fût repris. Soudain, apparurent les « pantalons rouges » ! Avisé par d'Urbal,

(1) *La Mêlée des Flandres*, Plon, 1917.

Grossetti avait délibérément arrêté sa marche vers Ostende et, ne laissant qu'une brigade sur les Dunes, la belle brigade Deville, avait jeté la brigade Bazelaire derrière l'Yser ; c'était elle qui, en quelques heures, au milieu des acclamations des Belges, arrivait. « Vers minuit, des pas alertes battent la route, écrit un Belge. Bonheur ! c'est l'infanterie française qui arrive. Nous la reconnaissons dans l'ombre, à plusieurs mètres, au martèlement de la route. » Et Pervyse, attaqué par nous, était repris pendant que, dans Dixmude, l'amiral brisait son cinquième assaut.

« La ligne de l'Yser doit être maintenue ou rétablie à tout prix », écrivait, le 24, d'Urbal à Grossetti et, au revers d'une enveloppe que j'ai tenue entre mes mains, il griffonnait l'ordre à l'amiral Ronarch de résister jusqu'à « l'extrême limite de ses moyens ». « La seule hypothèse qui ne puisse être envisagée est la retraite. » C'était prêcher un converti : l'amiral était à son bord et voyait la tempête d'un œil fort calme.

On essayait, cependant, en vain de rejeter, dans la boucle, l'ennemi au delà de l'Yser : on n'y parvenait pas et, dès lors, on ne pouvait se faire l'illusion qu'on tiendrait longtemps la ligne de la rivière ; on préparait donc activement la deuxième ligne, qui n'était autre que la chaussée du chemin de fer de Nieuport à Dixmude. Même repliés sur cette ligne, les Belges y tiendraient-ils? Ils étaient épuisés, n'avaient plus de réserves : la 42e division ne pouvait à elle seule se substituer à eux et elle était nécessaire maintenant au sud du champ de bataille où, nous allons le voir, s'engageait d'autres combats. Mais laisser l'Allemand passer entre Nieuport et Dixmude, c'était la bataille perdue, les Anglais exposés à être tournés sur la gauche, Dunkerque livré. Et à chaque heure, on sentait fléchir davantage nos malheureux alliés belges. Alors, la même pensée vint à tous les grands chefs : l'inondation.



Quand — dix-huit mois après — j'allai à Nieuport toujours bombardé, je demandai que, fût-ce à travers les marmites, on me menât à la maison de l'Éclusier, désormais monument historique. Cette petite maison blanche était au centre du dédale des canaux qui dessinent une gigantesque pieuvre aux cinq longues tentacules : un jeu énorme d'écluses règle le débit de l'eau ; à la marée basse, on ouvrait les écluses ; on les fermait dès que s'annonce la marée haute, sans quoi, je l'ai dit, la mer eût reflué dans les bras canalisés de l'Yser. Le 25, Foch avait dit : « On pourrait rompre les écluses. » Le 26, on hésitait encore, mille objections ayant été naturellement soulevées. Mais la journée fut terrible : Dixmude même faillit être enlevé. La 42e, qui s'était maintenant tout entière déployée le long de l'Yser, couvrait avec peine, contre quatre divisions allemandes, le repli des Belges derrière la chaussée. « Ce talus de 1 m. 20, me dira le général Foch quelques mois après, nous a tous sauvés. » Mais cette si faible chaussée résisterait-elle à la poussée de l'eau qui allait baigner ses parois ; d'autre part, si l'eau ne se déchaînait pas, arrêtant net l'entreprise ennemie, cette ligne hâtivement organisée résisterait-elle à l'assaut allemand? Ce 26, l'armée belge n'avait plus que 14 500 fusils en ligne ; c'était à peine l'équivalent d'une de nos divisions. Le 27, le 28, il fallait, pour la soutenir, attaquer l'Allemand au sud : la 42e y glissait, ralliant le 32e corps qu'Humbert avait amené, chef d'un allant magnifique, jeune, ardent et résolu. Grossetti pouvait, maintenant, abandonner la ligne de la rivière. Les Belges étaient derrière la chaussée et, le 28 au matin, une légère couche d'eau s'étendait de Nieuport à Ramscapelle, à mi-chemin de Dixmude. Les Allemands sortaient effarés de leurs

tranchées inondées. On avait décidément ouvert les écluses. Mais il faudrait trois marées pour que, jusqu'à Dixmude, le *shoore* fût redevenu golfe.

L'ennemi s'en rendait compte. Les pieds dans l'eau, il attaquait furieusement, entendant enlever la chaussée avant que le flot lui en barrât à tout jamais le chemin. Le 29, il attaqua et fut repoussé. Le 30, il se rua sur Ramscapelle et, balayant les Belges, sauta sur la chaussée : les assaillants étaient hideux, mouillés jusqu'à mi-corps, crottés jusqu'aux cheveux, mais d'autant plus enragés. Et au delà même de Ramscapelle, ils agrandissaient la trouée. Vers midi, de Dixmude à Nieuport, la nouvelle consternante courut : le nouveau front était percé et l'inondation déjouée par l'ennemi.

« L'*incident* de Ramscapelle, écrivait, à quatorze heures, d'Urbal à Humbert, ne modifie pas mes intentions (d'offensive vers le sud). *Grossetti rétablira certainement la situation* . » Quelle confiance superbe respire cet avis ! Et qu'en un pareil incident, un chef se révèle ou s'affirme !

Cette confiance était justifiée. Dès le 30, Grossetti avait fait barrière à l'irruption allemande avec tout ce qu'il avait là, des fantassins, des zouaves, des tirailleurs, des chasseurs, puis lancé le vaillant colonel Claudon sur Ramscapelle à reprendre. Comme Napoléon à Murat, il lui disait : « Nous laisseras-tu manger par ces gens-là? » Et soudain, l'assaut fut donné par nos gens à nous et trois bataillons belges. A la chute du jour, le village était repris, les ennemis rejetés dans l'eau à la baïonnette, et dans la nouvelle lagune on voyait se débattre un monde de blessés. L'ennemi en fuite avait regagné la rive droite de la rivière qui, sur le terrain inondé, ne se distinguait plus.

Ce fut une journée terriblement meurtrière pour l'Allemand; j'ai vu des lettres où il était dit qu'en cette journée du 30, un régiment fut réduit à 350 hommes.

Et rejetés du talus, paralysés par l'inondation, il fallait que nos ennemis, par surcroît, fissent front, à leur gauche, à l'attaque d'Humbert au sud-est de Dixmude. La déception était profonde. Je trouve dans la lettre du feldwebel Seipel le mot de la situation : « Nous avons affaire *à trop de Français !* » Au cours de cette longue guerre, le mot sera souvent répété. Ils auront toujours affaire « à trop de Français ».

Le 1er novembre, les eaux avaient tout inondé et venaient enfin lécher les abords de Dixmude où l'amiral, lui, se passait de cette nouvelle alliée — la mer amenée jusqu'à lui. Pendant ces cinq jours, il avait repoussé sept assauts. Nos marins cependant souriaient à cette mer qui revenait à eux. Elle coupait net les projets d'incursion vers Dunkerque et le deuxième acte du drame était ainsi miraculeusement clos.



Restait pour l'ennemi à foncer au sud sur Ypres en direction de Calais. Il s'y essayait déjà depuis trois jours.

Les soldats de Douglas Haig étaient, nous le savons, installés depuis le 19 dans la région. Le maréchal French, qui, si j'en crois ses propres rapports, a souvent passé d'une extrême méfiance à une extrême confiance et réciproquement, non seulement agréait alors les projets d'offensive de Foch sur Thourout, mais ne parlait de rien moins que d'aller reconquérir incontinent Bruges et Gand. Le 21, Haig avait pris l'offensive, mais, à sa droite, le 3e corps britannique avait subi un assez gros échec à Comines, sur la Lys, et dû reculer, tandis qu'à sa gauche, les divisions territoriales françaises et Mitry lui-même, sous la poussée que j'ai dite, devaient céder du terrain. Haig jugea que mieux valait ajourner l'offensive au 24, jour où le 9e corps français pourrait l'appuyer. En atten-

dant le général Dubois, Mitry faisait barrière au nord, se reliant à Dixmude, tandis que, les 22 et 23, Haig repoussait difficilement une grosse attaque allemande.

Dubois arrivait et Foch poussait à l'offensive que d'Urbal appuierait plus au nord. Elle était opportune : Foch avait pu saisir les *radios* où, de Lille — tombée entre les mains des Allemands — l'état-major de la VIe armée Ruprecht de Bavière recommandait d' « épargner les munitions » qui allaient manquer. Les dépêches échangées montraient du souci. « Les corps d'armée, y lit-on, avancent bien lentement. »

L'armée d'Urbal attaquait ce jour-là, et, plus près des Anglais, Mitry reprenait Bixschoote, tandis que le 9e corps entrait brillamment en scène. Mais corps français et corps britannique se heurtèrent à une résistance qui, à la vérité, coûtait cher à l'ennemi ; car, de tous les côtés, les corps allemands, saignés à blanc, demandaient des renforts, et on voyait que les munitions manquaient de plus en plus. Foch, en conséquence, ordonnait encore de pousser ; on poussa le 24, et on avança d'un kilomètre. Les Allemands se cramponnaient, ne cédaient que pied à pied, les 25, 26, 27. Le 27, ils appelaient leurs forces du nord : l'inondation commençait, qui allait leur interdire toute grande opération entre la mer et Dixmude ; ils ramassaient leurs forces pour l'assaut sur Ypres. Le 27, Mitry avançant encore un peu au nord de Langemark, la division Rawlinson se heurtait soudain à des forces énormes et était rejetée du terrain conquis. Et l'on allait voir notre progression s'arrêter partout, puis l'armée britannique, brusquement attaquée, fléchir. Les Allemands avaient pris de grandes résolutions.

« Soldats, le monde entier a les yeux fixés sur vous, écrivait, de Douai, le prince Ruprecht à ses troupes. Il s'agit maintenant de ne pas laisser le combat contre notre ennemi le plus détesté et de rompre définitivement son orgueil. . Le coup décisif va être frappé. » Le général

von Daimling croyait devoir, par des arguments moins élevés, relever le courage des hommes du XVe corps ; la percée serait facile, car on n'avait à attaquer que « des Anglais, des Hindous, des Canadiens, des Marocains et autres *racailles* de cette sorte » : le soldat allemand allait les bousculer facilement, et, de nouveau, « étonner le monde ». Et l'on faisait savoir que Sa Majesté assistait à la bataille, prête à faire son entrée à Ypres, en attendant probablement Calais. Guillaume II joue dans cette guerre un rôle ridicule ; il est l'acteur qui, devant Nancy, devant Paris, devant Ypres, attend toujours, costumé et grimé, que la scène soit prête où faire son entrée, et toujours rejeté de la scène, reste relégué dans la coulisse. Cet impérial *m'as-tu vu* rate toutes ses *entrées*.

On avait massé huit corps d'armée. Ils se jetèrent le 29 à l'assaut. Le champ de bataille était pour nous dangereux. C'était un saillant mal couvert et Ypres, au centre, passage nécessaire des troupes, était bombardé de toutes parts. En cas de repli, la retraite serait très difficile ; c'est bien pourquoi Foch eût voulu qu'on portât, avant l'assaut attendu, la bataille plus avant.

Humbert et Dubois, à gauche, tinrent bon et même avancèrent. Mais, dès l'aube, le 1er corps britannique, sur lequel se massait l'ennemi, fut enfoncé ; il reforma ses rangs, regagna le terrain perdu. Mais le soir, une nouvelle ruée allemande, au sud-est et à l'est d'Ypres, faisait de nouveau céder nos alliés. Ils perdirent avec Hollebeke une des voies d'accès d'Ypres, très approché. Dubois, instruit de ce qui se passait à sa droite, détacha spontanément trois bataillons de zouaves qui furent dirigés sur Hollebeke, et Haig, qui montrait, dans ces jours difficiles, une froide opiniâtreté, donna l'ordre de reprendre à tout prix le village perdu.

Foch, avisé ce soir-là du grave incident survenu, courut au grand quartier britannique et offrit à French de nouvelles forces. Les Anglais contre-attaquaient, le 31,

encadrés de Français. Mais les Allemands se ruaient de nouveau à l'assaut. Hollebeke, repris, fut reperdu et Zandvoorde, puis Gheluvelt à gauche, Messines à droite et la trouée sembla faite par les Allemands qui s'y précipitèrent. Entre Wytschaete et Saint-Éloi, une colonne allemande fonçait droit sur Ypres. On essayait de reformer en arrière de Saint-Éloi la ligne anglaise crevée. Le général Moussy, commandant un groupe français, sauva la situation : rassemblant tout ce qu'il avait sous la main, soldats de fortune, ordonnances, cuisiniers, débris de compagnies, cavaliers de son escorte, il fit attaquer par ce groupe hétéroclite les Allemands avançant. Ils prirent peur, crurent à une sérieuse contre-attaque et s'arrêtèrent. On disait ce soir-là que Moussy était le « sauveur d'Ypres ».

Mais les Anglais continuaient à être rompus ; le bombardement était violent ; les deux commandants de division de Haig étaient, l'un tué, l'autre grièvement blessé. Le maréchal French écrit que « ce fut là le moment le plus critique de tous ceux que nous eûmes à traverser ». Anxieux, tourmenté, il songeait à abandonner Ypres et alla en conférer avec le général d'Urbal, à son quartier général de Vlamertinghe. Notre fortune voulut qu'il y rencontrât Foch accouru aux nouvelles.

Ce grand homme de guerre restait dans son rôle de « coordinateur » de la bataille et préludant de loin au rôle de coordinateur autrement important que, pour notre salut, il devait jouer en 1918, il le remplissait avec une merveilleuse maîtrise. Suivant de son œil vif les péripéties de l'énorme mêlée, il ne perdait jamais cette belle humeur un peu ironique qu'on lui avait vue sur les hauteurs du Grand-Morin opposer à la fortune un instant contraire. Plein d'un sang-froid qui s'alimentait d'optimisme, il ne prenait rien au tragique, prenant d'ailleurs tout au sérieux. Actif comme un jeune colonel, on le voyait courir, depuis trois semaines, les quartiers généraux — de celui

de Castelnau à celui du roi Albert, et « chez French », ainsi qu'il disait, comme « chez Maud'huy », « chez d'Urbal », souriant d'une façon un peu énigmatique sous sa moustache grise, tout en mâchonnant son éternel cigare, écoutant parler, l'œil brillant, parfois malin, parlant à son tour par formules brèves, pittoresques, saisissantes, sachant, en trois phrases, faire éclater la vérité et faisant accepter les vérités — même les désagréables — au besoin, par un amical coup de coude, et surtout par une si évidente, si sincère, si communicative cordialité, que, du jeune roi des Belges au vieux maréchal britannique, personne ne lui avait pu jusque-là résister.

Lui jugeait, le 31 au soir, la situation sérieuse, nullement désespérée. On était à Ypres ; on y était mal, mais Ypres était devenu — comme le sera plus tard Verdun — une de ces *villes-drapeaux* qu'on ne livre pas ; et d'ailleurs, tels étaient les inconvénients d'une retraite, qu'il y avait moins d'inconvénients à risquer de se faire tuer là en résistant.

C'est dans ces dispositions qu'il était arrivé « chez d'Urbal » et qu'il y recevait French. Il le vit affreusement inquiet. Sans recourir aux phrases grandiloquentes qu'on lui a prêtées — il n'est pas homme à faire un discours à la Tite-Live — il parla bref, net et franc. J'ai vu le dialogue reproduit mot par mot en un document bien authentique : la discrétion m'empêche de le livrer. Il impressionna par son ferme optimisme le maréchal, qui soudain demanda à Foch d'écrire l'ordre à expédier à l'armée britannique. De sa large et ferme écriture, le général traça sur un papier de fortune une note qui, je l'espère, sera un jour publiée — *recto* et *verso*. Car, sur ce *verso*, French, dont il faut admirer ici l'intelligence autant que la modestie, se contenta d'écrire en anglais : « Faire exécuter. »

Haig déjà avait relancé ses troupes à l'assaut. Le 2e régiment Worcestershire fut magnifique ; le 32e d'in-

fanterie français et le 4e zouaves ne le furent pas moins. Haig devait écrire après le combat : « Les troupes anglaises et françaises combattirent côte à côte sous le commandement de l'officier le plus élevé en grade, en union si étroite, qu'elles ne tardèrent pas à se trouver complètement mélangées. » A 3 heures, Gheluwelt, puis Messines, étaient reprises à la baïonnette et l'accès d'Ypres derechef fermé aux Allemands. Foch, ce pendant, envoyait des renforts et il écrivait, ce soir-là, au grand quartier : « La situation paraît *très favorable*, le gros effort fait par l'ennemi depuis deux jours n'ayant produit aucun résultat. »

C'était faire preuve, une fois de plus, d'un bel optimisme. L'empereur Guillaume attendait : il relança ses troupes à l'assaut. Mais sans cesse Joffre alimentait l'armée de Belgique : le général Lanquetot avait amené sa belle 43e division, le 11e corps arrivait, le 20e approchait. D'Urbal — participant à l'esprit de Foch — ne parlait que de reprendre l'offensive. C'était superbe. Si, le 1er novembre, les Anglais perdaient encore, avec Wytschaete et Messines, la crête couvrant Ypres, les troupes du 9e corps d'armée française leur rendaient Wytschaete et, tout notre front non seulement tenant, mais attaquant, les Allemands, dont les pertes étaient énormes — nous en tenons cent aveux — étaient maintenant réduits à se défendre contre Humbert, contre Dubois, contre Mitry, contre Conneau, contre tous nos corps, au nord comme au sud d'Ypres. L'amiral Ronarch assurait la gauche de la bataille comme il avait assuré la droite de l'autre. Il tiendra Dixmude jusqu'au 10 novembre, et quand il abandonnera, devant des forces dix fois supérieures, cet amas de ruines à l'ennemi, ce sera pour se retrancher derrière l'Yser, dans le faubourg, et recommencer à tenir tête. Il y avait belle lurette que Guillaume II, découragé, avait « regagné Luxembourg » ; cela devenait un refrain : « Sa Majesté regagne Luxembourg » : on eût pu le mettre en musique.

Les Allemands étaient profondément humiliés. Ils tentèrent, le 6, un dernier assaut. On avait amené la garde avec son chef, le général de Plettenberg. Ce sont ces soldats d'élite que, le 6, on déchaîna sur Ypres ; ce fut encore, pendant huit jours, une mêlée furieuse. La vertu s'y surexcitait étrangement, soulevant nos troupes au comble de la fatigue. C'est au cours de cette bataille, en effet, que se place l'admirable incident que vous connaissez et que relate officiellement cette citation — unique — faite par le général d'Urbal d'un « zouave inconnu ». Le 1er zouaves tenant à Drie Grachten, une colonne allemande se porte à l'attaque du pont en poussant traîtreusement devant elle des zouaves faits prisonniers. Un instant, nos soldats interdits interrompent le tir lorsque part, du groupe de prisonniers exposés à la mort, le cri célèbre : « Tirez donc, n... de D... ! » Une décharge part de nos rangs, couchant à terre avec les assaillants l'héroïque soldat qui, ce jour-là, dépassa notre d'Assas même. Avec des soldats pareils, comment une nation mourrait-elle !

La bataille dura encore quelques jours. Le 12, elle s'affaissa. L'ennemi saignait par tous les pores et les deux partis étaient éreintés. L'Allemand avait été maintenu ; il ne passerait plus, ne gardant sur la rive gauche de l'Yser que cette *Maison du Passeur* autour de laquelle, des semaines durant, les deux partis allaient s'acharner.



En fait, la bataille des Flandres était close. L'ennemi ne pouvait la laisser se terminer sans y mettre son sceau par un de ces forfaits odieux dont, à Reims, il avait donné la facture. Il écrasait de ses obus et incendiait la charmante ville d'Ypres, sa cathédrale, sa halle aux Drapiers, ses exquises Maisons des Corporations. C'étaient encore nos soldats qui, se jetant dans le brasier, sauvaient

le *Trésor* des Halles et, comme les chasseurs du 3e semblaient hésiter un instant devant la fournaise, leur jeune commandant s'y jetait devant eux, chef admirable qui, le 8 mai 1915, allait être tué à leur tête et dont je n'en dirai pas plus, parce que c'était mon frère. La merveilleuse cité était écrasée. Il fallait bien que ces trésors de l'art payassent pour dix corps allemands déconfits, une partie de la garde décimée, l'empereur humilié, et que la ruine d'une ville charmante fût la rançon d'une bien autre ruine, celle des dernières espérances de l'Allemagne.

L'Allemand en effet n'avait pu forcer ni la ligne de l'Yser ni le saillant d'Ypres ; il avait dû renoncer à atteindre Dunkerque et Calais ; il lui fallait se résigner à laisser au roi des Belges ce dernier lambeau de son royaume et il ne briserait pas les liaisons d'Angleterre à France ; là, comme ailleurs, allait se construire ce mur de tranchées à l'abri duquel nous préparerons nos réactions. Là, comme ailleurs, l'ennemi s'était brisé contre une vertu trop grande. Belges et Anglais, certes, avaient fait preuve d'une belle ténacité. Elle n'eût pas suffi si, accourant toujours à l'heure où il fallait tout sauver, les Français, partout, toujours, n'étaient apparus. « Nous avons affaire à trop de Français », gémit le feldwebel. Il ne dit pas « à trop d'adversaires ». Mais là où le Français apparaît, il faut que l'Allemand renonce aux grands rêves.

Un admirable chef a coordonné une bataille difficile, ingrate, scabreuse : son esprit d'entreprise et sa fermeté ont tout sauvé. On peut dire que Foch, déjà célèbre en notre armée, a conquis, en cette mêlée des Flandres, de loin, mais sûrement, son bâton de maréchal. S'imposant par sa seule action personnelle là où il n'avait qu'une autorité toute morale, il a, de sa main experte et solide, associé les éléments de résistance hétéroclites jusqu'à les souder et même les fondre. De l'aveu de ceux

qu'il étayait de sa force et inspirait de son esprit, de l'admirable roi Albert, si plein d'abnégation, comme du loyal maréchal French chez qui jamais un orgueil mesquin n'a troublé le cerveau, ce général français a été le vainqueur des Flandres, et, sous lui, les lieutenants qu'il a fait servir à l'héroïque et savante défense : un d'Urbal avant tous, un Humbert, un Dubois, un Conneau, un Lanquetot, un Mitry, un Balfourier, un Grossetti et cet amiral Ronarch dont le nom vivra autant que le souvenir des journées de l'Yser.

Les soldats alliés sortaient de cette mêlée avec un sentiment de camaraderie étroite dont j'ai ailleurs cité les témoignages. Les trois drapeaux ont flotté sur le même sol inondé des trois sangs. En visitant, quelques mois après, les cimetières où, côte à côte, dorment sous des cocardes confondues les vainqueurs des Flandres, j'ai compris que, de ce champ de bataille, était sortie une solidarité qui, bien plus que le « pacte de Londres », liait désormais les trois nations.

L'Allemand essayait en vain de masquer sa déception. Elle était augmentée de l'effroyable massacre qui était pour lui le seul résultat d'une furieuse ruée. « Jamais les plaines de Flandre, gémira, un an après, un journal allemand, le *Lokal Anzeiger*, n'ont été abreuvées de tant de sang, malheureusement *du sang de notre jeunesse la plus pure, la plus belle* », et un autre : « Jamais on ne versa autant de larmes en Allemagne que ces jours-là. »

Au nord, l'eau glauque couvrait le *shoore* où se décomposaient de sinistres épaves. Au sud, les pentes des crêtes d'Ypres étaient couvertes d'un tapis de cadavres allemands. Les Russes pouvaient continuer à fouler la Prusse orientale et marcher, par ailleurs, sur Przemysl bientôt investi : 300 000 Allemands manqueraient au rendez-vous que, sur le front d'Orient, Hindenburg donnait maintenant aux guerriers germains.

Ni par la ruée sur la Marne en août, ni par la ruée sur

l'Yser en octobre, l'Allemand n'avait pu nous vaincre. Deux fois, il avait été déconfit et, pour de longs mois, il restait impuissant à prendre sa revanche. Le mur se fermait au nord, ce mur derrière lequel nous allons voir la France forgeant de nouvelles armes et reformant ses armées éprouvées. Car c'était plus à nous qu'à nos adversaires, qu'allait servir le nouveau régime de guerre. « Au total, concluait Foch le 19 novembre, avec la plus grande simplicité, les Allemands, après trois mois de campagne, aboutissent à une *douloureuse impuissance à l'ouest.* »

La France sentait ce que formulait le grand chef. Elle entourait, nous le verrons, après l'Yser, d'un immense amour les armées qui, de la Marne aux Flandres, avaient fixé l'invasion et en cet amour ne distinguait point entre chefs et soldats. Et cet amour fait de confiance allait lui permettre de supporter pire épreuve peut-être pour elle que la ruée des Barbares, la terrible géhenne de la guerre des tranchées.

IV

LE DRAME DES TRANCHÉES

La *course à la mer* avait fait échouer la dernière tentative des Allemands pour tourner la gauche des armées alliées et la *bataille des Flandres* rompu le formidable effort fait par les vaincus de la Marne pour obtenir une immédiate revanche. L'un des résultats de ces événements avait été de fermer, de l'Oise à la Somme, puis de la Somme à la Lys, enfin de la Lys à la mer, le mur qui s'était, après les batailles de Lorraine, de la Marne et de l'Aisne, élevé des Vosges à l'Oise entre le pays et l'envahisseur. Nous avions pu briser l'invasion et, après l'avoir brisée, nous l'avions, en quelque sorte, figée. Et ainsi la première phase de la guerre était close.

Une autre s'ouvrait pour le front d'Occident, qui serait d'un tout autre caractère, mais n'exigerait pas, il s'en fallait, des vertus moins fortes. Si la résistance de nos troupes avait permis d'élever le mur derrière lequel nous pourrions forger de nouvelles armes, en face de ce mur, un autre s'élevait. L'Allemagne, elle aussi, creusait ses tranchées.

Le soir des derniers combats d'Ypres où s'étaient brisées les plus belles troupes de l'Empire, l'état-major allemand s'était parfaitement rendu compte de cette « douloureuse impuissance » que, dans les dernières lignes de son rapport sur la bataille du Nord, nous avons vu Foch constater, non sans orgueil. Ses armées n'étaient pas seulement battues et repoussées, mais saignées à blanc et,

pour de longs mois, incapables de reprendre toute offensive de grande envergure. Le chef d'état-major général de Moltke avait été destitué et son successeur, Falkenhayn, était, du côté de la France, momentanément paralysé.

Par ailleurs, l'Empire se sentait menacé à l'est par les progrès de nos alliés russes et plus encore atteint en son prestige par leurs victoires. Ayant jeté sur le front occidental, en août, les trois quarts exactement de ses forces, il avait dégarni son autre front : les Russes avaient lancé sur la Prusse orientale une armée de Cosaques, et de cette province envahie s'étaient élevés des cris d'appel si pressants qu'à la veille de la Marne il avait fallu rappeler du front de France tout un corps d'armée qui eût peut-être beaucoup pesé dans la grande bataille. Il faut toujours nous rappeler quel service nous rendirent, en ces premières semaines, nos malheureux alliés russes ; et c'est une raison de ne les point abandonner au sort effroyable que leur fait, aujourd'hui, une bande de malfaiteurs.

Les Russes, d'autre part, avaient envahi la Galicie et menaçaient Lemberg, Przemysl et, à échéance plus longue, Cracovie. Et déjà l'Autriche-Hongrie, qui venait en outre de subir en Serbie la plus humiliante des défaites sur les bords du Tser, appelait à l'aide l'allié qui, l'ayant entraînée dans cette formidable aventure, semblait l'y laisser se débattre.

Le gouvernement allemand était mortifié ; il sentait déjà son prestige baisser. Il entendait repousser les Cosaques de son territoire, puis courir au secours de François-Joseph. C'est alors qu'avait été, sur l'intervention du général de Ludendorff, tiré de la retraite le général de Hindenburg, l'homme qui connaissait le mieux la région allemande envahie. Mis à la tête d'une armée, le 23 août, il avait battu les Russes à Tannenberg du 26 au 29 août, puis autour des lacs de Mazurie. Mais les Russes continuaient à avancer en Galicie ; ils avaient battu, entre

le 4 et le 12 septembre, les armées austro-hongroises à Lemberg, mis, le 28, le siège devant Przemysl et, franchissant les Carpathes, ils menaçaient la Hongrie d'invasion. Bien plus, Hindenburg, ayant engagé à la fin de septembre la « bataille pour Varsovie », avait lui-même été battu à Augustowo, du 30 septembre au 4 octobre, et sur la Bzoura le 6 novembre. Une énorme bataille s'était engagée le 22 novembre, la fameuse mêlée des « Quatre Rivières », qui, malgré les formidables poussées des corps allemands, restait indécise ; elle allait avoir avant février pour résultat un repli allemand devant le grand-duc Nicolas, tandis que les Russes, pressant le siège de Przemysl, s'avanceraient vers Cracovie et feraient mine de marcher sur Budapest. Les Autrichiens étaient en fort mauvais arroi, d'autant qu'ayant envahi une seconde fois la Serbie, ils subissaient derechef en décembre une formidable défaite au mont Roudnik.

Il avait fallu que l'Allemand, impuissant à les secourir, se décidât à jeter dans la lice la Turquie, engagée depuis bien longtemps dans les liens d'une alliance secrète. Mais l'intervention brusque des Turcs, le 29 octobre, était un coup de théâtre, plus qu'un geste très effectif. Ils allaient débuter dans la guerre par un premier échec, celui de la tentative sur le canal de Suez à laquelle l'Angleterre répondra par l'invasion de la Mésopotamie, et ce sera bientôt le tour du malheureux empire d'appeler à l'aide le Grand Allié.

Ainsi, tandis qu'elle était arrêtée au delà de la Marne, rejetée sur l'Aisne, maintenue sur l'Oise, bloquée entre la Somme et la mer et définitivement frustrée de ce qu'elle avait immédiatement attendu de sa déloyale attaque par la Belgique, l'Allemagne était obligée d'accorder aux divers fronts d'Orient une importance infiniment plus grande qu'elle ne s'y était attendue. Et la guerre prenait ainsi une tournure nouvelle.

Le plan de l'Allemagne échouait : il fallait en faire un

autre. Puisque la France paraissait capable non seulement de tenir tête, mais, ainsi qu'elle l'avait fait entre Marne et Aisne, de reconduire l'envahisseur, on ne pouvait reprendre contre elle avant longtemps la manœuvre qui finalement avait échoué. Mieux valait reporter sur les Russes une partie des forces offensives de l'Empire, et les ayant réduits à demander la paix, ne se rejeter qu'alors sur la France. En attendant, il s'agissait de garder ce qu'on avait conquis sur le front d'Occident et puisqu'on n'avait pu mener jusqu'à sa fin l'invasion, tout au moins la *river* au flanc de la France. Et c'est ainsi que, pour se protéger contre toute nouvelle tentative de manœuvre offensive, le Français creusant ses tranchées, l'Allemand creusait les siennes.



C'est une légende assez accréditée que celle des tranchées allemandes. Que de fois nous avons entendu dire que les Allemands étaient partis en guerre avec l'idée qu'elle se gagnerait par les tranchées. Ainsi l'Allemand serait-il l'inventeur de ce système de guerre et ne nous aurait-il contraints à nous y plier que parce que, toujours, partout, il était notre maître. Que les Allemands, *contraints*, au contraire, à cet *expédient* par l'échec de leur grande offensive de 1914, mais désireux de masquer leur défaite, aient accrédité cette légende, la chose se comprend. Ils n'en sont pas à une imposture près. Mais que, chez nous, il se soit trouvé tant de gens pour dire : « Voyez, ces gens-là sont bien forts, ils ont tout prévu, ils ont fait des tranchées », je dirais que je le comprends moins si tant d'exemples ne nous avaient été donnés, hélas ! de cette singulière disposition d'esprit qui, chez d'excellents patriotes, sévissait, attribuant systématiquement toute supériorité au commandement allemand sur le nôtre.

Après la campagne de Mandchourie, Bernhardi avait écrit : « Les tranchées furent le tombeau de la victoire et de l'offensive russes. » « Quant à nous, ajoutait ce Prussien, avec son habituelle arrogance, nous ne nous défendrons certainement point derrière des remparts et des fossés. Le génie du peuple allemand nous en préservera » — ce qui prouve, d'abord, qu'il ne faut jurer de rien, et ensuite, que, loin d'envisager comme une perspective plausible la guerre de tranchées, l'état-major allemand la tenait pour presque déshonorante. Tout de même, si un malheureux général français avait écrit telle phrase avant 1914, à quelles gémonies ne l'eût-on point traîné vers 1916 ! Assurément la tranchée était prévue, comme procédé de combat, chez eux comme chez nous. Encore faut-il retenir le témoignage cueilli par Joseph Bédier dans un journal allemand du 22 juillet 1915, le *Tag*, où le colonel Immanuel écrivait : « Fidèles à notre grande tradition militaire, nous attachions une importance primordiale à la rencontre, au combat en rase campagne, énergique et rapide. Il était naturel qu'on regardât la tranchée avec une certaine méfiance, on peut dire avec un mépris à peine dissimulé. »

Je sais bien qu'une légende, si j'ose dire, subsidiaire, veut que notre offensive de l'Aisne du 13 au 19 septembre se soit heurtée à des positions savamment organisées que nous n'avions pu briser. J'ai essayé de démontrer dans une étude de cette bataille l'inanité de cette affirmation. Les Allemands, rejetés sur des plateaux d'un accès difficile et couverts par un fleuve profond, s'y sont cramponnés, comme nous nous étions, contre eux, cramponnés à la forte position du Couronné de Nancy. Mais les travaux hâtifs dont ils s'étaient alors efforcés de fortifier la position n'étaient pas infranchissables puisqu'un de nos corps, le corps de Maud'huy, put non seulement traverser le plateau de Craonne, mais pousser ses reconnaissances au delà de l'Ailette. Et c'est à la seule pénurie de nos

munitions, je l'ai dit, que l'Allemand dut de ne pas voir enlevées ses positions de l'Aisne.

En réalité, la tranchée était, je le répète, prévue par les règlements des deux pays comme procédé de bataille. Elle est de tradition française, et sans parler de celles qui furent en constant usage aux XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, je relisais l'autre jour avec curiosité l'ordre du général Bonaparte réglant, le 18 floréal an IV, la relève des troupes de Masséna dans les tranchées. J'ajouterai que, posté en bas des Côtes de Meuse dès le 5 août 1914, j'ai, ce jour-là même, pris une pioche et participé à la confection d'une fort belle tranchée en avant de Vaux-devant-Damloup que nous ornâmes de fil de fer avec un certain amour, exercice que nous recommençâmes tour à tour les jours suivants sur le plateau de Hardaumont, puis devant le fort de Vaux, et si bien que vers le 15 août déjà, tout un petit dédale de tranchées s'étendait en avant du front de mon régiment dont je ne peux croire qu'il était le seul à se livrer à cette saine distraction. Lorsque Joffre, à peu près démuni de munitions et, d'autre part, entendant prélever, pour la bataille du Nord, de grosses forces sur les autres parties du front, dut renoncer à une offensive générale à très brève échéance, il envoyait, le 27 septembre 1914, aux armées des instructions prescrivant « *une forte organisation défensive qui rendrait le front inviolable* » et, des Vosges à la Lys, se creusaient des tranchées toutes pareilles à celles qui déjà étaient achevées devant Toul, Nancy et Verdun.

Que les Allemands, à qui on ne saurait contester de fortes qualités de discipline, de labeur et de vigueur, aient, sur les instructions d'en haut, poussé plus vivement que nous les travaux, je le crois. Je ne crois pas qu'ils les aient commencés avant nous. Et il en va de cette invention allemande comme de beaucoup d'autres qui ne furent qu'inventions françaises appliquées avec l'âpre

esprit d'exploitation qui caractérise la race germanique.

Que nous eussions d'ailleurs moins d'avantage que les Allemands à ce que ce régime s'établît, je ne le crois pas non plus.

Si, en effet, un pays avait alors intérêt à ce qu'un mur inviolable s'élevât, c'était bien le nôtre, un mur derrière lequel la France pourrait, six mois, un an, deux ans s'il le fallait, reconstituer son armée, terriblement éprouvée par les trois premiers mois de guerre, autant que son armement en défaut. A l'heure présente, on peut dire que notre fortune nous favorisa en incitant l'Allemand à se retrancher, car en face de son mur nous fûmes ainsi amenés à fortifier le nôtre, incessamment, et à créer ce front, si j'ose dire, increvable qu'à l'automne 1914, nous étions certainement les plus intéressés à voir s'édifier.



Ce qu'allait devenir cette double ligne de tranchées, on le sait. Les Allemands devaient mettre leur orgueil à faire des « tranchées incomparables » comme ils avaient eu « une armée incomparable », et cette disposition à primer aboutira un jour à la confection de cette fameuse ligne Hindenburg que je décrirai à son heure et où la fortification fut, si l'on peut dire, poussée jusqu'à la frénésie. Dès la fin de 1915, on verra déjà s'étendre de Belfort à la mer du Nord un double dédale opposé, compliqué de tranchées et de boyaux et couvert par d'épais réseaux de fils de fer barbelés. Mais pendant les premiers mois, ce ne sont, de part et d'autre, que deux lignes relativement minces.

Les premières tranchées, que sont-ce? Des fossés, étroits d'un mètre, profonds de deux, avec banquette de terre pour que, par les créneaux d'un parapet de terre, on puisse fusiller l'adversaire, ce que, à l'époque, hélas ! assez lointaine où j'étais un soldat de vingt ans, on appelait

« tranchée-abri renforcée ». Bientôt une seconde ligne de tranchées fut, pour plus de sûreté, creusée en arrière, puis une troisième, une quatrième, une cinquième ; puis une seconde position avec le même nombre de tranchées. Pour les relier les unes aux autres, on creusa des boyaux perpendiculaires fort courts, puis, pour les relier toutes à l'arrière, un boyau important, afin que sans trop de danger, en plein jour, on pût acheminer à travers la zone battue les troupes, les munitions, et cette « soupe » qui, malgré tout, courait si souvent, avant d'arriver à bon port, tant de risques effrayants.

Il fallut bien créer aux défenseurs dans les parois mêmes de la tranchée des abris, bientôt des logis : alors se creusèrent ces *cagnas*, ces *guitounes*, ces *gourbis*, bref ces énormes taupinières où, entre les parois de terres suintantes, des millions d'hommes allaient vivre des semaines, des mois, des années.

En avant des tranchées, primitivement, en beaucoup de secteurs, un terrain relativement large existait. Bientôt ce terrain séparant les deux lignes s'amincit et parfois même disparut. Les attaques et contre-attaques locales aboutissant à l'occupation par les deux partis de telle ou telle tranchée aussitôt *retournée*, suivant l'expression courante, par le parti conquérant, les tranchées furent bientôt enchevêtrées : il en résulta qu'en maintes circonstances, elles ne furent plus parallèles, mais bien placées sur la même ligne ; bien plus, je l'ai vu en plus d'un endroit du front, il arriva qu'une tranchée creusée par un des partis restât des semaines en partie occupée par l'autre sans être complètement abandonnée par ses défenseurs, si bien qu'un simple mur de sacs de terre séparait les adversaires, par-dessus lequel les grenades se jetaient. Sans que le cas fût très répandu, il était assez fréquent ; au Vieil-Armand, il dura bien des mois.

Enfin on allait, en l'élargissant, non seulement fortifier le système, mais l'améliorer encore, pour que le séjour en

première ligne devînt plus tolérable. N'ai-je pas vu la colline des Éparges se creuser de réfectoires, de magasins, de salles de réunion et même de bureaux, jusqu'à ce jour où l'on inaugurait, à la fin de 1915, le groupe électrogène qui soudain permit d'illuminer les casemates de ce fort taillé à vif dans la glaise. A cette époque, suivant l'expression de Bédier, « de tranchée en tranchée, de sape en sape, les deux armées souterraines avaient cheminé l'une vers l'autre » et maintenant elles se rejoignaient partout. Aux Éparges, comme en maints endroits, elles avaient été dès la première heure à quinze mètres l'une de l'autre.



Il est très difficile de faire comprendre à ceux qui ne l'ont point connue l'horreur de ce séjour. L'admirable courage de nos soldats, agrémenté de la tendance qu'un bon Gaulois a toujours eue de railler ses souffrances, finissait par créer à l'arrière une idée très fausse des tranchées, comme d'ailleurs de leurs hôtes. La propension générale de la nation de s'amuser de ses propres épreuves aidant, c'est tout juste si la tranchée n'était pas devenue article à scène de revues, ou du moins matière à littérature pittoresque. Nos gens ne se plaignant pas, on ne comprit que fort tard quelle vie atroce ils menaient là. Or, il faut la dire ici, car les Français auront écrit dans ces trous de boue une page sans précédent dans leurs annales, parce que déjà ornés de tant de brillantes vertus, ils firent éclater là une vertu inattendue : celle de patience dans une géhenne de plus de trois ans.

Une troupe part pour la tranchée. Elle vient du « cantonnement de repos » ; c'est généralement un malheureux village à moitié ruiné, aux trois quarts évacué, où les granges sont sans paille et les maisons sans meuble. Et c'est cependant le lieu de plaisance auquel va, pendant vingt jours, retourner leur pensée nostalgique. On tra-

verse le « bled » dévasté, champs abandonnés et chemins défoncés ; on chemine sous un poids écrasant, car, à la charge réglementaire de guerre se sont ajoutés vingt *impedimenta* que peu à peu a rendus nécessaires cette guerre compliquée. La troupe s'engage dans un boyau de glaise ou de craie et le supplice commence qu'ont si exactement décrit les frères Tharaud dans *Une Relève.* A la fin de 1915, on aura commencé à améliorer le système et les boyaux seront à *caillebotis.* Mais pendant six, huit, dix mois, le boyau sera une sorte de canal de boue : la boue y happe son homme dès les cinq premiers pas et ne le lâchera pas de vingt jours. Et c'est la marque que cette vie de galérien commence. On chemine en trébuchant, la boue visqueuse colle aux *godillots,* agrippe le pied, puis la jambe ; parfois on enfonce jusqu'aux genoux. Une nuit de grande pluie suffit à rendre le boyau inabordable ; des hommes isolés se sont noyés ou enlisés dans ces corridors perfides. Après cent pas, on est déjà rompu et le boyau a parfois deux, trois, quatre kilomètres.

On arrive à la tranchée. On y est accueilli avec soulagement par la troupe relevée qui, à la hâte, vous cède son logis. Et la vie commence dans les entrailles de la terre. En 1915, rien n'est encore bien aménagé ; ce sont de véritables trous de taupe qu'on habite ; parfois une table rudimentaire a été faite d'une porte clouée sur quatre rondins, c'est le grand luxe. On a distribué des bougies, grand luxe encore qu'on ne connaissait pas toujours dans les premiers mois. On en a fixé une dans une *applique* improvisée, fil de fer en boudin, et cette lueur tremblotante éclaire les parois où l'eau coule. Une paille en train de se pourrir est entassée au fond du gourbi ; c'est là qu'on va prendre la vermine des devanciers et laisser la sienne : les *totos,* vraie torture, torture fatale, inévitable, acceptée d'avance, toujours odieuse. Les rats circulent sans gêne, il y en a tant et l'on en tue tant qu'il faut, dans certains corps, désigner un *taupier* pour ramasser

chaque matin les petits cadavres qui, en se putréfiant, sèmeraient la peste. Mais, d'avance, les rats se sont vengés en dévorant les biscuits, en écornant les boîtes de *singe*, en rongeant les cuirs et en transformant, par leur sarabande, le sommeil des premières nuits en cauchemar. Si la tranchée est tranquille, dans un secteur tout à fait calme, la vie n'est qu'abrutissante ; à part les heures de garde aux créneaux, elle se passe dans la pénombre des *cagnas;* certains s'acharnent à y lire, beaucoup jouent aux cartes, et sur un coin de table on se succède pour y griffonner « la lettre », la lettre où on cherche à dissimuler l'épreuve plus qu'à l'étaler. Au créneau, le veilleur doit ne pas perdre de vue la tranchée ennemie et ne se point laisser voir d'elle ; les nouveaux venus sourient des sévères prescriptions et ne tardent pas à s'en repentir ; qu'imprudemment on montre seulement le front ou un œil, la balle siffle et frappe. Un exemple illustre est donné par le cas du général Maunoury et du général de Villaret blessés de la même balle à l'ouverture d'un créneau ; et je me rappelle encore que me trouvant dans une tranchée à quinze mètres de l'ennemi, j'essuyai, pour avoir avancé le nez une seconde hors de la meurtrière, un de ces jolis feux qui vous font prendre pour l'avenir les plus sages résolutions.

Encore s'agit-il des secteurs de tout repos. Il en est où la mort vient cueillir dix, vingt, trente hommes d'un seul coup : la torpille et la sape, ce sont les deux ennemis. J'ai connu précisément un de ces secteurs dangereux ; je vous ai déjà dit d'un mot ce qu'étaient les Éparges. Il me faut y revenir aujourd'hui pour vous donner un cas concret, que vous multiplierez par cent, de l'Hartmanswillerkopf à Notre-Dame-de-Lorette. La position n'ayant été prise qu'après quatre assauts et très meurtriers aux deux partis, le sol est bourré de cadavres : cette glaise gluante de Woëvre est, par surcroît, maintenant, poissée de la chair humaine en décomposition

et c'est là dedans qu'on a dû creuser les tranchées ; je me suis appuyé sur des parois où saillaient des tibias, des fémurs et des omoplates et où de misérables lambeaux de pantalons rouges ou gris-vert, rongés par l'humidité, indiquaient à laquelle des deux races avaient appartenu ces restes affreux. S'il pleuvait, et il semblait que jamais il n'eût tant plu, l'eau dégoulinait dans la tranchée, chargée de sinistres apports. Mais on redoutait plus le soleil, car alors on vivait dans une atmosphère intolérable de putréfaction.

Soudain, un sifflement suivi d'une effroyable détonation : la *torpille*, redoutable engin, qui, semblant moins aveugle que l'obus, paraît chercher l'homme en son réduit. Vingt, trente, quarante torpilles par jour, quelques morts, deux ou trois tranchées démolies, tout un travail à refaire, la nuit suivante, dans cette terre désespérante qui fuit sous la pioche. Ou bien, autre chose : ce n'est pas le ciel qui menace ; c'est sous les pieds qu'est le danger. Je me rappellerai toute ma vie l'impression que me fit la première *sape* où je pénétrai ; nous étions sous la ligne ennemie dont on allait faire sauter deux ou trois tranchées, mais les sapeurs demandaient qu'on se hâtât de faire sauter, car, à côté de nous, très près, nous entendions distinctement les sapeurs ennemis creuser la contre-mine, préparer le camouflet. Ce soir-là, nous fîmes sauter les premiers ; mais que de fois, c'est nous qui fûmes surpris ! Toute une tranchée saute : un énorme entonnoir se creuse ; on se précipite sous les obus et le feu des mitrailleuses pour en occuper « les lèvres » ; car, si nous saisissons l'entonnoir, le travail de l'ennemi aura été vain, et l'entonnoir « organisé » devient un avant-poste. Aux Éparges, le drame était quotidien. Mais j'ai vu, en avant de Vauquois, en Argonne, des entonnoirs si formidables qu'il fallait qu'on eût mis là-dessous de quoi faire crouler une ville.

S'il n'est distrait par ces affreux incidents, le séjour se traîne dans la malpropreté, l'ennui mortel, les demi-

ténèbres, l'odeur suffocante, la boue inqualifiable. Après dix jours, relève pour aller occuper les tranchées de seconde ligne, puis, après dix jours encore, le misérable cantonnement qui paraît lieu de délices, parce qu'on y trouve une auge où coule l'eau, l'air respirable et je ne dirai pas la sécurité, car neuf fois sur dix le cantonnement est encore sous le feu de l'artillerie ennemie, mais tout de même la détente, car enfin, on peut tomber sur une période où cette artillerie reste tranquille. Et, après dix jours, c'est le retour à la tranchée, et, impitoyablement, tous les mois, c'est ce cycle fatal qui s'ouvre et se ferme, mais pour recommencer ; ainsi nous figurons-nous l'éternité dans la damnation. Non, non, la vie de tranchée ne relève pas du vaudeville militaire ! Elle relève du drame le plus sombre. Et il faut que la nation sache ce que ses fils — officiers et soldats — ont souffert et parce qu'ils ne se plaignaient pas, combien ils ont dépassé — tous les jours, à toutes les heures — les limites du courage.



Ils ne se plaignaient pas. Ils patientaient. L'ennemi avait probablement pensé que ces Français, « légers », « frivoles » qui — dans les combats — avaient bien pu retrouver, contre toute attente, les vertus brillantes des ancêtres, se battre comme des lions et rompre ainsi les desseins de l'adversaire, ne résisteraient pas à une guerre qui, dans son atroce monotonie, userait cette vaillance faite, pour les trois quarts, de belle humeur. « Les Français qui mesprisent volontiers un péril prompt et passager, écrivait Richelieu dans un de ses *Mémoires*, sont si peu propres aux longues fatigues de la guerre, qu'ils s'en ennuient incontinent. » Pour une fois, Richelieu s'est trompé — ou plutôt, le Français de la grande crise a trouvé dans l'extrême danger, à côté des vertus traditionnelles qui lui font « mespriser un péril prompt

et passager », des vertus nouvelles d'endurance et de persévérance. Je crois que l'explication en est simple. Si, à certaines heures, l'arrière a soutenu l'avant, à des heures plus fréquentes, c'est l'avant qui a soutenu l'arrière, et si « les civils ont tenu », c'est que le poilu a tenu et a tenu sans même faire savoir au civil à travers quelle épreuve il tenait. Or, qu'était le poilu? neuf fois sur dix, *un paysan*. Voilà le fait nouveau : la guerre a été *une guerre de paysans*.

Je dirai tout à l'heure comment, dès les premières semaines de 1915, on dut se décider à rappeler aux usines les ouvriers engagés dans les rangs de l'armée ; dès lors, celle-ci où, à la vérité, il en restera toujours quelques-uns, se compose presque exclusivement de l'élément bourgeois et de l'élément rural. Celui-ci tout naturellement plus considérable que l'autre. Or, chacun dans son genre, ces deux éléments représentent dans la nation la stabilité, la solidité, parce que la raison.

On ne dira jamais assez de quelle façon les fils de la bourgeoisie ont payé leur dette à la patrie. Pas plus que les autres, répond-on, oui, cela est vrai, puisque, sauf de bien rares exceptions, chacun fit, dans toutes les classes de la nation, son devoir, souvent plus que son devoir. Mais le mérite de ces jeunes hommes fut néanmoins plus grand peut-être parce que — et je n'ai pas besoin d'y insister — leur éducation ajoutait à leurs souffrances : ces bourgeois n'ont pas connu plus d'épreuves que leurs compagnons, mais ils les ont forcément plus *senties* et — partant — ils en ont tout de même plus souffert. Mais si leur éducation ajoutait à leurs maux, elle était aussi une *armature* qui les tenait droits et fermes devant les voisins — ouvriers et paysans — qui les regardaient. Je n'ai pas eu besoin de la guerre pour savoir ce que vaut l'exemple et quelle influence nous pouvons exercer bien simplement : mais je n'aurais jamais cru, précisément, que dans de si extraordinaires circonstances, ce fût si

simple ; car, dès les premières heures, vivant, de par la modestie de mon grade, au milieu de la troupe, j'eus l'impression très nette qu'il ne s'agissait que de trouver très naturel tout ce qui arrivait : l'obéissance d'abord, la fatigue, la misère et le danger. Et je peux témoigner qu'on éprouve, à constater le bien qu'on fait autour de soi, une telle satisfaction, qu'elle paye des pires maux endurés.

Ce sentiment était celui des neuf dixièmes de ces Français qui mirent leur orgueil à se montrer Français d'élite, d'un Augustin Cochin, qui, ainsi que tant de jeunes gens de son sang, trouvait moyen d'ajouter encore à la noblesse d'une vieille race, à un Pierre-Maurice Masson, intellectuel raffiné, qui mettait toute son aristocratie d'esprit à bien servir. De l'un et de l'autre, je voudrais citer toutes les lettres ; il n'en est pas une qui n'inspire la fierté d'avoir été de leurs amis ou simplement de leur classe. Le souci de montrer l'exemple les dressait ; mais par ailleurs, la parfaite intelligence de cette crise les soutenait. « Jamais, malgré tant de choses affreuses et décourageantes, écrivait un jeune intellectuel, cité par Henri Massis dans son poignant volume *le Sacrifice*, jamais je n'ai perdu de vue *l'élément spirituel*, qui domine tous les autres, de cette guerre, qui rend belles et bonnes les vives souffrances et permet toutes les espérances. » Lisez *le Prix de l'homme*, de Jean de Grandvilliers — l'un des plus beaux livres issus de la guerre — et tenez son héros pour type représentatif de cet admirable groupe où le sentiment de la responsabilité prit une intensité sans précédent. Et lisez encore ces *Méditations dans la tranchée*, d'Antoine Redier, où tant d'humanité se relève de tant de finesse. Partout l'abnégation absolue, un amour pur du pays, l'orgueil légitime d'être regardé. Si, dans sa tranchée, Redier voit un jeune Saint-Cyrien aspirer « à la gloire », il lui donne son admiration, mais il ajoute : « Je ne peux aimer la gloire comme lui. Je sers la gloire française de

toutes mes forces. *Je ne suis pas ici pour m'occuper de la mienne...* » Une armée qui contient cette élite a une grande âme.

Les robustes paysans de France en formaient le corps. Ce sont, héréditairement, des patients. Descendants de ceux que le régime féodal « attachait à la glèbe », ils ne s'en sont jamais détachés. Ils lui restent soumis : la terre les tient courbés ; ils l'aiment avec une passion âpre et tenace. A une certaine époque, des milliers de lettres de combattants me passaient sous les yeux — qui, plus que les plus précieux documents d'état-major, m'ont permis de connaître cette guerre. Il m'en revient une à la mémoire. L'homme est, pendant la bataille de Verdun, enfermé dans une casemate du fort de Souville, alors sous un ouragan d'obus. Il écrit : « Il y a un petit soupirail ; je suis grimpé sur une pierre pour voir dehors ; dans un champ, que ces cochons ont à moitié massacré avec leurs marmites, j'ai vu qu'il y a encore des seigles ; ils blanchissent déjà ; j'ai pensé : « Pourvu « que les nôtres blanchissent aussi. »

Ils aiment leur terre. Ils défendent le sol de la patrie avec l'âpreté qu'ils mettraient à disputer leur lopin sur lequel un voisin voudrait usurper. Par ailleurs, ils sont habitués à l'acceptation ; les pluies trop longues ou les étés trop chauds, les gels tardifs qui détruisent le fruit dans sa fleur et le soleil torride qui le dévore à sa maturité, qu'y faire? Se résigner à la perte en réalisant le gain qu'on peut — et se remettre patiemment au même travail, dans l'espérance que l'année prochaine sera meilleure. Ils ont apporté cet esprit à la guerre, autre fléau, le pire, mais qu'ils acceptent comme les autres, le maudissant, mais s'y pliant. Si, malgré de grandes espérances, une année n'a pas donné la moisson attendue, ils feront comme toujours, ils diront : « Espérons que ça ira mieux l'an prochain. » Et, comme ils sont après 1915, dans cette armée, l'immense majorité, ils la font à leur image,

laborieuse, patiente, endurante et résignée. Et il fallait s'arrêter à ce trait ; car nous sommes ici pour mieux comprendre cette guerre et, pour le moment, plus précisément, celle des tranchées. Le paysan français a fait cette guerre que l'élite de notre bourgeoisie illuminait. Paysans et bourgeois ont sauvé cette France que, dans tous les temps, les bourgeois et les paysans ont plus qu'aucune classe contribué à faire.

L'élément ouvrier fait bientôt à peu près défaut. Rappelé aux usines, il va rendre de grands services qui n'ont eu qu'un tort : celui d'être salariés. L'ouvrier ne réclamait pas ce salaire ; il eût, dans les usines, comme la veille dans la tranchée, travaillé pour la patrie seulement. Une mesure fatale lui a — sans qu'il y eût aspiré — dérobé cette gloire, ce qui longtemps pèsera sur notre nation. Ceux qui restaient — en grand nombre encore en 1915 — étaient parfois un excellent levain pour la pâte solide, mais un peu lourde, que le paysan constitue. Les faubouriens — j'en ai été le témoin parfois amusé — avaient apporté dans nos armées la gaieté héréditaire du citadin de France. J'ai, dans les premières semaines, vu ce levain agir : l'endurance s'éclairait de la *blague*. Ainsi se créa dans le monde des *poilus* ou, comme ils s'appelaient d'un vieux vocable français, des *bonshommes*, une habitude qui, les blagueurs professionnels disparus, resta une sorte de règle : la belle humeur soutint le courage. Le trait est d'ailleurs héréditaire : le Celte, je le disais tout à l'heure, a toujours raillé sa misère. Chose incroyable — tous les témoignages en ce point concordent — le *poilu* a pris cette sombre et longue guerre à la blague. Qu'il ait ri à toutes les heures, il s'en faut. Mais, après l'épreuve un instant trop lourde, il se remettait à rire.

Voilà ce que l'Allemand n'a jamais compris : la puissance de ce rire. Nos gens adorent la gaieté. J'ai assisté à une représentation du *Théâtre aux armées* en pleine

bataille de Verdun et bien près de Verdun : il y avait là Mme Sarah Bernhardt, Mme Bréval et Fursy. Les poilus applaudirent avec conscience Mme Sarah Bernhardt; ils entonnèrent avec conviction, après Mme Bréval, le refrain de *la Marseillaise;* mais le grand succès fut pour Fursy et ses chansons. Il osa chansonner Joffre, gentiment; ils furent ravis. Ils avaient pour celui-ci de la vénération, mais, chez le soldat français, la vénération n'exclut pas la familiarité : celui qui le premier appela Joffre *grand-père*, a autant fait pour sa popularité que la victoire de la Marne. Napoléon était le *petit caporal*, le *petit tondu.* La tradition se maintenait : le « grand-père » était respecté, mais on ne se privait point de le blaguer. Que ne blaguaient-ils pas? Et avant tout, ils blaguaient « le Boche ». S'ils avaient fait un prisonnier, ils l'appelaient dans leur récit : *Mon* Boche, et lui prêtaient mille traits grotesques; ils avaient tort d'inventer, la réalité généralement suffisait. La lourde gravité de l'ennemi surtout les mettait en joie. Ils étaient tentés de lui pardonner bien des choses pour prêter si bien à la plaisanterie. « *C'est des abrutis*, me disait un homme; ils croient tout ce qu'on leur dit. » Il n'y a que deux choses qu'ils ne leur pardonnèrent pas : les gaz asphyxiants en 1915 et les arbres coupés en 1917. Mais ce dernier trait exaspérera surtout les paysans : « Ah! mon lieutenant, me disait naïvement un soldat visitant avec moi un verger dévasté du Soissonnais, *je comprends bien qu'on fusille des hommes, mais je ne comprends pas qu'on coupe un arbre.* » L'indignation, autre ressort excellent qui, ayant soulevé les cœurs en 1914, devait les fouetter derechef après la fameuse retraite Hindenburg de 1917, marquée de si honteux exploits.

De tels sentiments sont d'un puissant secours. Mais sur ceux qu'apportaient bourgeois, paysans et ouvriers : intelligence de la guerre, endurance dans le labeur, belle humeur dans l'épreuve, un sentiment ne cessa de dominer

l'âme de tous : on travaillait, on peinait, on se battait, — pourquoi? *Pour que les enfants ne connussent plus jamais la guerre.* Un simple cuisinier, Georges Beland, à la veille de l'attaque où il allait succomber, écrivait à sa femme : « Tu diras au petit, quand il sera grand, que son père est mort pour lui ou, tout au moins, pour une cause qui doit lui servir à lui et à toutes les générations à venir. » Cette lettre fut écrite dix mille fois. Un de mes territoriaux me disait en descendant en Woëvre : « Cette fois-ci, sergent, il faut avoir le Boche à fond. Il ne faut pas qu'il y revienne, *parce qu'il ne faut pas que les gosses le revoient.* » Il est regrettable que ces gens, ayant été chargés de faire la guerre, n'aient pas été chargés de faire la paix.

Je me suis longuement arrêté à cette armée : c'était le moment. Elle explique tout ce qui va suivre quatre ans durant. Je ne peux cependant en parler autant que je le voudrais : j'ai gardé tant d'amitié pour ces humbles camarades ! Toutes les fois que je les voyais à l'œuvre, je pensais à la parole du vieil empereur ennemi qui voyait charger leurs pères : « Ah ! les braves gens ! » Qu'eût-il dit des fils ! Ils ont incarné en eux toutes les vertus de la race — et ont trouvé moyen d'y ajouter. Alors, j'ai préféré à un tableau pittoresque du poilu — poussé au noir quand le sombre Barbusse écrit, ou au rose quand c'est le charmant Benjamin — une vue sur leurs âmes parce que ce sont elles qui nous font comprendre comment, piétinant dans la boue et le sang des tranchées, ils nous faisaient même alors marcher dans ce chemin de la Victoire où ils semblaient cependant bloqués. Leur vaillance a arrêté l'ennemi en 1914 ; en 1915, c'est leur patience qui l'a déconcerté. Et ainsi furent-ils — étant donnée l'humeur aventureuse et glorieuse de la nation — plus héroïques peut-être en 1915 qu'en 1914.

...Simples, crottés, boueux,

a dit d'eux un poète, Jean Renouard, qui les vit de près :

Fils du sol qui déjà serait teuton sans eux,
Si fortement unis à la terre française
Qu'ils en ont la couleur, qu'ils y vivent à l'aise,
Que des casques ternis aux godillots troués,
Jour et nuit, à toute heure, ils s'en sont imprégnés,
Bas-relief du terroir, sculptés pour la victoire,
Morceaux vivants de glèbe en marche vers la gloire.



La nation partageait leur moral, et leurs lettres y contribuaient. Cette année 1915, qui ne fut pas la plus critique mais qui fut la plus accablante de la guerre, Joseph Bédier a dit qu'elle fut « *la plus vénérable* ». L'*union sacrée* ne connaissait pas encore de défaillance. Nous avons vu par quel élan de tous elle s'était faite. Elle subsistait. Je relisais, avant d'écrire ces lignes, les articles que Maurice Barrès a recueillis en volume ; je revoyais des articles de Gustave Hervé, de Georges Clemenceau ; quel désir évident, chez ces polémistes cependant habitués à ferrailler, de ne rien envenimer, de rester unis ! La grande voix d'Albert de Mun était éteinte, mais Barrès, sur un tout autre style, soutenait tout un monde ; son influence — jadis haïe de tout un groupe — s'exerçait à faire l'union ; il a enlevé l'institution de la *croix de guerre,* élément incommensurable d'émulation ; il a courbé la nation maternelle sur les mutilés ; il va travailler à l'union des cœurs en la constatant parmi les « *familles spirituelles* de la France », catholiques, protestants, israélites, socialistes. Clemenceau gronde parfois et s'insurge, mais parce que son âme indignée s'accommode mal des lenteurs ; *l'Homme libre* se prétend « enchaîné » ; il ne l'est guère, mais ses colères ne vont jamais à attaquer un parti. Gustave Hervé, dans *la Guerre sociale,* prêche l'oubli de la guerre sociale.

Le Parlement est rentré. Le président de la Chambre, Paul Deschanel, dans un de ces merveilleux discours de

guerre qui depuis ont été publiés, lui a donné la note : lutte jusqu'au bout « pour réaliser la pensée de notre race : le droit prime la force ». Et toute la Chambre debout l'a acclamé. On ne songe qu'à collaborer avec le pouvoir ; il n'est pas encore question de demander, en comité secret, des comptes aux ministres de la Défense nationale et, par-dessus leurs têtes, aux chefs de l'armée.

Les ministres travaillent : nous avons vu un Millerand organiser de loin la victoire, en mettant en marche cette machine formidable dont il a fallu d'abord assembler les pièces. Mais, au début, que de déboires ! Obus et canons trop hâtivement fabriqués et qui trahissent ceux qui ont compté sur eux ; stocks toujours inférieurs, malgré un travail acharné, à ce que demande l'armée ; et cependant c'est avec un légitime orgueil que M. Millerand disait, l'année passée, les résultats ; en dehors des 75, 110 canons seulement en service en octobre 1914, 1 547 en janvier 1915, 2 050 en avril, 2 470 en juillet, 3 588 en octobre. Ceux qui savent espèrent.

Ceux qui ne savent pas espèrent quand même. Il y a encore des pessimistes : il y aura toujours des pessimistes ; mais la Marne et l'Yser leur ont pour un temps fermé la bouche. L'amour pour l'armée égale la foi dans l'armée ; tout un monde travaille pour le soldat ; tandis que les hôpitaux se peuplent de ces femmes courageuses qui vont prodiguer leurs forces et leur temps, leurs fatigues et leurs veilles au chevet des blessés, les marraines s'instituent ; elles jouent leur rôle de providences ; il faut avoir déballé les ballots envoyés aux armées pour savoir quelle suave et charmante chose a été l'envoi des *douceurs* aux poilus. Voici un paquet qui, si je me rapporte à mes notes, nous arrive à Noël : de chauds tricots, des gants, des compotes, des confitures, du tabac, des pipes, des jeux de cartes ; au fond du paquet, des médailles saintes, sur le paquet un bouquet de violettes à peine fané avec ce petit mot : « Que le brave soldat qui l'aura

sache que nous l'aimons. » Circulation bienfaisante de l'arrière à l'avant.

Mais ce qui soutient les cœurs de l'armée, ce sont les mères et les épouses. Tout ce qui nous fut conté des mères spartiates, des mères romaines, des mères françaises d'autrefois, tout ce que nous pouvions imaginer de fort dans la tendresse et de vaillance dans la douleur, fut dépensé dans cette guerre. *Chemin de la croix* ai-je dit du chemin de la Victoire. Nos soldats y rencontraient leur mère : elles connaissaient les « sept douleurs » de l'autre, certaines en connurent huit, comme cette brave femme que je vais citer et qui avait perdu huit fils. Mais du doigt elles montraient le sommet où dans l'agonie se ferait la rédemption de la nation. Des Allemands même ont écrit que les femmes de France, mères et épouses, ont fait l'admiration du monde. « Dans ce malheur effroyable, une grande consolation me reste — c'est une mère qui parle de la mort de son fils. — Pendant dix-sept ans, j'ai disputé mon fils à toute sorte de maladie. J'avais pu l'arracher à la mort à force de soins consolants. Je suis profondément fière d'avoir réussi à le conserver *pour lui permettre de mourir pour la patrie. Là est ma grande consolation.* » Nous atteignons ici au sublime, mais le sublime fut le régime de millions d'âmes. Dans la douleur, ces âmes deviennent d'une vigueur pathétique. Voici la mère qui a perdu ses huit fils : trois survivent ; les sœurs écrivent à l'un d'eux : « Maman pleure. Elle dit que tu sois fort et que tu ailles les venger. J'espère que tes chefs ne te refuseront pas cela. Jean avait la légion d'honneur. Succède-lui. Ils nous ont tout pris. Sur onze qui faisaient la guerre, huit sont morts. Mon cher petit frère, fais ton devoir. On ne te demande que cela. Dieu t'a donné la vie, il a le droit de la reprendre. *C'est maman qui l'a dit. — Tes sœurs.* » Et quelle âpre ardeur dans la lettre, citée par Joseph Bédier, je crois, d'une paysanne lorraine qui écrit à son mari, un canonnier, que tout a été détruit

chez eux par les Allemands et la dernière-née tuée dans son berceau : « Venge ta petite ; tu ne l'avais jamais vue, elle était belle, c'était une autre Fernande. *Venge-la, envoie-leur-en, des boulets, plein la gueule.* »

Paroles de sainte colère ! Mais sans colère, sans grands gestes, sans grandes paroles, un million d'épouses soutiennent d'une façon constante « leurs hommes » à la guerre. Elles ont courageusement pris en main qui la ferme et qui la boutique, qui le cabinet et qui l'atelier, toutes le foyer. Chacun des hommes, qui m'écoutent et qui furent à la guerre, voit s'évoquer devant ses yeux la chère créature qui ainsi créa dans leur âme ce calme nécessaire à l'endurance. Tandis que l'affreuse angoisse de toutes les heures aurait pu les paralyser, elles prirent les occupations et les préoccupations, les soucis et les inquiétudes, les fatigues et les chagrins. L'une d'elles écrit : « Ne te préoccupe pas des enfants », une autre : « Ton père m'aide à la culture », une autre : « Les clients s'habituent à moi. » Et toutes, par leurs lettres pleines d'un courage tranquille, versaient dans l'âme de leurs pauvres diables de maris cette belle vertu de sérénité qui étayait celle de courage.

Tous, les jeunes, les vieux, ils attendent la lettre quotidienne, de la mère ou de la femme. Pas un de nous qui, l'ayant lue, ne se sentît plus fort. Femmes de France, c'est vous qui, soutenant, éclairant, consolant, rassurant, élevant les âmes, en ces années d'épreuve atroce, avez préparé la victoire.



Si décidé que, de l'avant à l'arrière, le Français fût à tenir, il comprimait difficilement l'impatience que lui causait ce régime imprévu de la guerre. Au soir de la Marne, les plus grandes espérances s'étaient réveillées, exaltées de grandes illusions. Puisque la victoire avait été ramenée sous nos drapeaux, elle allait y rester fixée.

Nous allions tout d'abord ramener l'Allemand à ses frontières, puis marcher derechef vers le Rhin, le franchir, tendre la main aux Russes... L'esprit offensif, si tant est qu'il se fût endormi, s'était réveillé, — et brusquement nous nous trouvions en face d'un mur qui, si on le laissait se fortifier, non seulement nous arrêterait en notre essor, mais séparerait de la France ces provinces envahies dont on pressentait le martyre. On était résigné à tout accepter, oui : mais ni les soldats dans leurs tranchées, ni la nation dans ses foyers, ne pensaient que tout accepter voulait dire accepter quatre ans de guerre. Dès les premiers mois de 1915, l'opinion était que tout de même on en aurait bien fini pour l'automne — et qu'il le fallait.

De son côté, le haut commandement français, confirmé dans sa foi en sa doctrine par la victoire de la Marne, ne se résignait pas facilement à ajourner indéfiniment l'offensive. Dès décembre 1914, le général de Langle de Cary avait été poussé contre les tranchées allemandes de Champagne : cette offensive sur un petit front avait abouti à peu de résultats, la prise de quelques villages de la région de Hurlus et, sans cesse réentreprise, avait fini dans les âpres luttes autour du fortin de Beauséjour et du bois Sabot.

L'ennemi, de son côté, ne paraissait pas disposé à renoncer à toute action : on sait comment, le 8 janvier, une tentative de notre part, pour élargir nos positions en avant de Soissons, sur la rive droite de l'Aisne, dans le coin de Crouy, se heurta à une offensive allemande prête à se déclancher sur cette contrée même et, tout en la contrariant, ne put empêcher l'ennemi de nous rejeter sur la rive gauche où nous l'arrêtâmes.

Joffre se rendait compte qu'en attendant la multiplication des canons et des munitions, aucune grande opération n'était possible. En février 1915, il faisait savoir aux armées qu'en attendant la reprise de l'offensive générale, on entreprendrait çà et là « des actions de

détail qui auraient pour objet de maintenir le moral de l'armée et du pays et, en attirant l'attention de l'ennemi dans des directions secondaires, de l'empêcher de prendre lui-même l'initiative des événements ». En fait, il était important que l'offensive générale partît d'une ligne rectifiée et à cet égard la première opération paraissait devoir être la réduction de ce qu'on appelait la *hernie* de Saint-Mihiel.

Vous savez qu'au lendemain de la victoire de la Marne et au moment où se préparait une manœuvre de nos armées pour se porter vers Briey et peut-être Sedan, les Allemands avaient, par un brusque retour offensif, le 20 septembre, attaqué sur les Côtes de Meuse, surpris Hattonchâtel, brisé la barrière en ce point et, élargissant la brèche, fait irruption jusqu'à Saint-Mihiel et même au delà de la Meuse jusqu'à Chauvoncourt. Des troupes, aussitôt détachées des 1re et 3e armées, avaient, le 23, arrêté l'ennemi, mais elles n'étaient parvenues à le chasser ni des Côtes de Meuse, ni de Saint-Mihiel, ni même de Chauvoncourt et l'ennemi restait ainsi maître d'un saillant profondément enfoncé dans notre front.

Un saillant est, à la vérité, toujours assez exposé. Il semblait qu'une attaque sur les deux flancs pût avoir comme résultat non seulement la « réduction de la hernie », qui nous gênait singulièrement — j'aurai lieu d'y revenir par la suite — mais l'encerclement peut-être d'une division allemande. J'ai fait une étude approfondie de toute cette opération, qui a été menée si près de nous que mon régiment y prit sa petite part ; mais elle ne peut trouver ici qu'une place restreinte, puisqu'elle échoua, somme toute, presque totalement.

Le 27 mars, le feu s'allumait du trop fameux bois le Prêtre (à l'ouest de Pont-à-Mousson) à la forêt d'Apremont (au sud de Saint-Mihiel), sur le flanc sud de la poche, et, sur le flanc nord, de la Meuse à Marcheville en Woëvre, tandis qu'une violente attaque des troupes de

la place de Verdun assaillait l'ennemi entre la région de Fresnes et celle d'Étain ; ce pendant, la 3e armée attaquait au nord-ouest de Verdun en Argonne, sur Boureuille et Vauquois.

Si la ligne allemande avait pu être crevée à Marcheville et au bois le Prêtre, *l'étranglement* eût pu réussir et les Allemands y eussent laissé des plumes. Mais, d'une part, le temps devenant subitement épouvantable — ce temps épouvantable que nous devions toujours avoir contre nous lors de toutes nos offensives de 1915 — fut d'un très grave inconvénient ; les obus se perdirent en partie sur un sol détrempé et l'assaut de l'infanterie fut si pénible, que les survivants en gardaient, des années après, le souvenir effarant. Par ailleurs, on constata que, depuis six mois, l'ennemi, qui se savait exposé dans cette poche, en avait particulièrement fortifié les parois. En fait, on échoua presque partout ; si la garnison de Verdun, très vigoureusement actionnée par le général Coutanceau, enlevait toute la ligne allemande de l'ouest d'Étain à l'est de Fresnes, l'échec réitéré des troupes du général Gérard en face de Marcheville, plus au sud, accrocha le mouvement. Au sud, en dépit d'âpres combats, le flanc sud des Allemands résistait, du bois le Prêtre à la forêt d'Apremont.

Sur un seul point, nous réussissions, après des combats non moins âpres, c'était sur la forte position des *Éparges*. A la vérité, l'attaque avait été préparée avec un soin extrême par le futur chef de l'armée de Verdun, le général Herr, alors commandant le 6e corps. Esprit entreprenant et chef distingué, cet artilleur éminent avait — le premier peut-être — compris tout à fait le rôle que devait jouer la préparation d'artillerie en cette guerre de positions. Il actionna si bien la sienne, que l'infanterie de la 24e brigade, jetée à l'assaut, put, après d'effroyables corps à corps, enlever les Éparges — colline désormais sacrée, car le plus pur héroïsme s'y est dépensé, dont la trace est inscrite

en lettres de sang sur le terrain conquis. Le général Herr se préparait à compléter son succès en enlevant, avec Combres, le reste de ce petit massif, pilier nord du saillant allemand. Les ennemis tentèrent de l'en empêcher ; non contents d'avoir disputé pied à pied la colline, ils prirent violemment l'offensive sur le flanc ouest du massif, dans la tranchée de Calonne qu'ils parvinrent à forcer. Le général Herr, avec une décision très prompte, tandis qu'il les accablait de ce qui lui restait d'obus, lança contre eux les chasseurs à cheval du colonel de Partouneaux, et, derrière eux, toute son infanterie et, refoulant l'ennemi, fit échouer la manœuvre. Mais, à cette opération défensive, la dotation d'artillerie destinée à compléter la prise du massif s'était épuisée. Et on était encore — en ces jours de 1915 — tenu à la plus stricte économie. L'opération de Woëvre, dont primitivement l'attaque des Éparges n'avait dû être qu'une des parties secondaires, avait échoué. Et déjà l'attention du général en chef se portait vers l'Artois où se préparait une offensive plus sérieuse encore.



On y aspirait. Depuis décembre 1914, les combats engagés de la mer à l'Alsace, sur divers points, avaient, encore que glorieux et parfois heureux, démontré la difficulté qu'il y avait à rompre sur un front très court la ligne défensive allemande. Il faudrait un volume pour décrire ces combats de l'hiver et du printemps de 1915. Nos troupes se heurtaient partout, en avant de Notre-Dame-de-Lorette (en Artois), sur les éperons au nord de Crouy en Soissonnais, autour des positions péniblement conquises en Champagne, à Beauséjour et dans le bois Sabot, en Argonne où le maquis s'ensanglantait de dix combats par mois, sur les Éparges conquises, au bois le Prêtre, et, du 25 février au 26 mars, sur les pentes de l'Hart-

mannswillerkopf, « le Vieil-Armand », et disons-le, en vingt autres coins, à une résistance très âpre de l'ennemi. Des semaines entières étaient nécessaires à la prise de quelques mètres de tranchée, d'un fortin, parfois d'un bosquet. Les Allemands, engagés dans une terrible lutte avec les Russes, entendaient bien que leur front de France ne se rompît pas — fût-ce sur un petit point — car c'eût été, en ces circonstances, pour eux terrible aventure. On les avait même vus, pour affirmer leur vigueur et peut-être satisfaire l'opinion publique en Allemagne, attaquer sur Ypres le 23 avril. Grâce à l'emploi insolite, imprévu et odieux des gaz asphyxiants, ils avaient pu, de Steenstraete à Gheluvelt, conquérir une ligne importante de tranchées et menacer une fois de plus Ypres très approché et c'était miracle que Français et Canadiens eussent pu reformer leurs rangs, un instant rompus par cette déloyale attaque. Ailleurs, nos ennemis se contentaient de tenir — accrochés au sol comme des teignes, disaient nos soldats. On voudrait s'arrêter à ces combats héroïques : toute une littérature de souvenirs a fleuri, qui déjà nous permet d'en pénétrer la douloureuse grandeur. Dans l'immense épopée de la grande guerre, il y aura, comme jadis, des *cycles* de chansons : la chanson de Lorette, la chanson de l'Argonne, la chanson des Éparges, la chanson du Vieil-Armand — comme la chanson des Flandres et en attendant le grand *cycle de Verdun*, dont Henry Bordeaux a écrit un des chants : *la chanson de Vaux-Douaumont*. Quand, après avoir visité les Flandres, où déjà un Ronarc'h est entré dans la légende, je descendais en Alsace, je trouvais une autre légende : celle où le général Serret, héros du Vieil-Armand, faisait déjà figure de Roland à Roncevaux — chef magnifique qui, disait-on, n'avait pas voulu survivre à ses chasseurs décimés. L'héroïsme était journalier ; que dis-je? il était de toutes les heures, mais c'était héroïsme trop souvent dépensé pour de trop maigres résultats. Que de sang généreux fut répandu à

flots en cette affreuse année sans que les survivants en vissent ou comprissent le but qui avait coûté si cher.

En fait, ces attaques locales ne menaient à rien. Mieux valait concentrer des forces pour essayer de rompre sur un front assez large le front allemand. Ce fut le but de l'offensive d'Artois.

***

Foch, resté à la tête du groupe des armées du Nord, avait été chargé d'étudier et de préparer cette offensive ; il en avait fixé les limites ; elle se devait déclancher entre Écurie, au nord d'Arras, et Loos, au sud-ouest de Lens. Elle serait exécutée par la 10e armée passée au général d'Urbal et portée à sept corps. Foch a conçu l'opération sous la forme d'une attaque principale par trois corps ayant pour objectif la crête de Vimy, entre Vimy et Thélus, et de deux attaques de flanc, une au nord, visant la crête de Notre-Dame-de-Lorette (que le général Maistre investissait depuis trois mois) et l'éperon nord de Souchez, et une au sud, qui pourrait s'étendre jusqu'à la Scarpe, sur la crête de Bailleul. Ces trois crêtes ferment la plaine d'Artois et, si on rompt, sur ces positions, le front ennemi, on peut espérer marcher sur Douai et déborder le camp de Lille. L'armée britannique prévenue a promis son concours à notre gauche, en cas de succès. Des notes très minutieuses du grand quartier recommandent l'étude préalable du terrain à l'aide de l'aviation et prescrivent la préparation d'artillerie qui doit être suffisante pour rompre, avant l'assaut de l'infanterie, les réseaux barbelés de l'ennemi. On attribue au général Pétain, appelé depuis peu à commander le 37e corps, le fameux mot : « L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe », qui est d'un chef d'infanterie rempli d'humanité. Car Pétain est de la partie ; d'Urbal a d'ailleurs des lieutenants magnifiques, un Maistre, un Balfourier, un Curé, un Fayolle, pour n'en pas citer d'autres.

Le haut commandement ordonne « une attaque brusque, violente, poursuivie sans arrêt et sans solution de continuité, jusqu'à obtention du résultat final, par l'entrée incessante d'unités fraîches sur le front de combat ». Ce sera pour le 6.

Comme en Woëvre en mars, le temps se jeta au travers de nos projets. Le 5, le ciel se chargea et le temps devint médiocre. Il fallut remettre le déclanchement au 9 mai. Rien de plus funeste qu'un ajournement dans une opération où doit jouer la surprise.

Dès le 8 cependant, le 21e corps avait, par son 3e bataillon de chasseurs, dans un combat préparatoire très brillant, enlevé un des ouvrages formant saillant dans notre ligne devant Notre-Dame-de-Lorette — combat que je ne peux évoquer sans une douloureuse émotion fraternelle. Et le 9 au matin, toute l'armée d'Urbal s'ébranla. Le pays entier frissonnait d'une fiévreuse espérance. Allait-on, dès ce premier grand coup, briser le cercle de fer où l'Allemand essayait de nous tenir?

Or, il parut se rompre. Tandis qu'à gauche, le 9e corps gagnant les pentes à l'ouest de Loos, le 21e poussait vivement au nord de Notre-Dame-de-Lorette, et qu'à droite, le 20e corps conquérait la Targette et une partie de Neuville-Saint-Vaast, au centre, le 33e, le corps Pétain, faisait merveille. Car, surmontant, brisant, écrasant tous les obstacles, il avançait, en quelques heures, de 4 kilomètres et atteignait, presque d'un bond, la crête de Vimy. La plaine d'Artois semblait s'ouvrir devant Pétain, ce fils de l'Artois. Plus de trois mille prisonniers allemands étaient enlevés en ces quelques heures — chiffre qui semblait alors énorme — et tous les espoirs paraissaient permis.

L'avance de Pétain dépassait l'attente par sa rapidité. Elle le mettait en flèche et l'exposait, si des renforts ne venaient immédiatement appuyer cette avance et commencer, au lieu et place des troupes fatiguées par ce pro-

digieux effort, l'exploitation du succès. Les réserves étaient trop loin. Elles ne purent arriver à temps. Il ne tint probablement qu'à une plus prompte intervention que la ligne ne fût définitivement crevée sur un large front. Le 9 au soir, les chefs allemands, affolés, donnaient déjà loin du champ de bataille des ordres d'évacuation ; à Lille, l'émotion de l'ennemi ne put se dissimuler devant les habitants tremblant d'une joie mal dissimulée et à Douai commençait l'évacuation.

Mais les troupes d'assaut de Pétain — les réserves n'arrivant pas — restaient, ce soir du 9, hasardées. Il eût fallu qu'elles pussent foncer en avant. Faute d'être soutenues, elles ne le pouvaient sans folie et d'ailleurs étaient éreintées. Des contre-attaques allemandes se produisaient ; nos hommes les repoussaient avec peine ; elles devaient parfois se replier. Il y eut là des épisodes héroïques auxquels j'aimerais m'arrêter. Ils témoignaient une fois de plus de notre vaillance, mais l'effet de surprise foudroyante s'affaiblissait d'un arrêt nécessaire.

Quand, les 10 et 11 mai, l'attaque reprenait, nous enlevions bien Souchez et le reste de Neuville-Saint-Vaast, mais les 12, 13, 14 et 15, nous trouvions la ligne refermée. Le corps Pétain s'emparait encore de Carency et de la majeure partie d'Ablain-Saint-Nazaire, tandis que le corps Maistre conquérait tout le fameux plateau de Lorette et que le 20ᵉ dépassait Neuville. Mais ces progrès n'avaient plus l'allure rapide qu'il eût fallu. L'Allemand refermait en arrière les brèches faites à sa ligne.

Dès lors, continuée, interrompue, reprise, la bataille pouvait nous valoir encore quelques gains et infliger à l'ennemi de grandes pertes : elle ne pouvait plus remplir le but primitif qui était la rupture de la ligne ennemie. Nous ne la continuions guère après le 15 mai et ne la reprenions sur de nouveaux frais le 16 juin que pour soulager nos alliés russes. Mais les Anglais, après avoir

tenté de nous appuyer à gauche, restaient maintenant immobiles. Une fois de plus, la France payait pour le monde. Le 16 juin, on se rejetait à l'assaut de la crête de Vimy, le 33e étant maintenant commandé par Fayolle, mais avec l'intention formellement exprimée d'arrêter les frais si l'assaut ne donnait pas en quelques jours un résultat décisif. On ne désespérait pas de l'obtenir, car Joffre, dans l'espoir avoué de « forcer l'ennemi à accepter la bataille en rase campagne », alertait toutes les armées. Pendant huit jours on se battit encore; on conquit encore quelques points d'appui; ce fut tout. La rupture ne put être obtenue et, le 25, le front se stabilisait.

C'était une grosse déception. L'opération cependant n'avait pas été vaine — il s'en fallait. Outre la conquête de toute une position dominante d'où, le cas échéant, on pourrait s'élancer à l'offensive, on avait, huit semaines, fixé l'ennemi sur le front d'Occident, ainsi retardé de quelques semaines et par là, probablement, empêché la ruine de l'armée russe. D'autre part, en dépit de succès incomplets, les combattants d'Artois tiraient de leurs succès, à la vérité sans lendemain, de légitimes motifs d'orgueil et de confiance. Ils avaient enlevé des positions fortement défendues, fait près de 8 000 prisonniers, tenu en échec des forces allemandes qui, précipitées en ce coin du front, y avaient été fortement éprouvées. Et les fautes commises elles-mêmes servaient de leçons, à condition qu'on les aperçût : préparation d'artillerie plus intense encore, réduction plus savante des nids de mitrailleuses ennemis, maniement plus facile et intervention plus prompte des réserves, liaison plus étroite des corps, nécessité d'une discrétion plus grande permettant une surprise plus brusque encore, voilà les résolutions qu'on tirait de ce demi-échec. D'une façon plus générale, il paraissait qu'une seule attaque importante avait le tort d'attirer sur elle les forces ennemies de tous les

fronts, et le grand quartier déjà mettait à l'étude une attaque géminée qui, partant à la même heure et menaçant simultanément deux parties du front allemand, pourrait, grâce à des résultats tactiques plus importants, être le point de départ d'une grande manœuvre stratégique.

A la vérité, on avait, pendant la bataille d'Artois, attaqué un peu partout, sur la Somme, en Champagne, en Woëvre, au bois le Prêtre, en Alsace surtout, où on avait enlevé, avec Metzeral et Sondernach, le sommet de l'Helsenfirst, mais si, partout, on avait pu éprouver que la valeur du soldat français, loin de s'affaiblir, s'exaltait et se fortifiait, il fallait bien partout suspendre les attaques, pour ne pas user à des attaques locales des forces qui, avant la fin de l'automne, trouveraient à s'employer sur un champ de bataille important.



Ce champ de bataille paraissait dès lors devoir être la Champagne. Le 7 juillet, une conférence s'était tenue dans le cabinet du général Joffre à Chantilly où, pour la première fois, toutes les armées alliées étaient représentées, fait dont il faut souligner l'importance. Et aux représentants des armées britanniques, belges, serbes et russes, se joignait un représentant de l'armée italienne; car sur ces entrefaites nous avions acquis un nouvel allié. Le 24 mai, arrachant son pays aux intrigues que, depuis six mois, le prince de Bülow nouait à Rome avec les partisans du *Parecchio*, le ministère Salandra-Sonnino, après avoir dénoncé la Triple Alliance, avait déclaré la guerre à l'Autriche et, incontinent, adhéré au pacte de Londres. Immédiatement, les armées italiennes étaient entrées en campagne dans la double direction de Trente et de Trieste et si, au mois de juin, après des succès brillants, elles étaient arrêtées devant Rovereto et Trente,

d'une part, Gorizia, de l'autre, on pouvait penser que d'une vigoureuse poussée, l'armée du duc d'Aoste pourrait, à la fin de l'été, enlever la difficile position du Carso et tomber sur Trieste.

Cette intervention était surtout précieuse pour les Russes. Ceux-ci, après avoir paru, pendant tout l'hiver de 1914-1915, tenir tête aux Austro-Allemands, devant Varsovie et en direction de Cracovie, étaient maintenant en pleine retraite sur tous leurs fronts, sauf celui du Caucase. Battus sur la Dunajec le 1er mai, sur le San et le Dniester le 20, ils avaient dû, le 3 juin, évacuer Przemysl, puis Lemberg. Chose plus grave, battus sur la Vistule le 14 juillet, ils allaient être obligés d'abandonner Varsovie à l'Allemand et bientôt toute la Pologne à leurs adversaires, tandis que Hindenburg occuperait toute la Courlande. Les succès de l'Allemagne, à la vérité, s'arrêteraient là. Le grand-duc Nicolas, par d'opportuns sacrifices, sauvait les armées russes d'un encerclement menaçant et sa retraite s'arrêtait là. Suivant l'expression très heureuse de Victor Giraud (auquel je ne saurais trop vous renvoyer pour tous ces événements), la grande invasion allemande allait, à la fin de septembre, « se perdre dans les sables ».

Les Allemands, à la vérité, déjà, cherchaient d'autres victoires sur un autre front. Après avoir sauvé l'Autriche-Hongrie d'un péril extrême, ils se retournaient vers les Balkans où le Turc les appelait à cors et à cris. Celui-ci s'était, en février, senti très près d'être exécuté. L'échec de l'expédition anglo-française des Dardanelles, entreprise en février, et qui ne devait se clore qu'en décembre, paraissait cependant avéré en juillet. Mais cet échec était dû aux fautes de l'Entente plus qu'à la valeur des soldats d'Enver Pacha. Pour s'assurer les Balkans, Guillaume II et François-Joseph cherchaient d'autres appuis. Tandis qu'ils prenaient dans leurs insidieuses intrigues le pitoyable roi Constantin de Grèce et d'une neutralité

ambiguë l'entraînaient doucement à une sournoise alliance, ils exploitaient les rancunes recuites du roi Ferdinand de Bulgarie. Alors que le ministère britannique — toujours bulgarophile — se portait garant des bons sentiments de ce prince, ce personnage équivoque, après nous avoir joués de main de maître, s'allait allier aux empires de proie — parce qu'il était lui-même prince de proie ; et le 5 octobre 1915, il entrait dans la lice. Et les Serbes allaient se trouver soudain en face d'effroyables périls.

Ces événements étaient loin d'être révolus quand, en juillet, Joffre réunissait à Chantilly les représentants des armées alliées ; mais tous avaient le sentiment qu'il fallait que celles-ci, au lieu d'agir en ordre dispersé contre des ennemis qui, de jour en jour, se groupaient étroitement dans la main de fer de l'Allemagne, combinassent désormais leurs efforts et liassent leurs opérations.



La France, toujours généreuse, s'offrait la première à ouvrir le feu afin que, dès le milieu de septembre, l'Allemand, attaqué plus violemment que devant sur le front occidental, fût contraint de desserrer son étreinte en Russie.

Castelnau, qui de plus en plus s'imposait par ses hautes qualités de chef, allait être chargé d'une opération qui, sous sa main, grouperait cette fois deux armées : celle qui, depuis le début de la campagne, restait sous les ordres de cet admirable soldat, Langle de Cary, la 4e, et cette 2e armée que Castelnau venait de passer au chef dont, de mois en mois, l'éminence s'affirmait, le général Pétain. Ces deux armées attaqueraient en Champagne et, cependant, le général d'Urbal reprendrait en Artois l'offensive arrêtée en juin. Tandis que le groupe Castelnau — baptisé groupe d'armée du Centre — recevait dix corps d'armée, une artillerie était préparée tout l'été

qui, par le chiffre de ses batteries et l'importance de ses munitions, dépasserait tout ce qu'on avait pu jusque-là réunir. Tout l'été se passa aux préparatifs. Le maréchal French s'engageait à soutenir l'attaque d'Artois, appuyé lui-même à sa gauche par l'armée belge et le 30e corps français Hély d'Oissel occupant les Dunes. Les Italiens attaqueraient, ce pendant, à Gorizia.

La nation n'ignorait pas qu'un grand coup allait être porté. L'échec de l'offensive d'Artois et les défaites de nos alliés russes avaient un instant créé chez nous une atmosphère un peu lourde. Déjà les agents allemands, aidés par des trahisons qui déjà couvaient et ne devaient être démasquées que bien longtemps après, aidés aussi par d'inconscients complices, les incorrigibles pessimistes de l'arrière, se chargeaient d'alourdir encore cette atmosphère ; une parole autorisée allait dissiper ce nuage de gaz asphyxiant. Le président Poincaré continuait à jouer à l'Élysée son rôle de guide ferme et clairvoyant, entendant d'ailleurs que son action énergique et constante fût discrète. Visitant les armées, il regardait, s'informait et ne discourait pas ; car cet avocat si éminent s'était juré de ne jamais jouer « l'avocat aux armées ». Mais on le verra toujours — au moment où il jugeait la chose opportune et même nécessaire — élever la voix devant la nation. Le 14 juillet, à la cérémonie qui, aux Invalides, clôturait le transfert des cendres de Rouget de Lisle, il exprimait fortement, dans sa langue claire, nerveuse et nourrie, les sentiments vrais de la Nation : « Il n'est pas un seul de nos soldats, il n'est pas un seul citoyen, il n'est pas une seule femme de France qui ne comprenne clairement que tout l'avenir de notre race et non seulement son honneur, mais son existence même, sont suspendus aux lourdes minutes de cette guerre inexorable », et il concluait que « la victoire finale serait le prix de la force morale et de la persévérance ». La Nation, je le répète, parlait à l'Europe par sa bouche.

***

Tandis que, sur presque tout le front, les admirables régiments territoriaux relevaient momentanément les soldats de l'*active*, celle-ci reconstituait ses forces pour la grande attaque, tandis que M. Albert Thomas, placé à l'administration de nos munitions, poursuivait consciencieusement la tâche si magnifiquement entreprise par M. Millerand. Il fallait multiplier encore les usines, centupler la production : en une seule journée de la bataille d'Artois, on avait dépensé trois cent mille obus, presque autant que l'artillerie allemande pendant toute la guerre de 1870-1871 — et quels obus !

Le grand quartier, assuré de moyens insolites, préparait, ce pendant, son offensive. Elle se produirait entre Moronvillers et l'Aisne par les 2e et 4e armées, mais elle pourrait être éventuellement prolongée à droite par la 3e armée, à l'ouest de l'Argonne, à gauche, par la 5e armée entre Craonne et le massif de Brimont. Joffre écrivait à Castelnau : « Je compte sur vous pour que le moral des troupes sous vos ordres soit au niveau de la grandeur de la tâche. J'ai la conviction entière que vous saurez les conduire à la victoire. » Pendant les mois de juillet et d'août, une activité extrême se manifestait : tout semblait prévu. Il fallait se hâter : les nouvelles de Russie talonnaient notre action. Le 23, une proclamation du général en chef annonçait aux troupes que « derrière l'ouragan de fer et de feu déchaîné grâce au labeur des usines de France..., elles iraient à l'assaut toutes ensemble sur tout le front, en étroite union avec les armées de nos alliés ». « Allez-y de plein cœur, ajoutait-il, pour la délivrance du sol de la patrie, pour le triomphe du droit et de la liberté. »

La préparation d'artillerie commença le 22 ; le temps

semblait favorable, mais, dans la nuit du 24 au 25, il changea brusquement. Il plut abondamment et la question fut posée de savoir s'il n'y avait pas lieu de remettre l'attaque. Mais, si énormes que fussent les approvisionnements en munitions, le rendement des usines ne permettait pas de prolonger la préparation, et les nouvelles de Russie devenaient plus lancinantes. Vers 6 heures, le temps parut se remettre. L'ordre d'assaut fut donc maintenu pour 9 h. 15. Or, à cette heure même, la pluie se remit à tomber et ne s'arrêtera plus jusqu'au 29.

En dépit de ce temps détestable, les armées de Champagne semblèrent, en ce premier jour, irrésistibles. Sur un front de vingt-cinq kilomètres et une profondeur variant de un à quatre kilomètres, elles enlevaient des positions formidables avec plus de douze mille prisonniers, de nombreux canons et un énorme matériel : la Main de Massiges, Maisons-de-Champagne, la butte de Mesnil, la butte de Tahure, le trou Bricot, la ferme Navarin, l'Épine de Vedegrange, le « golfe » d'Auberive étaient enlevés ou abordés et on poussait derrière les corps assaillants les corps de réserve prêts à exploiter le succès.

Le 26, les succès se poursuivaient : la première position allemande était maintenant tout entière entre nos mains. Mais on se heurtait à la deuxième position, plus forte qu'on ne l'eût supposée, et des arrêts se produisirent. Sur un point cependant, sur le front Tahure route de Saint-Soupplet, il semble que cette position faiblit. On organise, le 27, une poussée et le 28, soudain un bataillon se jetant sur ce front à la *tranchée des Tantes*, brise la résistance et crève la deuxième position. Le 7e corps y est jeté par son chef pour élargir la brèche et, dans la nuit du 28 au 29, on y précipite toutes les unités disponibles.

Les Allemands — comme nous — crurent leur front décidément crevé. Des ordres furent expédiés pour l'évacuation de toute la région de Vouziers. Et il est probable

que la victoire tint à ces courtes heures. Mais on ne manie pas facilement des masses comme jadis, au temps de Napoléon, un régiment jeté dans une trouée. Les troupes tardèrent, s'engagèrent sans méthode, l'une après l'autre. Le 402e passa dans le trou, mais les troupes à sa droite et à sa gauche ne purent pousser à sa hauteur et le malheureux régiment fut, à l'aube du 29, cerné par les Allemands.

Et c'était fini, la brèche se refermait et l'occasion manquée qui eût changé peut-être le sort de la guerre.

Je ne m'attarderai pas à la bataille qui suivit du 29 septembre au 8 octobre. On prit encore quelques positions, mais ce ne pouvait plus être que bataille d'usure. A vrai dire, les Allemands s'y usaient, car ils perdaient dans cette mêlée plus de cent mille hommes. Ils semblaient démoralisés, notre artillerie leur paraissait « monstrueuse » : « Dans l'enfer, ce ne peut être plus terrible. »

En Artois, le scénario se développait à peu près de la même façon : préparation excellente, pluie décevante, enlèvement des premières lignes avec deux mille six cents prisonniers, tandis que les Anglais attaquant sur Loos et Hulluch emportaient ces bourgs avec deux mille neuf cents prisonniers, et, à un moment donné, fléchissement de la ligne ennemie qu'une lettre allemande nous révèle très précisément : « C'est un miracle que notre IVe corps ait empêché nos lignes d'être percées. Il a fallu faire appel aux réserves. » Les 8 et 9 octobre, réaction furieuse du prince Ruprecht de Bavière qui échoue devant Loos, laissant huit mille cadavres sur le champ de bataille, mais qui bloque notre avance.

Stratégiquement, la bataille était perdue. Moralement, elle était gagnée. « Le commandant en chef, écrivait Joffre aux armées, est fier de commander aux troupes les plus belles que la France ait jamais connues. » Cette parole était justifiée. De Champagne en Artois, il venait

de se dépenser derechef une vertu qui stupéfiait — nous en avons mille témoignages — l'ennemi, plusieurs heures éperdu. Il faudrait vous citer des traits : mais en citerais-je vingt, que je serais injuste, parce qu'il faudrait alors en citer cent. Le soldat en tirait une confiance extraordinaire en lui-même, les chefs une confiance grandissante dans le soldat. L'échec des offensives conjuguées affligeait le haut commandement et le décevait. Il ne le décourageait pas ; il s'en fallait. Il avait fallu ces essais d'offensive ; on y avait appris, si j'ose dire, la nouvelle guerre. Il s'en était si peu fallu qu'on ne réussît que l'on était encouragé à réentreprendre. De nouvelles leçons se tiraient qui porteraient leurs fruits.

Au soir même du jour où on arrêtait la double bataille, Joffre en concevait une autre ; et déjà il en apercevait le théâtre, qui serait la région de la Somme, et en fixait l'époque, qui serait la fin du printemps 1916. D'ici là, nos alliés britanniques, qui faisaient, pour grossir leurs armées, un effort magnifique, seraient en mesure, non plus de nous soutenir seulement avec quelques divisions, mais de prendre leur large part à la bataille.

L'Allemagne était maintenant arrêtée en Russie. Elle jetait, à la vérité, ses corps sur la Serbie, prise comme en un étau entre la vengeance de l'Autriche, la haine de la Bulgarie et la sourde trahison de la Grèce ; et les malheureux Serbes allaient être balayés en novembre et décembre. Mais l'offensive des empires centraux sur les Balkans n'était pas plus décisive que celle des Austro-Allemands ne l'avait été en Russie. Un ministre, qui eut là sa plus belle page, M. Aristide Briand, avait demandé qu'on jetât, dès le 5 octobre, des troupes à Salonique : l'opération avait été trop tardive pour que l'on pût secourir efficacement les Serbes ; mais, tout en entravant la trahison, près d'éclater, de Constantin, elle empêchait les vainqueurs des Serbes de parfaire leur victoire en s'inféodant les Balkans. Et M. Briand, deve-

nant président du Conseil, faisait triompher avec lui sa politique orientale. Galliéni prenait le portefeuille de la Guerre. L'opinion ne subissait aucune dépression. La victoire, pour tous, n'était qu'ajournée à quelques mois.

Tandis que le grand quartier préparait, par les conférences de Chantilly, l'action commune des armées alliées, les Russes, se déclarant prêts à reprendre au printemps l'offensive et les Anglais y aspirant, nos soldats rentraient dans leurs tranchées. Rassérénés par les permissions de l'été et de l'automne, par la perspective de celles de l'hiver, ils se résignaient à ce deuxième hiver, disant que ce serait sûrement le dernier. Nul ne doutait qu'instruits par les expériences de 1915, pourvus de munitions que mille usines maintenant fabriquaient, assurés de l'appui d'alliés dont les armées grossissaient formidablement ou se reconstituaient en de nouvelles conditions, nous ne pussions trouver au printemps de 1916 la décision qui nous ouvrirait définitivement le chemin de la victoire. 1915 avait permis, grâce à l'endurance, la patience, la vaillance de tous, d'en sonder les approches; 1916 forcerait l'entrée et conduirait au but.

L'Allemagne savait que, si elle nous laissait attaquer, elle serait perdue. Elle entendit prévenir et déconcerter l'attaque. Et ce sera le formidable assaut de Verdun. Nous arrivons à la péripétie tragique de cette guerre. Et après avoir admiré la constance sans défaillance de nos soldats en leurs tranchées, nous allons voir ces soldats dépasser les limites de la vertu humaine.

V

LA BATAILLE DE VERDUN

Au cours de l'interrogatoire que subissaient devant moi une dizaine de prisonniers faits dans les premières heures de la bataille de Verdun, l'un d'eux nous livra une proclamation du kronprinz. Il s'y lisait la phrase suivante, qui nous parut d'abord singulière : « Moi, Guillaume, vois la patrie allemande forcée de se jeter à l'offensive » — *gezwungen zur Offensive überzugehen.*

Vous savez ce qui « forçait » la patrie allemande à « se jeter à l'offensive » sur le front occidental.

Les deux grandes offensives tentées sur le front d'Orient — celle de Russie et celle des Balkans — en dépit d'écrasants succès, n'avaient pu cependant, ni l'une ni l'autre, aboutir à une décision. Par contre, l'état-major allemand n'ignorait pas qu'une offensive anglo-française se préparait sur le front de France, qui, de par les forces engagées, les ressources employées et l'expérience maintenant consommée des chefs, menaçait d'être tout autre chose que nos offensives de 1915 : il pouvait supposer que, déclanchée au printemps, elle se pourrait conjuguer avec une attaque des Italiens en direction de Trieste et un retour offensif des Russes sur la Pologne. L'Allemagne, par ailleurs, si elle s'exaltait des *communiqués* Wolf enflant encore les victoires en Orient de l' « incomparable armée », semblait cependant — je l'ai ailleurs démontré (1) — donner des signes

(1) Louis Madelin, *l'Aveu. La Bataille de Verdun et l'opinion allemande.* Plon, 1916.

d'impatience due aux premiers malaises de l'estomac.

Pour satisfaire les exigences de cette opinion mécontente, comme pour prévenir par un maître coup l'offensive menaçante des Alliés, il fallait, avant le printemps, attaquer le premier. C'est ainsi qu'on était « forcé » — *gezwungen* — à l'offensive.

L'attaque se ferait sur Verdun.

***

Pourquoi, maître du massif de l'Aisne, à vingt lieues de Paris, le haut commandement allemand allait-il attaquer si loin de notre capitale?

Trois ordres de raisons expliquent ce choix : raisons d'ordre stratégique, d'ordre tactique et d'ordre moral.

Le saillant de Verdun paraissait tout d'abord offrir le terrain propre à une belle manœuvre. Je me rappelle une lettre saisie en 1915 sur un des prisonniers que fit mon régiment et où un brave bourgeois allemand laissait percer l'espérance que Verdun serait un jour « le Sedan de la guerre mondiale ». C'était maintenant l'idée de l'état-major. Le saillant pouvait être attaqué sur trois faces et, du côté du nord, sur les deux rives du fleuve. Assaillis brusquement et violemment sur la rive droite, au nord-est de la place, les Français y porteraient sans doute des forces importantes ; elles y combattraient le fleuve à dos, et, si l'attaque se produisait à la mauvaise saison, un fleuve élargi par les inondations qui, en ces champs de Meuse, sont chroniques. Lorsque deux ou trois corps seraient ainsi engagés au delà du fleuve, une attaque, plus violente encore, serait, du nord vers le sud, déclanchée entre l'Argonne et le fleuve, *sur la rive gauche*. Si elle réussissait, les troupes françaises, hasardées bien au delà de la Meuse, seraient exposées à y être saisies ou tout au moins contraintes de repasser le fleuve, au prix de quelles pertes d'hommes et de matériel !

Sans doute pouvait-on prévoir que de grands renforts seraient jetés en avant de l'attaque, sur la rive gauche comme sur la rive droite. Mais les Allemands n'ignoraient pas que, du fait de l'occupation par leurs troupes, à Saint-Mihiel, de la voie de Lérouville à Verdun, leur adversaire ne disposait plus que d'une voie ferrée sérieuse, la ligne de Châlons à Verdun, et d'une seule voie de terre, la route départementale de Bar-le-Duc à Verdun. Or, la première étant, sur toute une partie de son parcours, sous le canon allemand, pouvait être rompue dès les premières heures ; et, quant à la seconde, elle ne pourrait, au sens de l'état-major allemand, suffire longtemps, surtout en cette mauvaise saison, au transport de nombreux corps d'armée et de leur matériel. Verdun était, de ce fait, virtuellement isolé ; les troupes qu'on aurait précipitées dans les premières heures dans cette nasse y seraient prises. Cent mille hommes pourraient y être capturés et, de ce coup, l'armée française déjà éprouvée ne se relèverait pas. Ce serait le « Sedan mondial » rêvé.

Les considérations tactiques fortifiaient les stratégiques.

La tactique allemande a toujours résidé en grande partie dans la surprise. Or, la région de Verdun — tout au moins par les premières heures de l'attaque brusquée — offrait de grands avantages. Les grands bois situés au nord et au nord-est du camp étaient aux mains des Allemands : bois de Septsarges, Consenvoye, Mangiennes, Spincourt et Hingry ; ces bois fourniraient un excellent écran sous le couvert duquel la concentration des troupes et l'établissement des batteries pouvaient s'opérer sans qu'aucune alarme fût donnée.

Ainsi n'était-il guère de partie du front qui se prêtât mieux tout à la fois à l'attaque brusquée et à une exploitation qui, peut-être, aboutirait aux plus magnifiques résultats.

De cette exploitation rapide, on attendait, avec un colossal coup de filet sur toute une armée française, à très brève échéance, *la chute de Verdun.* Et ici jouait le facteur moral.

Il faut se figurer — pour comprendre la pensée qui inspirait l'opération — ce que représentait, pour l'Allemagne, ce nom de Verdun. Verdun, ce n'était pas seulement, ainsi que s'exprimera Guillaume II dans l'ivresse des premiers succès, « la plus puissante forteresse du principal ennemi » ; Gabriel Hanotaux a écrit : « Verdun, depuis l'antique traité qui a partagé l'héritage des fils de Charlemagne, est le point autour duquel a pivoté toute l'histoire de la France et de la Germanie. » Les lettres et carnets que nous saisissions sur les prisonniers prouvent, d'une indubitable façon, le prestige singulier dont jouissait la ville. L'état-major allemand imaginait — alors à tort — que ce prestige était aussi éblouissant en France. N'avait-il pas suffi, en septembre 1792, que Verdun fût pris pour qu'il y eût à Paris un sanglant sursaut de guerre civile et de grands massacres? L'émotion populaire se traduirait-elle de façon moins tragique, que la prise de la ville, en 1916, aurait cependant de quoi démoraliser la nation, l'inciter à jeter bas ses chefs militaires et civils et — le mot est répété dans mille lettres — « l'amener promptement à conclure une paix séparée ».

Tout cela vous explique pourquoi, « forcé de se jeter à l'offensive », le général de Falkenhayn, sur les très vives instances du kronprinz, avait, dès la fin de l'automne de 1915, arrêté son choix sur la région fortifiée de Verdun.

***

De tout temps et bien avant la guerre, on avait admis que Verdun serait — si nous ne portions nous-mêmes nos forces contre Metz — l'objet d'une formidable attaque.

Nos ingénieurs, ne se fiant pas à ses murs, avaient organisé, après 1870, cette triple ceinture de forts qui, en 1914, enveloppait Verdun.

Adossé à l'Argonne, le *camp* est, de par la nature même, tourné comme un bouclier vers l'Allemagne. A 12 et 15 kilomètres en avant de la ville, une ligne de hautes collines, au nord et à l'est, constitue le front extérieur de la place. Celles du nord n'ont qu'une brèche — la Meuse — assez étroite. Variant de 250 à 310 mètres d'altitude, elles forment une chaîne dont le Mort-Homme, sorte de longue barrière rocheuse, flanqué de la *cote 304* à son ouest, constitue le massif principal ; après la trouée de la Meuse, elles se continuent par la côte de Talou et se relient, par le massif de Louvemont-Haudromont, au massif de Douaumont, haut de 388 mètres. C'est là que la défense se coude.

Avec cette hauteur de Douaumont, aujourd'hui célèbre dans le monde entier, commence en effet la barrière orientale : les Côtes de Meuse. On les appelle là-bas les *Hauts de Meuse* et, dans l'Histoire, *le Front de Meuse.* Et ces mots font si bien image qu'ils me dispensent d'y insister. C'est la vraie muraille, et chacun des défilés qui s'y insinuent constitue bien ce que les gens de la Révolution eussent appelé les « Thermopyles » de Verdun. Et ce seront, eneffet, de tragiques et glorieuses Thermopyles.

Le massif de Douaumont forme comme une espèce de cap, qui a, plus au sud, un digne pendant dans le massif de Vaux. Une riviérette, le ru de Vaux, a creusé entre les deux un défilé assez étroit dont le village occupe la tête. Ce ravin du Bazil que les eaux ont percé est la meilleure voie d'accès au plateau ; il s'y achemine entre les deux massifs ; et les ravins qui pénètrent l'un et l'autre massifs aboutissent à ce défilé dont vous saisissez dès lors l'importance.

Les Côtes de Meuse continuent, au sud du massif de

Vaux, à dessiner une suite de hauteurs, dont la plus célèbre est aujourd'hui la tragique colline des Éparges.

Ce demi-cercle de collines ne constitue cependant que le bord supérieur d'une cuvette ou plutôt de trois cuvettes aux bords de plus en plus abaissés.

Si on part de la ville cette fois, on rencontre en effet une première enceinte de collines assez basses, défense immédiate de la place dont les bastions sont du côté de l'est — le seul point où Verdun sera finalement approché — les hauteurs de Belleville et de Saint-Michel, puis une deuxième enceinte, qui, dans la partie nord et est du camp, est marquée par les bois Bourrus, les hauteurs de Marre et de Vacherauville sur la rive gauche, et, sur la rive droite, les côtes du Poivre, de Froideterre, de Belrupt et de Souville. Et c'est ce deuxième gradin qui achemine à ce gradin supérieur que je vous décrivais tout à l'heure.

N'imaginons pas, bien entendu, des cercles réguliers. Le sol a été travaillé par l'érosion, recouvert d'alluvions, hâché, entamé. Les croupes se heurtent, se croisent, se chevauchent. Et cet aspect tumultueux s'aggrave de nombreux bois, car le plateau n'est point dénudé.

Le paysage en acquiert une grande gravité. La Meuse elle-même est, dans cette région, un fleuve triste. Le sol est gris et poissé ; une glaise pâle empâte les lignes du paysage. Elle est redoutable ; tous ceux qui ont passé par Verdun en ont gardé le souvenir effarant : car, si la moindre pluie délaie cette glaise meusienne jusqu'à l'extrême, après quelques jours de sécheresse, elle s'effrite en poussière abondante. Le paysage en est encore attristé, mais ce n'est pas un « paysage » qu'on vient chercher à Verdun, c'est « un camp ». La nature semble rendre à dessein sévère un canton voué depuis dix siècles à être un champ de bataille.

Champ de bataille disputé en effet entre la Germanie

et la France depuis Charlemagne, Verdun était voué à le redevenir. L'invasion des Allemands par le nord n'avait fait qu'ajourner la bataille prévue. Car Verdun avait, en ces circonstances, affirmé l'éminence de son rôle. Nous avons vu qu'il avait été le solide pivot sur lequel s'était appuyée la retraite de nos armées, puis leur retour offensif. Et la ligne s'étant stabilisée, Verdun, resté la pierre d'angle de notre front, pouvait être, tant qu'il serait entre nos mains, une pierre d'achoppement pour toute grande manœuvre allemande en France. Le kronprinz regrettait de n'avoir pas su mettre, en septembre 1914, la main sur la ville ; il savait qu'on le lui reprochait amèrement. Il espérait réparer cette faute et prendre sa revanche. La bataille sortait de cette situation.

***

J'ai dit que l'un des facteurs tactiques résidait pour les Allemands dans la surprise. Il fallait, avant toutes choses, nous abuser. Des attaques, plus ou moins feintes, attirant notre attention sur divers points du front, d'octobre 1915 à janvier 1916, les préparatifs se faisaient, avec de grandes précautions de secret, en face de Verdun. Connaissant le caractère précaire de nos voies, l'Allemand avait multiplié les siennes de façon que les troupes, concentrées au nord-est de la région de Verdun, pussent être promptement portées en avant et jusqu'à 500 mètres de leur ligne de départ pour l'assaut. Ces troupes devaient être telles, qu'au 1er février, l'armée assaillante compterait 17 à 19 divisions, 270 000 hommes environ. En outre, des réserves étaient groupées, de la Belgique à l'Alsace, derrière le front d'Occident, qui toutes seront engagées ; car plus de 300 000 hommes viendront à la rescousse avant mai.

Les troupes attaqueraient avec fureur, car on surexcitait depuis des semaines le moral : « Mes amis, dira le

kronprinz, haranguant lui-même ses troupes, il nous faut prendre Verdun. Il faut qu'à la fin de février, tout soit terminé. L'empereur alors viendra passer une *Festparade* sur la place d'armes de Verdun et *la paix sera signée.* » C'était le résumé de ce qui, depuis quinze jours, était répété aux hommes. Tous les déserteurs diront que nul ne doutait que l'attaque serait foudroyante, écrasante, promptement couronnée de succès et contraindrait la France à la paix séparée. A cette perspective, les âmes s'emplissaient d'une furieuse frénésie.

En face de cette armée formidable et formidablement excitée, le général Herr, commandant la région fortifiée, disposait de forces médiocres et de moyens inférieurs. Il ne possédait que sept divisions au maximum — une centaine de mille hommes à peine — pour un front de 60 kilomètres.

Ces troupes auraient à soutenir l'assaut sur des positions incomplètes, — non qu'il faille attacher la moindre créance (qu'on en croie un témoin alors dans le camp de Verdun depuis dix-huit mois) à l'absurde légende qui eut alors cours, représentant la défense comme n'ayant été assurée, ainsi qu'on le dira en mars devant moi, « ni par une tranchée, ni par un réseau ». La première position était, au contraire, bien constituée ; mais il est certain que la deuxième était à peine ébauchée ; depuis des mois, le général Herr ne disposait que d'un très petit nombre de travailleurs ; il en réclamait à cors et à cris, ainsi que des renforts en hommes et en moyens.

Son inquiétude se justifiait des indices que, après le 15 décembre, il relevait sur son front. Les prisonniers faits révélaient l'établissement de nombreuse batteries et de très grosses pièces, l'afflux de nouvelles troupes, les propos significatifs qui couraient.

Le 16 janvier, le général Herr adressait au grand quartier une lettre qui faisait part de ses craintes et réclamait un supplément de troupes et de moyens.

Le grand quartier avait le droit d'être assez perplexe. Il préparait alors la grande offensive de printemps et entendait n'en être pas, à la légère, distrait. Il n'était pas cependant disposé à pratiquer vis-à-vis des menaces allemandes signalées la politique de l'autruche. Mais des indices, tout pareils à ceux que dénonçait le général Herr, lui étaient, dit-on, signalés sur le front de Champagne. Il était donc tenu à agir avec circonspection. A toute aventure, il maintenait dans les environs de Bar-le-Duc le 7e corps disponible, qui, ainsi, pourrait être — suivant que la menace s'accentuerait au nord de Châlons ou devant Verdun — transporté vers l'une ou l'autre région. Quand, le 10 février, des renseignements de source sûre furent venus corroborer ceux qui étaient partis du camp de Verdun, il poussait aussitôt dans la région le 7e corps. On renforçait hâtivement l'aviation de Verdun ; on y envoyait précipitamment des éléments d'artillerie lourde. Enfin on pressait l'embarquement pour Bar-le-Duc du 20e corps et de la 68e division alors en Lorraine.

De son côté, le général Herr, dont il faut grandement louer l'active prévoyance, organisait depuis des semaines le transport éventuel de grosses masses de la région de Bar-le-Duc dans celle de Verdun. Il avait fait, depuis longtemps, renforcer la route de Bar à Verdun et un petit chemin de fer à voie étroite qui, de Bar-le-Duc, courait à Verdun par la vallée de l'Aire. Et, d'accord avec la direction des transports automobiles du grand quartier, il avait organisé à Bar-le-Duc même cette commission régulatrice automobile, qui assurerait, dans les transports par camion, l'ordre d'où pouvait sortir le salut. Et déjà cette fameuse « chaîne sans fin » qui allait s'enrouler au sud de Bar comme au sud de Verdun, était prête à fonctionner, quand soudain la formidable canonnade allemande éclata sur le front de Verdun.



Elle nous surprenait dans cette hâtive préparation. C'est donc l'angoisse au cœur que, depuis huit jours, nous l'attendions. Le temps effroyable depuis quinze jours avait, pour notre fortune, retardé l'assaut. Mais, le 20 au soir, le ciel se découvrit. Nous ne doutions point de la conséquence qu'allait avoir ce changement de vent.

A l'aube du 21, nous vîmes qu'il gelait et nous n'étions pas debout depuis une heure, que de formidables détonations ébranlaient l'atmosphère. Verdun — à une lieue au nord de notre quartier général de Dugny — recevait, comme entrée de jeu, les obus de 380 dont le premier éventra l'ancien évêché. En même temps, se percevait nettement un roulement continu, sourd, sinistre, au nord, à l'est, au sud-est : c'était le fameux *trommelfeuer* de Verdun qui commençait — pour dix mois. Sur ce grondement, toutes les quatre ou cinq minutes, les violentes détonations, venant de la ville proche, tranchaient. Puis, soudain, à notre sud, on entendit de nouveaux éclatements formidables ; l'ennemi bombardait les ponts de la Meuse. Enfin, à notre ouest, la ligne de Verdun à Châlons était l'objet d'un autre bombardement qui, après une heure, aboutissait à sa formelle rupture. A midi, on apprit que nos tranchées du front nord-est étaient déjà bouleversées, les bois du nord — sur la rive droite — hachés et les abris défoncés. On disait les bois d'Haumont, des Caures et de Ville déjà intenables.

La canonnade continuait : c'était la « trombe massive » dont parle une étude semi-officielle fort remarquable. « Les observateurs par avions, qui avaient pour mission de repérer les batteries allemandes, y lit-on, durent renoncer à pointer sur leurs cartes les batteries qu'ils voyaient en action. « On ne peut les repérer toutes, ont-

ils déclaré, c'est un feu d'artifice. » Les bois... paraissent souffler de la flamme sans interruption. »

Soudain, à 4 heures du soir, tout se tut; l'Allemand, tenant nos lignes pour écrasées et leurs défenseurs avec elles, partait à l'assaut. « Vous occuperez les positions canonnées l'arme sur l'épaule », avait-on dit à l'infanterie. Celle-ci allait cependant, deux jours durant, avec une sorte d'épouvante dans la victoire, voir se lever de cette terre retournée, de ces sillons ensanglantés, des spectres, l'œil désorbité, le poil hérissé, bleuis par le froid, sanglants, terreux, terribles. Le corps du général Chrétien, les divisions Bapst et Boulangé, condamnées à la mort, entendaient faire payer cher leur vie à l'ennemi.

Ces malheureux tinrent si bien sous la première ruée que, du bois d'Haumont qu'occupait le 165e au bois de Caures que défendait le colonel Driant avec deux bataillons de chasseurs, à l'Herbebois que tenait le 164e, ils brisèrent les premiers assauts.

Trois formidables vagues roulaient cependant sur eux, la première d'*exploration*, déployée en tirailleurs avec pionniers et grenadiers, la deuxième d'*occupation*, dense et pleine, la troisième d'*appui* avec les mitrailleuses et les canons de tranchée. Et derrière, une deuxième masse d'attaque viendrait franchir la ligne conquise pour s'insinuer, s'infiltrer, tourner les îlots de résistance. C'était bien l'Océan déchaîné, mais c'était un flot de feu, car la première vague était garnie de *flammenwerfer*.

Elle fut cependant arrêtée quelques heures et ce fut miracle. Lorsque, à la fin de la soirée, elle eut submergé le bois d'Haumont, c'est que le 165e n'existait plus ; et dans le bois des Caures, Driant, tenant tête, ne reculait que pour se reporter en avant, reprenant les tranchées perdues. Dans l'Herbebois, le 164e, à moitié enseveli dans ses abris, surgissait des décombres comme un mort qui ressuscite et, inondé de flammes, tenait encore bon dans la nuit. Dans la main du général Bapst, la 72e division

dépassait en valeur tout ce qu'on en avait attendu.

La perte du bois d'Haumont suffisait cependant à créer la trouée : l'Allemand poussa vers Haumont et, dès lors, Brabant à sa droite et les bois à sa gauche étaient menacés d'être tournés.

La résistance s'y accentuait. Mais l'artillerie ennemie créait derrière elle ce que le rapport du général Chrétien appelle avec raison une « zone de mort ». Pas moyen de secourir ces malheureux. Le 22, le bois des Caures, attaqué sur ses flancs, écrasé de nouveau, devenu inextricable, résista encore : les chasseurs de Driant s'y firent massacrer avec leur admirable chef.

Plus à l'est, les défenseurs de l'Herbebois se battaient encore dans un enfer de flammes et le bois de Ville tenait. Les Allemands, canalisés par cette résistance, se jetaient sur Haumont : ils l'avaient écrasé et quand ils y parurent, ils reçurent cependant encore des coups de fusil ; on eût dit que les morts du 362e se redressaient pour tirer. Mais Haumont occupé, notre ligne se devait replier sur Samogneux, plus au sud, déjà menacé.

La journée du 23 ne fut pas moins néfaste. Tandis qu'on devait abandonner Brabant, l'Herbebois, plus à l'est, était tourné par la prise du bois de la Wavrille, dont la garnison écrasée, après s'être défendue à outrance, râlait sous les arbres brisés. Et le soir, Samogneux, accablé sous les obus, ne pouvait tenir que quelques heures. Mais Samogneux occupé, c'était Verdun directement menacé ; quatre compagnies s'y défendirent dans les flammes. Tandis que, de Souville, son poste de commandement, le général Chrétien, actionné par le général Herr, essayait de combler les brèches, d'aveugler les voies, d'étayer les débris de son corps battu par le flot, ce sublime 30e corps, sur toute la ligne, mourait, mais ne se rendait pas.

Le grand quartier, cependant, précipitait vers la région de Verdun les corps d'armée. Le 7e, déjà en position sur la rive gauche, servait par son canon la résistance déses-

pérée du 30e. Le 20e, de Bar-le-Duc, courait en camions sur Verdun. Et déjà le 1er corps était dirigé sur la région. Car il fallait qu'avant quatre jours, les troupes de Guillaumat fussent en ligne après celles de Balfourier. Le 21e corps (Maistre) allait être à son tour alerté.

Il fallait toutefois que le corps Chrétien tînt encore quelques heures : Balfourier ne serait pas à Souville avant le 24 au soir. Or, l'ennemi, maître de Samogneux, poussait sur Champneuville plus au sud. Dans sa hâte, il avançait un peu vite et prêtait le flanc droit à l'artillerie de Bazelaire établie sur la rive gauche. Elle l'arrêta net et déjà des troupes fraîches relevaient, de ce côté, les débris de la 72e division. Mais, plus à droite, l'Allemand, repoussant nos contre-attaques sur la Wavrille, nous rejetait sur Beaumont et le bois des Fosses, s'insinuait dans le bois de Chaume, dans le petit bois des Caurières, menaçait d'encerclement Louvemont et la côte du Poivre à sa droite, faisait tomber Ornes, à sa gauche, et, par le bois des Caurières — chose très grave — s'ouvrait subitement une voie vers le village et le fort de Douaumont. Le général Chrétien serait-il secouru à temps? Il le fut.

Les troupes du 20e corps arrivaient, mais littéralement paralysées par le froid, gelées par une course folle en camions dans l'air glacé. Il fallait cependant qu'elles entrassent immédiatement en ligne. Les troupes se jetèrent en avant. Déjà, notre deuxième ligne de défense se démantelait : de Champneuville à Douaumont, elle était pénétrée. Et on avait dû évacuer la Woëvre.

Les troupes de renfort arrivaient en hâte ; mais elles ne connaissaient rien du terrain ; il fallait un jour au moins pour qu'elles s'y installassent et y tinssent. La journée du 25 devait donc être la plus critique. La côte de Talou à notre gauche, Louvemont au centre, Douaumont à droite étaient menacés. Un colonel, celui du 95e, s'était établi, à la vérité, dans le village de Douaumont,

déclarant : « Je n'abandonnerai pas Douaumont », et allait tenir parole. Mais à sentir l'ennemi à ce point avancé sur son flanc droit, le général, défendant maintenant les côtes de Talou et du Poivre, se crut autorisé à se replier, et tandis qu'était ainsi abandonnée une position couvrant presque immédiatement Verdun, le fort de Douaumont tombait par surprise entre les mains d'un parti ennemi déguisé en zouaves.

C'était, à la vérité, un incident tout à fait lamentable, mais c'était le dernier. Car la série à la noire allait être close. A l'heure même où, après la côte de Louvemont, au nord immédiat de Verdun, le fort de Douaumont, au nord-est, tombait, la bataille, qui depuis cinq jours semblait s'acheminer au désastre, allait prendre une tout autre tournure. Les renforts affluant rapidement, le 1er corps après le 20e, le 21e après le 1er, le commandement de la nouvelle armée de Verdun était remis, d'autre part, à l'un de nos meilleurs chefs, Pétain. Et la fortune allait prendre une face nouvelle.



Dans la soirée du 25 au 26, notre état-major d'armée avait transporté son grand quartier de Dugny à Souilly. C'est là que, dans la journée du 26, nous vîmes arriver le général de Castelnau. Il était envoyé pour raffermir tout à la fois la bataille et les cœurs. Et il annonçait l'arrivée du général Pétain.

Le commandant de la 2e armée était, depuis deux mois, retiré du front avec son état-major, préparant l'offensive de printemps. Tout le monde aujourd'hui connaît l'homme : ce colonel de 1914 s'était, dès les premières heures de guerre, affirmé grand chef ; cet ancien professeur d'infanterie à l'École de guerre avait apporté, dans ses divers commandements, cet esprit clair, froid, un peu ironique, ce bon sens qui, depuis longtemps, a rejeté au second

plan, en ce cerveau organisé, l'imagination, cette pénétration acérée qui donne à son regard une expression parfois insoutenable.

En ces heures où il fallait tout réorganiser, il était l'homme désigné. Mais c'est grand mérite à Joffre et à Castelnau de l'avoir estimé tel. Le 25 février, il avait été mandé au grand quartier et investi de la mission de sauver Verdun. Il avait accepté sans qu'un muscle de sa figure tressaillît.

Tandis qu'il se préparait à partir, Castelnau avait couru à Verdun. Il s'était fait précéder du fameux télégramme qui devait arrêter tout repli : « ... La défense de la Meuse se fait sur la rive droite, il ne peut être question que d'arrêter l'ennemi à tout prix sur cette rive. »

Il vit le général Herr, que cette ingrate bataille épuisait, vit les chefs de corps, rasséréna par sa sérénité, lia par ses instructions la bataille du jour à celle du lendemain, prépara les voies du nouveau commandement. Le soir du 26, j'eus la bonne fortune d'entretenir le général de Castelnau à Souilly : j'admirai ce beau calme qui est le fait, autant que d'une âme ferme, d'une conscience toujours nette et d'un cœur sans effroi; dans le cours de notre entretien, il me dit : « Verdun ne sera pas pris et je peux même vous dire pourquoi : *c'est qu'il ne faut pas que Verdun soit pris.* »

Le lendemain matin, je croisai, dans l'escalier qui menait au premier étage de la mairie de Souilly, un homme grand, pâle, les yeux bleus très clairs sous la paupière tombante, la bouche ferme sous la moustache, dont le vermeil blanchissait, la taille droite et jeune sous la capote bleue. « Le nouveau patron ! » disaient les plantons. Il restera notre « patron », Pétain, celui qui dit : « *On les aura* » — et qui les eut.

Il pénétra dans la grande salle, serra la main à quelques officiers de son état-major, marcha droit à la grande carte assemblée sur son panneau, prit un fusain et

traça des secteurs avec autant de calme que s'il croquait un paysage par une sereine matinée. Tout commençait à être confusion sur le champ de bataille : il fallait, pour que l'ordre se rétablît, que se fît une délimitation des responsabilités, par conséquent des zones d'action : « Ici Bazelaire. Ici Guillaumat. Ici Balfourier. Ici Duchesne. » Et il dicta l'ordre 1, où il définissait le rôle de son armée : « Enrayer à tout prix l'effort que prononce l'ennemi sur le front de Verdun. Toute parcelle de terrain qui serait arrachée par l'ennemi donnera lieu à une contre-attaque immédiate. » Jamais l'expression : « Prendre en main une bataille », ne me parut plus juste.

La bataille, sous cette main, s'ordonnait. Pour que l'on recueillît les bénéfices de ce geste, il fallait que, deux ou trois jours encore, on se cramponnât au sol si âprement disputé. On s'y cramponnait. Dès le 26, sans rien savoir du changement de commandement, d'une seule voix, les défenseurs disaient comme le général : « En voilà assez ! » Quand l'ennemi, maître du fort de Douaumont, voulut pousser plus loin et enlever le village, il se heurta à une résistance formelle. Elle dura huit jours — ce qui est miracle. Dix fois rejeté, l'Allemand s'enrageait à cette lutte meurtrière ; le 6 mars, il écrasa le village de ses obus, mais quand, l'ayant enfin occupé, il voulut en déboucher, il fut derechef arrêté net et, pour de bien longues semaines, fixé sur place. La trouée était fermée de ce côté. A notre droite, il était de même arrêté au bas des pentes des Côtes et, à notre gauche, la situation se raffermissait sur celles du Poivre et de Talou. L'ennemi, en ce début de mars, parut provisoirement arrêté.

Ce n'était pas le seul bénéfice d'une résistance surhumaine qui, depuis le 21 février, l'avait éreinté et saigné : de ces combats, qui maintenant commençaient à être connus, jaillissait le sentiment très net d'une victoire morale. Je voyais, du fait de ma mission spéciale, tous les

jours, les soldats sortant de la fournaise, et j'avais l'impression que, dès ce jour, le poilu avait conscience d'avoir, même en reculant, mais après d'âpres luttes, « arrêté le Boche ». L'orgueil qu'il en éprouvait créait chez lui une mentalité qui, de l'armée de Verdun, gagnait la nation, et, par un phénomène intéressant, se fortifiait chez le poilu de l'admiration du pays. Dès le milieu de mars, le *Soldat de Verdun* existe, qui se considère comme soldat d'élection. Sa vertu recevait de son prestige même un magnifique stimulant. Elle ne devait que grandir. Il arrivera un temps où je relèverai à plusieurs reprises dans des lettres de soldat « montant à Verdun » : « Après les camarades, c'était bien notre tour. » En mars 1916, ils se contentaient d'écrire que, malgré tous ses efforts, « le Boche » ne prendrait pas Verdun et, suivant une expression que je relève en cent lettres entre mille, « qu'il a trouvé le *bec de gaz* » et « pris une bonne *purge* ». Alors que l'on reculait, qu'on allait reculer encore, les hommes ne disaient pas : « On les aura ! » mais déjà : « On les a ! »

Il fallait connaître, dès l'abord, cette mentalité pour comprendre la seconde phase de la bataille de Verdun et s'expliquer cette singulière victoire qui consistait à n'être pas vaincu. Mais ce moral « merveilleux » des troupes eût été vain, s'il n'avait été sagement employé. Or, Pétain et son remarquable état-major, le colonel de Barescut en tête, s'étaient mis au travail sans perdre une heure. Je peux dire que j'ai vu là un état-major parfait en action ; sous la main sèche et nerveuse de Barescut, les services de l'armée rendaient au maximum pour les desseins de Pétain.

La route était le grand souci, cette route qui restait, pour de longues semaines, la seule artère sérieuse. Malgré le temps effroyable, gel et dégel, il fallait qu'elle tînt, ne craquât point sous la double file de près de 9 000 voitures automobiles circulant par jour, dont les 3 900 camions lourds transportant les troupes. Il fallait tout à la fois

soumettre cette route à une police étroite et, sous les roues même des voitures, à une incessante réfection. Ce fut le gros souci. La route tint. Des mois et des mois, les camions roulèrent sur cette chaussée qui, suivant l'expression d'un chef, « gagna la bataille », cette route que Maurice Barrès le premier baptisa la *Voie Sacrée* et qui restera en effet à travers les âges la Voie Sacrée.

Mais Pétain avait dit : « Il nous faut une voie ferrée ». Dès les premières semaines, elle sortait de terre entre la région de Revigny et celle de Verdun.

Tout sortait d'ailleurs de terre : services des eaux, des bois, des routes, confiés à de grands spécialistes, entre autres le célèbre ingénieur Bunau-Varilla, transformaient le camp. Il faut se figurer Pétain non comme un paladin criant : « Dieu le veut », mais comme un grand proconsul romain, ayant, au moins autant que le souci des combats, celui des chaussées. Si, en mars, on eût interrogé le général commandant l'armée de Verdun sur ses soucis, il eût assurément répondu : « Les Routes. » Et ce souci s'était traduit en gestes. La bataille de Verdun se gagnait tout à la fois par la vertu surhumaine des hommes et la claire intelligence des chefs.

Sur ces routes, les corps d'armée se succédaient. Pour qu'en mars Verdun tînt, il fallait alimenter la bataille : on y précipitait, après le 20e corps, le 1er, le 21e, puis les groupements organisés sur la ceinture de défense, sous des chefs qui s'appelleront Bazelaire, Balfourier, Guillaumat, Maistre, Curé, Berthelot, Lebrun, Nolet, Delétoile, Halluin, Barret, Alby, Maud'huy, Nivelle, Mangin ; on les alimentera sans cesse de divisions nouvelles. Soixante-cinq y passeront, soit près d'un million d'hommes, avant le 1er juillet. Grâce à cet afflux incessant d'hommes, Pétain pourra tenir, mais grâce aussi à la coopération étroite de toutes les bonnes volontés. Ce qu'il y aura d'admirable en cette affaire de Verdun, c'est la parfaite subordination du bras qui exécute à la pensée

qui ordonne. Le général pourra dire dès le 15 mars au président Poincaré en plein *rapport* de Souilly : « La victoire viendra de ce que chacun fait dans sa partie toute sa besogne. »

***

Les Allemands, n'ayant pu foncer sur Verdun entre la Meuse et Vaux, restaient là en une sorte de poche dont Douaumont marquait le fond. Leurs positions immédiates de la rive droite étaient presque intenables si notre artillerie de la rive gauche continuait à canonner leur flanc droit, et leur situation sur le massif de Douaumont, d'autre part, était précaire, s'ils ne s'assuraient sur leur flanc gauche le massif de Vaux. Il leur fallait abandonner la bataille de front, d'ailleurs enrayée, pour reporter tous leurs efforts sur les deux ailes.

Le 4 mars, on avait lu, sur le front des troupes allemandes, un ordre du jour du kronprinz parlant de « repartir pour de nouveaux combats », car il fallait à toute force prendre « Verdun, cœur de la France ».

On attaquerait d'abord sur la rive gauche. Cette attaque se déclancha le 6, sur toute la région du Mort-Homme. Après d'âpres combats, les Allemands en abordèrent les pentes en masse. On les attendait : tandis que notre artillerie, par un formidable tir de barrage et même d'*encagement*, les isolait, leurs bataillons d'assaut furent en partie détruits par nos mitrailleuses et rejetés en lambeaux sur le bois des Corbeaux. Nous réagîmes violemment : le bois des Corbeaux, perdu le 7, repris, reperdu, fut pendant trois jours disputé. Mais l'ennemi y avait fait de telles pertes qu'il s'arrêta. Le Mort-Homme nous restait : la barrière était démantelée, mais n'était pas rompue.

Sur la rive droite, le combat se livrait à l'entrée du défilé de Vaux. Il faut le tenir avant que d'attaquer le massif. Ce défilé assez étroit est une des po-

ternes du camp. Les ravins, qui permettent d'escalader le massif au sud, celui de Douaumont au nord, et, à l'ouest, le plateau de Souville-Fleury, je le disais tout à l'heure, y aboutissent. Les Allemands, après quatre jours d'une lutte fabuleuse, corps-à-corps de toutes les heures où littéralement le sang coula à flots, avaient conquis à peine la moitié du village qui n'est que la tête du long défilé : et le 11 mars, l'ennemi s'affaissa. La poterne était ébranlée, fendue, les gonds craquaient, mais le Français, arc-bouté là contre, la maintenait fermée. Et les deux assauts aux pentes du Mort-Homme et au défilé de Vaux se traduisaient par de telles pertes pour l'ennemi, qu'il parut plusieurs jours hors de souffle. Le 10 mars, s'élevait la voix grave de Joffre : « Soldats de Verdun, disait-il, ...le pays a les yeux sur vous, vous serez de ceux dont on dira : « *Ils ont barré aux Allemands la route de* « *Verdun.* »

On pouvait bien penser que l'Allemand ne se résignerait pas à ce double échec. Il avait beaucoup perdu de sang, il en voulait pour son argent. Il allait lancer de nouvelles forces du 17 mars au 11 avril, et sur le tragique défilé de Vaux et sur le fameux Mort-Homme.

Ce fut, le 17, sur le défilé une ruée redoutable. Le village de Vaux fut submergé par l'attaque forcenée ; les Français revinrent et par une furieuse contre-attaque le reprirent ; ils y trouvèrent des monceaux de cadavres allemands, et l'ennemi de nouveau se terra du 22 au 30. Le 30, un nouvel assaut, plus formidable encore, fut donné. Ce ne fut cependant qu'au troisième assaut, le 31, que, disputé pierre par pierre, le village fut enlevé, mais le défilé n'était qu'ouvert et non forcé : nous tenions l'étang situé à l'ouest et derrière lequel aboutissaient les ravins que j'ai dits. Les Thermopyles restaient fermés.

Au Mort-Homme, depuis le 12 mars, l'Allemand attaquait de front et, repoussé, essayait de tourner la posi-

tion, à l'est, en assaillant Cumières, et, à l'ouest, en se jetant sur les bois de Malancourt et Avocourt. Quinze jours, il s'acharna avec des forces énormes. Rejeté sans cesse des pentes du Mort-Homme, il parvient à enlever le bois d'Avocourt, ce qui le porte vers la fameuse *cote 304*, au sud-ouest du Mort-Homme. Le Mort-Homme est donc découvert sur notre gauche. Le 9 avril, l'ennemi tente un assaut général sur toutes les positions de la rive gauche, d'Avocourt à Cumières : onze régiments s'y ruent. Ce sont d'affreux combats. Nos hommes s'acharnent à défendre ce que l'ennemi s'acharne à enlever. A un moment, sur le Mort-Homme, le 8e chasseurs semble encerclé. Le capitaine de Surian qui le commande, blessé grièvement, envoie à la brigade cet admirable message : « Le moral des hommes, qui sentent pourtant la gravité de la situation, reste bon. Ils sont résolus à tenir jusqu'à la mort. » Ils tinrent et le Mort-Homme nous resta ce jour-là. Attaqué plus furieusement le surlendemain, il fut un instant submergé ; nous perdîmes un des deux sommets du massif, la cote 295, mais notre artillerie en interdisait l'occupation par l'ennemi. Et, Cumières, à notre droite, ayant résisté à dix attaques, nous reprenions çà et là du terrain perdu, tandis que l'ennemi, partout contenu, comme sur la rive droite, s'affaissait.

Pétain était resté plein de sang-froid : son esprit s'affectait peu des échecs passagers, le lendemain réparés. Aux preuves de surhumaine valeur que donnaient les troupes, il sentait grandir et se confirmer sa propre foi. Il rassurait le grand quartier, demandait « qu'on ne se laissât pas impressionner par quelques reculs partiels ». Et, se tournant vers les troupes, il lançait, le 10 avril, son fameux ordre du jour : « Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. *Courage! On les aura!* » Le mot retentit à travers le champ de bataille parce qu'il exprimait le sentiment de tous. Toutes les lettres

de combattants sont remplies de cette phrase : « Ils ne passeront pas. » On était sûr de « les avoir ».

On les *aurait*, car déjà nos troupes montraient beaucoup plus que l'esprit de résistance : l'esprit d'agression. Les chefs aspiraient à la contre-offensive. Sur la rive gauche, Berthelot n'avait cessé de la prôner. Sur la rive droite, un jeune chef, Nivelle, à la tête du 3e corps, y excitait ses troupes, pleines d'allant.

Les troupes allemandes étaient, au contraire, démoralisées par une résistance si peu prévue.

Cette démoralisation augmenta quand, du Mort-Homme aux environs de Douaumont, Berthelot et Nivelle reprenaient, avec une allure agressive, des positions perdues. On râflait des prisonniers ; ils nous révélaient des pertes telles, que l'Allemagne était contrainte de relever chaque jour les troupes éreintées, et dans cette fournaise de Verdun engouffrait désespérément ses réserves qui, immédiatement, y étaient consumées.

Soixante-dix jours avaient passé depuis que l'attaque sur Verdun s'était déclanchée. L'ennemi piétinait dans le sang à l'entrée du défilé de Vaux, sur les pentes du Mort-Homme. Le 1er avril, l'empereur Guillaume lui-même avait crié devant le front du XVIIIe corps : « La décision de la guerre de 1870 a eu lieu à Paris. La guerre actuelle doit se terminer à Verdun. La victoire de Verdun sera une victoire essentielle (*Wessentlicher Sieg*). » Or, un mois après, Pétain, quittant le commandement de la 2e armée, avait le droit de dire à ses troupes : « Un coup formidable a été porté à la puissance allemande. » En fait, Verdun, épuisant notre ennemi, jouait dans la guerre un rôle inattendu. La bataille de la Meuse éreintait l'armée allemande. Et, derrière le bouclier que Pétain avait tenu d'une main si ferme en avant du pays, Joffre continuait à aiguiser lentement le fer que, dans les premiers jours de l'été, il comptait engager au *défaut* de l'adversaire.

Pétain — appelé au commandement du groupe des

armées du centre dont relevait l'armée de Verdun — passait le bouclier à Nivelle, qui songeait à faire mieux : à engager lui aussi le fer.

***

C'était un autre grand chef que Robert Nivelle et qui, depuis un mois, se révélait sur la rive droite. « Dans l'exécution de l'attaque, on n'est jamais trop audacieux. Avec de l'audace, rien d'impossible », avait-il dit à ses troupes. Et, en une circonstance : « Que tous, avant de partir, aient jeté leurs cœurs par-dessus la tranchée ennemie. » Jamais trop d'audace, — oui, — mais il avait ajouté : « J'aimerais mieux ne rien faire que d'engager une opération qui serait mal préparée. »

Nous le connaissions et l'admirions : la carrure solide, la figure un peu pâle et grave, l'œil légèrement voilé, il paraissait, physiquement, plus un réfléchi qu'un audacieux. Mais, depuis qu'en 1914 les canons du colonel Nivelle, audacieusement portés en avant, avaient ouvert la route de Mulhouse et, un mois après, couvert, dans les champs de l'Ourcq, l'armée Maunoury, tous ceux qui l'avaient approché lui savaient une âme de feu et un cœur généreux.

Il préparait la reprise du fort de Douaumont comme entrée de jeu et cette contre-offensive qu'il devait un jour mener de si magnifique façon à l'automne de 1916. En ce printemps, il allait se heurter à un ennemi que ses échecs enrageaient et qui faisait maintenant de la prise de Verdun une question de vie ou de mort. L'Allemand, en effet, n'ignorait pas que, du front russe au front anglo-français, tout se préparait pour la grande offensive. S'il n'avait pas pris Verdun avant qu'elle se déclanchât, il n'aurait jamais la ville. Or, il avait lui-même — aux heures d'ivresse de février — donné à la bataille de la Meuse un caractère tel, qu'un échec

définitif serait, aux yeux du monde que passionnait ce duel sanglant, un coup terrible au prestige germanique. Il encouragerait ses adversaires, ferait se prononcer les hésitants, impressionnerait les neutres, découragerait les alliés. Il fallait enlever Verdun. De l'empereur aux plus petits *feldwebel*, tous le criaient à tue-tête. Et l'état-major précipitait de nouvelles forces pour réaliser enfin le grand dessein.

Sur la rive gauche, ils attaquaient pour la cinquième fois le massif du Mort-Homme, qu'ils semblèrent près d'occuper et dont ils étaient chassés. Au sud-est du Mort-Homme, les divisions du 9e corps (Curé) se couvraient de gloire en défendant, avec un héroïsme qui dépassa même la mesure de cette mêlée, les pentes de la *cote 304*.

Sur la rive droite, Nivelle poussait les troupes de Mangin sur Douaumont. On sait comment le fort fut, le 22 mai, reconquis, puis reperdu. L'Allemand mettait à le garder un acharnement inouï ; pour cette colline, il eût engagé toutes les forces de son Empire. Et l'ayant un instant perdue, il en restait furieusement inquiet. Or, pour la garder, il leur fallait à tout prix le massif de Vaux au sud.

Du 31 mai au 5 juin, ce fut, sur le massif de Vaux, le plus formidable assaut peut-être de toute cette bataille de Verdun. Un écrivain de grande marque en a, dans un volume célèbre, conté les péripéties. *Les Derniers Jours du fort de Vaux*, d'Henry Bordeaux (1), me permettent d'être bref sur cette tragédie que je lui ai vu vivre à côté de moi. Et si vous voulez savoir ce qu'était la surexcitation des courages dans l'extrême détresse, lisez encore, dans l'*Histoire d'une compagnie*, les notes du capitaine Delvert. Le suprême du courage est là (2).

(1) Henry Bordeaux, *les Derniers Jours du fort de Vaux*. Plon, 1916.

(2) Cap. Delvert, *Histoire d'une compagnie*, Berger-Levrault, 1919.

Partant du massif de Douaumont, franchissant le ravin du Bazil et tournant ainsi l'étang de Vaux, les Allemands purent atteindre le ravin des Fontaines, s'engager dans les bois à l'ouest du fort de Vaux qui, attaqué d'autre part par le nord et par l'est, fut ainsi à peu près encerclé et bientôt même submergé. Le fort tint cependant six jours encore : « La garnison, résolue à tenir jusqu'au bout sous les ordres du commandant Raynal, élève des barricades et bien que bombardée à coups de grenades par les ouvertures, à demi asphyxiée par la fumée et brûlée par les *flammenwerfer*, défend pied à pied les gaines et le couloir. » Mais l'ennemi enserre plus étroitement le fort, en occupe la superstructure, en défend l'abord contre nos tentatives de délivrance. Et, le septième jour, après une défense fabuleuse, « les restes de l'intrépide garnison », suivant les termes d'un rapport ennemi, étaient contraints — il n'existait plus une goutte d'eau — de se rendre, au milieu de l'admiration des assaillants.

Maîtres des massifs de Douaumont et de Vaux, les Allemands pouvaient enfin attaquer le plateau, la ligne Froideterre-Fleury-Souville, qui constituait maintenant, de ce côté, la barrière de Verdun, très approché.

On touche à l'heure critique. Repoussé encore dans de vains assauts sur la rive gauche entre le 28 mai et le 15 juin, l'Allemand va porter la totalité de son effort sur la rive droite ; il sait qu'il n'a plus que quinze jours devant lui, qu'il va être attaqué et qu'attaqué, il faudra lâcher prise. En ces heures tragiques, il entend donner son maximum de force. C'est pour lui l'assaut suprême.

Or, l'armée de Verdun ne pouvait être à cette heure notablement grossie. On arrivait à la veille de notre offensive et Joffre y appliquait ses réserves. C'est qu'avec une conception très juste de la situation, il tenait précisément cette attaque sur la Somme pour l'opération la plus propre à dégager Verdun. Vers le milieu de juin —

mes impressions d'alors me sont très présentes — nous étions, à Verdun, dans l'état d'esprit angoissé d'assiégés serrés de près, et qui, du haut de leurs murs, regardent s'ils voient sur l'horizon poindre l'armée de secours attendue. L'armée de secours arriverait-elle à temps?

L'ennemi était maintenant sur nous ; il tenait les abords du plateau ; il était résolu à forcer la seconde ligne de défense après laquelle il n'y aurait plus que les forts de la défense immédiate de la place. Allant souvent à Verdun même, accablé d'obus, je voyais le vaillant commandant d'armes, le général Dubois, organiser avec une sorte de calme ardent, dans les rues mêmes de la cité et autour de la citadelle, sa future bataille de rues dont il disait, dans son style de vieux polytechnicien : « Ce sera Saragosse à la dixième puissance. »

Les Allemands savaient quelle résistance ils rencontreraient en leur suprême assaut. Mais, une fois de plus, ils pensaient la briser sous le nombre : tandis qu'une artillerie formidable était accumulée, les Ier et IIe corps bavarois, le XVe corps, le corps alpin, les 19e, 1re, 103e divisions, des corps d'élite, étaient à pied d'œuvre : près de 100 000 hommes sur un front d'attaque large simplement de quatre kilomètres. Tout, à l'avis des chefs allemands, céderait sous cette poussée ; l'entrée à Verdun était, cette fois, certaine ; on apercevait les tours de la cathédrale et il semblait que, la barrière rompue, on y serait en vingt-quatre heures. Les drapeaux des régiments, mesure insolite, avaient été amenés de l'arrière pour être déployés à l'entrée dans la ville et l'empereur Guillaume était là, tout prêt à y entrer avec eux. Nous, nous serrions les dents : « Va voir s'ils passeront », écrivait un soldat.

Dès le 21 juin, ce fut un bombardement sans précédent sur la zone Froideterre-Fleury-Souville. Il dura deux jours. L'infanterie allemande se massait, qui, par tous les ravins convergeant vers le plateau, s'infiltrerait vers

la crête. La soirée du 22 — je me la rappellerai toute ma vie — fut sinistre : l'ennemi inondait le plateau entier de ses obus à gaz : 100 000, dit-on, furent tirés ; l'atmosphère était irrespirable, la nuit enflammée ; c'était bien « l'enfer » dont parlaient nos hommes.

Le 20, l'infanterie s'élança à l'assaut. Elle semblait démesurée : cinq régiments sur Thiaumont détruit, en direction de Froideterre ; sur Souville, toute une division ; et, sur le misérable village de Fleury déjà presque disparu, le fameux corps alpin — l'un des plus redoutables de l'armée germaine.

Les *Sturmbataillons* marchaient à rangs serrés : derrière, les réserves, troupes de soutien et d'exploitation, se tassaient dans les ravins.

L'ouvrage de Thiaumont fut submergé avec ses derniers défenseurs. Le flot bavarois déferla sur le plateau ; il vint se heurter à Froideterre que, un instant, il recouvrit. Minute critique : c'étaient les portes de Verdun brisées. Soudain les casques bleus de France reparurent : ce fut une terrible contre-attaque. Chassés de Froideterre et bousculés, les Bavarois étaient reconduits jusqu'à Thiaumont.

Mais Thiaumont restant occupé, Fleury était découvert au nord-ouest, et le ravin de Chambitoux, forcé, donnait, par ailleurs, accès à la lisière est. Les alpins bavarois débordèrent le village. Notre artillerie cependant faisait rage : le ravin du Bazil, une heure avant bondé de troupes, fut bientôt plein de morts. Toutefois un régiment bavarois parvint à Fleury, se jeta dans la partie est du village, s'y cramponna.

Le flot enfin roulait plus au sud sur Souville. Mais là il fut arrêté net. Les premières vagues, ayant franchi notre première ligne, furent brutalement rompues par nos feux et vinrent mourir, brisées, en face du fort de Souville sauvé.

La journée avait été terrible ; l'Allemand n'avait pu

passer, mais notre défense restait démantelée et nos hommes éreintés. Qu'arriverait-il si l'ennemi reprenait l'attaque? Ce soir-là, Nivelle faisait appel — avec une angoisse pathétique — aux soldats de Verdun : « L'heure est décisive. Se sentant traqués de toutes parts, les Allemands lancent sur notre front des attaques furieuses et désespérées dans l'espoir d'arriver aux portes de Verdun avant d'être attaqués eux-mêmes par les forces réunies des armées alliées. *Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades.* Le pays vous demande encore cet effort suprême ; l'armée de Verdun ne se laissera pas intimider par les obus et cette infanterie allemande dont elle brise les efforts depuis quatre mois ; *elle saura garder sa gloire intacte.* »

Mais quand, en cette nuit d'angoisse, les muscles se bandaient — et les cœurs — l'Allemand, lui, renonçait. La journée avait été pour lui si meurtrière, que l'assaillant, une fois de plus, se terrait, crevé, sur ses médiocres gains. C'est nous qui, les 24, 25, 26 juin, essayions — parfois avec succès — de reprendre un peu du terrain perdu. Le 27 juin, l'Allemand tentait bien encore de nous chasser de la partie de Fleury que nous occupions : il était repoussé et, profitant de son désarroi, nous sautions sur Thiaumont le 28.

Or, à cette heure même, les armées alliées de la Somme se massaient pour attaquer. Le 1er juillet, elles marchaient à l'assaut avec l'admirable élan et le bonheur que je décrirai sous peu. Verdun était secouru. Verdun était sauvé.

La Somme allait, en effet, suivant les prévisions de Joffre, faire « ventouse », obligeant, à très brève échéance, l'ennemi à retirer du front de Verdun forces et moyens pour les porter en ce secteur de bataille où il était si vigoureusement attaqué par les armées alliées.

Le kronprinz entendit cependant faire contre mauvaise fortune bon visage et essaya d'en imposer encore. Utilisant les forces encore considérables qui lui restaient pour

quinze jours, il essaya, le 12 juillet, de reprendre l'attaque sur la ligne assaillie si vainement le 23 juin. Il avait conquis, du 1er au 11, quelques positions; ç'avait été, sur toute la lisière des deux fronts, une guerre âpre, terrible : des ruines de Thiaumont à l'entrée du sinistre tunnel de Tavannes, dans Fleury disputé, dans les fourrés du bois de Vaux-Chapitre, aux lisières du bois de la Laufée, dans la fameuse *batterie* de Damloup, c'étaient chaque jour combats courts et violents. Le 12 juillet, le kronprinz donna de nouveau le signal de l'assaut. Il ne réussit que sur Fleury qui fut entièrement occupé. La vague roula jusqu'à cette mythique « chapelle Sainte-Fine » — point d'intersection des routes de Verdun à Vaux et de celle de Souville à Fleury. Quelques unités, entraînées par l'élan, allèrent même jusqu'aux fossés du fort de Souville où elles furent anéanties. L'Allemand se cramponna à la « chapelle Sainte-Fine ». En ce lieu, on devra élever une grande borne de granit qui sera symbolique. C'est, en effet, à ce point précis que, le 12 juillet 1916, aura définitivement expiré le flot qui avait menacé Verdun.

C'était fini. La dernière tentative du Kronprinz avait fait long feu et l'heure sonnait des reprises.

***

On a dit avec raison que l'histoire de la bataille de Verdun se résume en deux mots : « tenir » et « retenir ».

Jusqu'au 1er juillet, Verdun a, comme unique mission, de « tenir ». Après le 1er juillet, Verdun reçoit la mission de « retenir » l'ennemi qui maintenant voudrait bien, renonçant à Verdun, porter toutes ses forces sur la Somme où il est gravement menacé.

Dès le 9 juillet, une dépêche de Joffre formulait ce nouveau devoir. En attendant la grande contre-offensive qui, répondant aux vœux impatients de Nivelle, viserait à reprendre tout ce que, depuis le 21 février 1916, l'en-

nemi nous avait arraché, des attaques locales devraient, tout en permettant de reconstituer une bonne base du départ, « inquiéter » constamment l'ennemi et aussi fixer ses forces dans les champs de Meuse.

Nivelle préparait les grandes reprises. Il en avait trouvé l'instrument : le secteur de bataille d'où l'on partirait était maintenant aux mains d'un terrible entraîneur d'hommes, et, si j'ose dire, d'un forceur de destinée.

On avait donné au général Mangin le 11e corps, le secteur nord-est et la mission de tout reprendre. Il était résolu « à y aller ». « Notre petit sanglier aiguise ses défenses, écrit un officier, tout prêt à en découdre. » Les troupes aussi y étaient prêtes. Après avoir traversé dans la deuxième quinzaine de juin une crise de tristesse sombre, nos hommes retrouvaient, sinon encore toute leur belle humeur, du moins leur foi ardente en l'avenir : « Jamais ils ne prendront Verdun, écrit l'un d'eux. Maintenant, c'est trop tard. » Ils riaient de la déconvenue « du Boche » et leur ardeur se fortifiait d'ironie. « Leur affaire est bel et bien *loupée* et tu sais qu'on va les reconduire à coups de bottes dans le... C'est notre division qui commence à Fleury. »

De fait, Fleury fut repris après d'âpres combats, du 23 juillet au 5 août, et avec 3 000 prisonniers. C'est ce que Mangin appelait, avec une belle coquetterie, « peloter en attendant partie ».

La belle partie se prépara encore deux mois. Pendant qu'on l'organisait savamment, le gouvernement de la République avait entendu marquer par une démarche retentissante la victoire de Verdun déjà acquise. Le 12 septembre, je fus un des témoins privilégiés de ce que j'ai appelé « l'apothéose dans la casemate ». J'aimerais lire ce que j'ai écrit ce soir-là, reproduire ici le récit de ces inoubliables heures où, sous la voûte de ces catacombes de Verdun, tandis que les obus achevaient de ruiner la ville, le président Poincaré, entouré des ministres, des

représentants de l'Europe alliée, des généraux Joffre, Pétain, Nivelle, Mangin, attacha sur la poitrine déchirée de la ville la croix de la Légion d'honneur. Heures inoubliables pour ceux qui les ont vécues. A la sortie, je vis un spectacle que j'aime à évoquer. Le général Nivelle venait de recevoir la plaque de la Légion d'honneur : lorsqu'il apparut sur le seuil de l'écoute, Pétain, qui l'attendait, d'un mouvement spontané, se jeta dans ses bras. A voir ces deux beaux soldats de Verdun s'embrasser, nous sentîmes nos cœurs battre du plus bel émoi. La victoire, déjà acquise, et qu'on venait de consacrer, était le fruit, autant que de la surhumaine vaillance des soldats, de cette constante communion des chefs dans l'amour de la France.

Quelques jours après, le kronprinz adressait à son armée un piteux ordre du jour, où il s'en remettait « à l'avenir » du soin de fixer « si les efforts faits à Verdun par les troupes allemandes avaient été vains ». L'avenir allait répondre plus tôt qu'il n'eût voulu et nous l'y aiderions.

***

Nous touchons à la fin du drame. Et je me ferai bref. Les magnifiques opérations du 24 octobre et du 15 décembre 1916, qui allaient nous rendre en quelques heures les terres que par lambeaux l'Allemand avait mis quatre mois à nous arracher, mériteraient à elles seules de longues pages. Elles ont, d'ailleurs, trouvé leur historien. Le même écrivain, qui nous avait décrit les dernières heures du fort de Vaux, nous a, en un volume où la précision le dispute au coloris, dit comment les « captifs » furent « délivrés ». Les « captifs », ce sont les forts de Douaumont et de Vaux (1).

Résumer un pareil ouvrage est impossible ; essayer de

(1) Henry BORDEAUX, *les Captifs délivrés* Plon., 1917.

traiter en quelques paroles de si belles opérations serait presque trahir.

Rappelons simplement que, préparée très mûrement et très savamment par le général Nivelle avec l'étroite collaboration du général Pétain, confiée au général Mangin et aux trois belles divisions Guyot de Salins, Passaga et de Lardemelle, la première opération nous rendait, en quelques heures, maîtres des carrières d'Haudromont, du village et du fort de Douaumont, du ravin de la Fausse-Côte, du fort de Vaux, des villages de Vaux et de Damloup avec 6 000 prisonniers.

En cet assaut, où la valeur endiablée des troupes n'eut d'égale que l'admirable façon dont était menée par les chefs l'opération préparée, nos troupes se montrèrent dans l'offensive supérieures encore à ce qu'elles avaient été dans la défensive. Il faut, avec Henry Bordeaux, assister à la marche vers les carrières d'Haudromont des fantassins du 11e chantant : « Nous entrerons dans la carrière, quand les Boches n'y seront plus. » Il faut lire surtout l'arrivée sur le fort de Douaumont du bataillon Nicolay, décrite par le héros lui-même, évoquer ces soldats qui, arrivant devant le fossé de ce Douaumont depuis quatre mois légendaire, s'arrêtèrent : « Les têtes de colonne, écrit le commandant, *s'immobilisèrent et regardèrent...* » On croit voir les Croisés se jetant à genoux devant Jérusalem, enfin atteint. Toute l'armée de Verdun se rappelle cette matinée où, le brouillard épais s'étant dissipé au canon, de tous les points du camp de Verdun, au bout des lorgnettes braquées sur la cime fabuleuse, on vit soudain le drapeau tricolore flotter sur le fort reconquis. Vaux n'avait pas été enlevé ce jour-là : mais il était si menacé que, dans la nuit du 1er au 2 novembre, les Allemands, pris soudain de panique, l'abandonnèrent brusquement aux dernières heures de la nuit. « Départ brusqué, écrit Bordeaux, qui ressemble à celui des voleurs quand l'aube menace. »

Le foudroyant succès de cette opération incitait à en préparer une autre qui la compléterait. Le général Nivelle y mit encore six semaines et ce fut encore Mangin qui fut appelé à l'exécuter. Les journées des 15 et 16 décembre furent pour nos troupes encore plus brillantes que celle du 24 octobre. Je renvoie à l'article tout à fait enlevé et par ailleurs si informé qui, au lendemain de l'assaut, fut publié par un « témoin », signature anonyme cachant un délicat et savoureux écrivain, Louis Gillet, alors à l'état-major de l'armée de Verdun (1). Les divisions Muteau, Garnier du Plessis, Passaga donnèrent l'assaut sur toute la ligne allant de Vacherauville au nord aux dernières pentes de Vaux au sud-est. Brisant une résistance désespérée de l'Allemand, nos troupes, en deux jours, enlevaient Vacherauville, la côte du Poivre, Louvemont, les bois en avant de Douaumont, la ferme des Chambrettes, le plateau de Hardaumont et Bezonvaux, reconstituant ainsi au nord-est le camp de Verdun en son intégralité.

Ainsi était réédifiée la défense de Verdun : tout ce demi-cercle de collines, qui couvraient la ville désormais inviolable, était retombé en notre pouvoir : « Victoire éclatante », criait Nivelle à ses troupes.

Victoire ! répétait tout le pays. Et son hommage ne s'adressait pas seulement aux vainqueurs des 15 et 16 décembre. Il allait à toute cette armée de Verdun qui, après avoir, avec les malheureuses troupes du général Herr, mis entre la France et la ruée allemande leur rempart de poitrines bientôt trouées, après avoir, avec les opiniâtres troupes du général Pétain, couvert d'un bouclier, sans cesse et sans cesse martelé, le pays en train de forger ses armes, venait, aux journées du 24 octobre, 15 et 16 décembre, sous le commandement du général Nivelle, au milieu des applaudissements du monde penché

(1) Dans l'*Illustration* du 13 janvier 1917.

depuis dix mois sur cette cuve bouillonnante, de donner à la nation l'immense joie d'une victoire toute française.

***

> Dans un cercle de bois, de coteaux, de vallons,
> La pâle mort mêlait les sombres bataillons.

Les vers de notre grand poète épique chantent dans la mémoire. Mais c'est de Waterloo qu'il parlait. Ici la pâle mort prépara la victoire immortelle. J'ai revu ce champ de bataille lorsque je revenais de Metz où, le 19 novembre 1918, le maréchal Pétain venait de faire avec les soldats de France une entrée triomphale. J'ai couru le camp : c'est la cuve où, dix mois, bouillonna un monde, le Colysée où nos soldats reçurent la palme du martyre avant que leurs vengeurs moissonnassent les lauriers de la victoire.

Dix mois, l'armée de Verdun avait, sans se lasser, tenu et retenu. Grâce à des chefs magnifiques et à des soldats incomparables, l'Allemagne était venue se briser contre un mur qui, sans cesse démantelé, sans cesse se réédifiait par miracle. Se heurtant à ce mur, l'Allemagne y répandit son sang, ces dix mois durant, par tous les pores. Elle en restera, des mois, exsangue. En mars 1918, on pourra croire qu'elle s'en est relevée. En fait, la blessure aura laissé échapper trop de sang. L'Empire y aura perdu trop de ses meilleurs soldats ; de février à décembre 1916, a sombré à Verdun cette magnifique armée de 1914 que nos victoires de la Marne et de l'Yser n'avaient fait qu'entamer. Quand, à l'été de 1918, Ludendorff, pourchassé par Foch, cherchera, pour couvrir l'Empire, des réserves qui lui manqueront, il sera sans doute tenté de se retourner vers le vaincu de Verdun, vers le kronprinz, et de lui crier : « Guillaume, Guillaume, rends-moi mes légions. » Verdun aura — sans procurer la victoire au prince — saigné l'Allemagne

et par là, lointainement, préparé la suprême défaite.

Dans ce creuset géant, l'armée de France est venue se fondre ; sur cette gigantesque enclume, elle s'est reforgée. L'*armée bleue* vient de se révéler, acier maintenant trempé, souple, résistant, à l'épreuve des plus effroyables coups. Ces hommes ont dépassé la vertu humaine. Leurs officiers, des colonels — dont vingt se firent tuer à la tête de leur régiment — aux héroïques chefs de section, tous eussent écrit comme Augustin Cochin qui en était : « *Il faut que les officiers fassent un peu trop pour que les hommes fassent assez.* » Et les officiers ayant appliqué cette belle consigne, les soldats n'avaient pas seulement fait assez, mais, si tant est qu'on puisse jamais faire trop pour la Patrie, eux aussi avaient fait « trop ». Sortis de cet abîme de souffrance et de gloire, ils pourront, devant toutes les épreuves, s'écrier : « On a vu pire à Verdun. » L'armée française qui, seule, a combattu dix mois à Verdun, en jaillit confirmée, fortifiée et, ayant vaincu en de telles circonstances, assurée de vaincre.

La nation en sort si grandie, qu'aucune dans l'histoire n'a peut-être connu un moment de prestige comparable. « Nous vous avons toujours aimés, disait à un de nos homme d'État un éminent Américain ; après la Marne, nous vous avons admirés ; *après Verdun, nous vous respectons.* »

C'est que la France, restée imperturbable dans sa foi, s'était ainsi tout entière associée à la gloire de Verdun. Cette gloire n'est pas seulement faite de hauts faits militaires incomparables. Elle jaillit d'une vertu qui, dans tout le pays, avait atteint, dans les jours d'atroce angoisse, une grandeur vraiment surhumaine. Nos fils se pareront de cette gloire ; ils diront de leurs pères : « Ils étaient de ceux de Verdun. »

1. LA CONCENTRATION ET LA BATAILLE DES FRONTIÈRES.



2. LA BATAILLE DE LA MARNE.

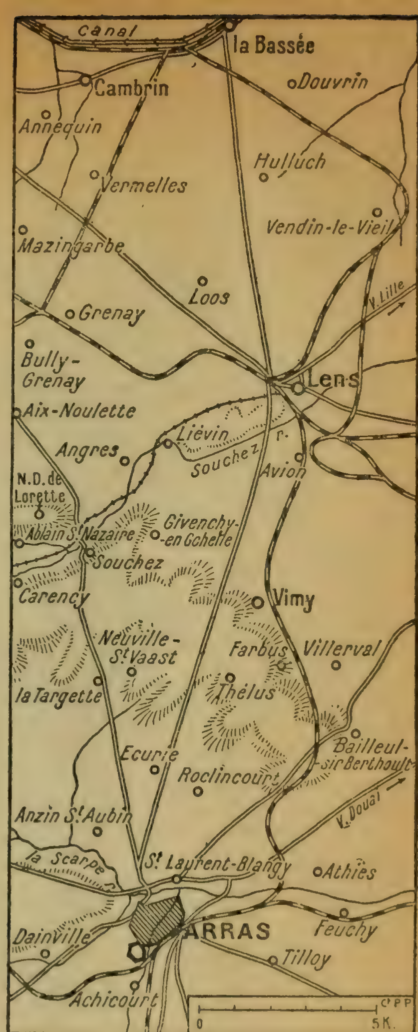
3. LA COURSE A LA MER.



4. LA MÊLÉE DES FLANDRES.



5. FRONT ORIENTAL.



6. D'ARRAS A LA BASSÉE.



7. REIMS ET LA CHAMPAGNE.



8. LA RÉGION DE VERDUN.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25256.

L'ECHÉANCE

PAR

Paul BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Depuis ses premières œuvres, les volumes de vers par lesquels il débuta ou ces *Essais de Psychologie contemporaine* qui assurèrent son entrée dans la célébrité, M. Paul Bourget est réputé le premier psychologue de notre temps. Ce grand « clinicien des âmes » a consacré sa vie et son œuvre à scruter les cœurs, mais au lieu d'en démontrer le mécanisme par la voie d'une analyse inanimée, il a toujours su donner la vie à des êtres et édifier des constructions romanesques qui font l'admiration des hommes du métier par l'intelligence de l'ordonnance et la solidité de la charpente.

Psychologue et romancier, M. Bourget n'a pourtant jamais voulu se contenter de n'être que cela. Il est encore un moraliste. Avant même l'évolution qui le conduisit au catholicisme, il était préoccupé par l'idée de la responsabilité morale, de la réversibilité des fautes et des mérites. Son maître livre, *le Disciple*, l'atteste, comme aussi la première des nouvelles qui paraissent aujourd'hui en volume dans la BIBLIOTHÈQUE PLON à 3 francs, *l'Échéance*, qui montre un drame de famille poignant, tout entier construit sur cette idée de la responsabilité et de la solidarité des générations : pages qui font songer au meilleur Balzac, celui de *l'Interdiction*, par exemple, dont M. Bourget est l'héritier et le continuateur.


LABOR
H·P
VINCIT

